62E ANNÉE FÉVRIER 1955

★

LA REVUE DE PARIS

JULES ROMAINS : Derniers Jours de Stefan Zweig

ROBERT D'HARCOURT : L'Allemagne devant l'Armée Nouvelle

PIERRE GASCAR : L'Asile

GABRIELLE ROY : Souvenirs du Manitoba

MARC CHADOURNE : Le Mal de Colleen (fin)

HENRI PERRUCHOT : Montherlant ou le Vœu de l'Unité

GÉRARD WALTER : Néron et l'Incendie de Rome

PAUL GUTH : André Siegfried

THIERRY MAULNIER : Les Sorcières de Salem

MARCEL THIÉBAUT : La Politique des Mandarins

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, PIERRE MICHAUT, GEORGES PILLEMENT, SIMONE BALAYÉ, MARCEL SCHNEIDER, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages
JULES ROMAINS	Derniers Jours de Stefan Zweig	3
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne devant l'Armée Nouvelle	24
PIERRE GASCAR	L'Asile	35
GABRIELLE ROY	Souvenirs du Manitoba	77
MARC CHADOURNE	Le Mal de Colleen (fin)	84
HENRI PERRUCHOT	Montherlant ou le Vœu de l'Unité	104
GÉRARD WALTER	Néron et l'Incendie de Rome	112
PAUL GUTH	André Siegfried	127
THIERRY MAULNIER	Les Sorcières de Salem	137
MARCEL THIÉBAUT	La Politique des Mandarins	141
	Le Mois à Paris	155

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

ERNEST HEMINGWAY
par **ANDRÉ MAUROIS**
de l'Académie Française

LA FEMME INFIDÈLE
par **JULES ROY**

LA CRISE DE LA PROFESSION MÉDICALE
par le Professeur **PASTEUR VALLERY-RADOT**
de l'Académie Française

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) .. 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. 8 7

Canada .. 8 canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. Fr.S. 30

Espagne .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. Fr.B. 340

Italie .. Lires. 4.360

Angleterre. .. £ 2/9

Égypte. .. Piastres. 290

Hollande .. Florins. 26

Portugal .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 bis, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs. — **Propriétaires :** Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1955.

La Crème Émolliente
RAZVITE
permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"
EN TUBE OU EN BOITE
RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.
Le tube de 129 gr. : 149 fr.
Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

le train roule à plus de 100 de moyenne et ses horaires sont commodes
L'homme d'affaires PREND LE TRAIN
IL GAGNE DU TEMPS
Le train offre des possibilités que vous ne soupçonnez pas. Celle, par exemple, d'aller dans la journée jusqu'à 500 km de chez vous, de traiter vos affaires et de rentrer le soir.
Pour le vérifier, demandez l'horaire de poche : "Les trains d'affaires".
Écrivez à la S. N. C. F., 34 boul. Haussmann à Paris (IXe).
Yvel 31-54

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PÉTROLES B P

Société anonyme au capital de 7.871.825.000 fr.
Siège social : 19, 21, rue de la Bienfaisance, Paris-8e
R.C. Seine 54 B 3.432

Augmentation de capital

de fr. 7.871.825.000 à fr. 9.446.190.000, par l'émission **au pair**, de 314.873 actions nouvelles de fr. 5.000, nominal, jouissance du 1er janvier 1955.

SOUSCRIPTION A TITRE IRRÉDUCTIBLE :

A raison de 1 action nouvelle de fr. 5000 pour 5 actions anciennes de fr. 5 000.

Souscriptions à titre réductible admises.

On souscrit du 24 janvier 1955 au 3 mars 1955 inclus dans les grandes banques et établissements de crédit.

Le jour même de la réalisation définitive de l'augmentation de capital ci-dessus, le capital social sera porté à fr. 11 020 555 000 par incorporation de réserve et attribution de 314 873 actions nouvelles, à raison d'une action nouvelle pour 6 actions anciennnes, y compris les actions provenant de l'émission contre espèces. La date de cette distribution sera fixée ultérieurement.

(B.A.L.O. du 17 janvier 1955.)

DERNIERS MOIS ET DERNIÈRES LETTRES DE STEFAN ZWEIG

par Jules Romains

Les répétitions de *Volpone*, au théâtre Marigny, pour la reprise qu'en fait Jean-Louis Barrault, m'ont amené bien des fois, l'on s'en doute, à penser à Stefan Zweig, dont la signature est à côté de la mienne sur l'affiche. A vrai dire, même en temps ordinaire, il se passe peu de jours sans que je pense à lui. C'était un de mes plus vieux amis européens, le plus vieux peut-être, puisque nous nous étions connus en 1909, à Paris, où Stefan Zweig m'avait été envoyé par Verhaeren ; en tout cas le plus cher. Nos relations, cordiales et confiantes dès le début, n'avaient été ensuite interrompues que par la guerre de 14-18. Encore avais-je eu la joie d'apprendre que Zweig s'était refusé au délire collectif qui s'était emparé de tant d'intellectuels d'Europe Centrale (il se développait de ce côté-ci un délire symétrique, juste un peu moins virulent).

Nous nous revîmes souvent entre les deux guerres. Zweig n'était pas seulement un grand écrivain ; c'était un sage. Il avait partagé, au début du siècle, nos enthousiasmes et nos illusions. Sur les événements ultérieurs il promenait un regard trop souvent meurtri. Je lui ai entendu faire, en maintes occasions, les jugements les plus pondérés et les prévisions les plus lucides.

Quand il crut le moment venu de quitter l'Autriche, sa patrie, à l'approche de l'Anschluss, et de chercher refuge dans un des pays encore libres, il hésita entre la France et la Grande-Bretagne. J'insistai pour qu'il se décidât en faveur de la France, et de Paris, où je savais qu'à la longue l'atmosphère morale lui serait plus plaisante. Il finit par choisir l'Angleterre et Londres, pour des raisons surtout professionnelles. Il me disait mélancoliquement dès ce temps-là : « Je fais l'apprentissage du métier de réfugié. J'ai encore sans doute beaucoup à y découvrir. » Il ajoutait, en tâchant de ne prêter à sa remarque aucune nuance d'insinuation personnelle : « C'est d'ailleurs un métier auquel il est prudent pour un homme d'aujourd'hui de se préparer, en quelque lieu du monde qu'il vive. » Et il me donnait en passant quelques indications d'ordre pratique, qu'il avait mises à l'épreuve et dont il s'était bien trouvé.

L'avertissement de Zweig ne resta pas longtemps sans objet. Le 15 juillet 1940 nous arrivions, ma femme et moi, à New-York, pour nous soustraire à une autre forme d'Anschluss, qui était la victoire de Hitler sur la France et l'avènement du régime de Vichy. Une de nos surprises fut d'y retrouver presque aussitôt Stefan Zweig et sa jeune femme, Lotte, débarqués quelques jours plus tôt.

La surprise était grande en effet. Cinq semaines auparavant, à la veille de quitter notre maison de Grandcour, en Touraine, nous avions reçu une lettre de Zweig datée du 1er juin, de Bath ; et il n'y faisait aucune allusion à un prochain déplacement de cette ampleur. Il s'était installé depuis quelque temps à Bath, ville balnéaire située près de la côte ouest de l'Angleterre. Il semblait s'y plaire, et y travailler avec le recueillement qu'il souhaitait par-dessus tout.

Nous prîmes ensemble deux ou trois repas dans de petits restaurants de New-York. Zweig laissa échapper quelques confidences teintées d'amertume. « Depuis le début de la guerre, me dit-il, je reste, malgré ma naturalisation, pour eux (les Anglais) un *alien enemy*. D'ailleurs, mon passeport en témoigne, par une mention bien visible. Quand je l'exhibe, l'employé me regarde de travers. Ils n'ont aucune considération particulière pour l'homme que je suis. J'aurais beaucoup mieux fait de suivre votre conseil. Les Français, au moins tant qu'ils n'étaient pas envahis, auraient tenu compte de cet élément-là. Vous et vos amis m'auriez protégé. » Il me conta qu'il avait eu toutes sortes de difficultés à la sortie d'Angleterre. « La police a fouillé mes bagages comme ceux d'un suspect. Ils ont confisqué le manuscrit d'un *Balzac* que j'étais sur le point d'achever. Ils devaient croire qu'il y avait là-dedans des secrets militaires... Cela va me gêner terriblement. »

Tous deux, cette fois-là, ne faisaient que passer par New-York. Ils étaient en route pour l'Amérique du Sud où Zweig devait faire une tournée de conférences. Ils partirent peu après.

Pendant ce circuit, qui l'occupa jusqu'à la fin de 1940 et lui laissait peu de loisirs, Zweig ne m'envoya que quelques brèves cartes postales, et la lettre suivante, dont la fin a de l'intérêt, car elle permet d'apercevoir, à travers la pudeur de l'expression qui chez lui était une règle, la détresse qui déjà s'emparait de lui :

Rio de Janeiro
(c/o Editora Guanabara, 132, rua Ouvidor.)

(Non datée. Probablement début octobre 40.) [1]

Mon cher ami, je reviens en ce moment dans l'avion de Buenos Aires où (et dans le pays) j'ai donné une série de conférences. Je ne veux rien vous dire aujourd'hui que vous informer du retentissement énorme *de vos articles dans la « Prensa »* [2]*. Tout le monde en parle, tout le monde en discute et on vous attend ici. Moi-même je n'admire pas moins la façon claire, intelligente, pénétrante de ces souvenirs qui valent à eux-mêmes plus que toutes les avalanches de soi-disant experts en politique. Je vous félicite de tout mon cœur.*

Je ne sais pas quand je viendrai à New York — je me sens bien au Brésil, parce que je peux enfin me recueillir et reprendre mon travail. Je commence à oublier que j'ai ma maison et mes livres, mes notes, à l'autre bout de l'Océan. Il faut recommencer — c'est déjà pour la troisième fois !

Toutes mes amitiés à Madame et de tout cœur votre vieil ami,

STEFAN ZWEIG.

Ils revinrent aux États-Unis au début de janvier 41, et se fixèrent presque aussitôt à New-Haven, ville maritime au nord de New-York, siège de l'Université de Yale. Zweig pensait avoir besoin pour ses travaux de la bibliothèque de l'Université, qui est une des plus riches du monde. Il pensait avoir besoin aussi d'une certaine solitude — ce qui était peut-être une erreur — et il se disait qu'il la trouverait plus facilement à New-Haven qu'à New-York, en quoi il ne se trompait guère, spécialement à cette époque où à New-York l'on tombait à chaque pas sur un Européen réfugié.

Stefan Zweig et sa femme, assez fatigués de leur hiver dans le froid humide de New-Haven, et je le présume aussi d'un excès de solitude, rentrèrent à New-York au début du printemps, s'y installèrent, et y restèrent jusqu'à la fin de juin.

Durant toute cette période de New-Haven et de New-York, nous n'eûmes pas l'occasion de correspondre autrement que par télégramme ou téléphone. Nous nous rencontrions souvent, surtout quand ils furent de retour à New-York. Nous passions de longues heures ensemble. Je me rappelle de vastes promenades dans les faubourgs de New-York, que

1. Cette lettre, comme les suivantes, était écrite en français par Zweig, qui connaissait bien notre langue. Je me suis gardé de corriger les quelques maladresses de forme qu'elles contiennent. Elles ne nuisent pas au sens et nous aident à retrouver Zweig avec le ton même de sa voix.

2. Ces articles étaient la reproduction d'une série d'études que je publiais à ce moment-là dans le *Saturday Evening Post*, sous le titre : *Seven Mysteries of Europe*.

je connaissais bien et où je servais un peu de guide ; une entre autres à Brooklyn, au fil des avenues interminables et ensoleillées. Brooklyn et Myrtle Avenue ne nous faisaient pas, hélas ! oublier les misères du temps et ses menaces. Zweig les discernait avec une lucidité qui, dans la bouche d'un autre, eût semblé désespérée. Chez lui, le ton de sagesse bienveillante qu'il gardait laissait croire que la sérénité philosophique et même l'ironie — une ironie très atténuée, un peu épiscopale — le consolaient de voir si clair.

Au reste, il ne faisait pas profession de détachement. Par exemple, il s'intéressa de très près, avec un zèle qui dans ces matières ne lui était pas coutumier, à la fondation du Pen Club européen d'Amérique, et aux misérables querelles qu'elle me valut, comme président international du Pen, de la part des Anglais, pour une fois mal inspirés. Je dois noter, à ce propos, et qui sait, à titre d'enseignement plus général, que c'est auprès des grands écrivains de langue allemande — tous réfugiés, il est vrai, et ennemis du nazisme — que je trouvai le sens européen le plus vif, le plus de loyauté confraternelle, le moins de mesquinerie : outre Stefan Zweig, Thomas Mann, Brückner, l'admirable Franz Werfel, d'autres encore. Stefan Zweig, en particulier, sacrifia son goût de la solitude pour participer à de nombreuses réunions du Comité, et il y prodigua les plus utiles conseils.

A la fin de juin, pris d'une énorme lassitude, qui me parut brusque et mystérieuse, il quitta New-York pour un petit pays de la banlieue nord, Ossining, près du Hudson, en annonçant qu'il comptait y passer toute la belle saison. Nous allâmes l'y voir le 13 juillet, avant de partir nous-mêmes pour l'école française de Middlebury, dans le Vermont, où nous étions attendus, puis pour le Canada. Nous fûmes extrêmement frappés du changement qui s'était produit chez Zweig en peu de semaines. Il avait, physiquement et moralement, l'air d'un homme brisé. Sa femme elle-même, la douce Lotte, était mélancolique. Je me souviens d'une phrase qu'il prononça, avec un sourire triste, devant Lotte, qui ne protesta pas : « J'avais cru, en épousant une jeune femme, m'assurer une provision de gaîté pour mes vieux jours. Et voilà maintenant que c'est moi qui suis obligé de la remonter. »

J'eus sur le moment l'impression, et je l'ai gardée depuis, qu'il était survenu dans la vie des Zweig, entre leur départ de New-York et ce 13 juillet, quelque incident tout de même assez grave, quelque « coup du sort » (maladie, gros ennui matériel, ou Dieu sait quoi d'autre). Je n'en ai jamais eu l'explication par la suite. Longtemps après leur mort, je pris la liberté de poser par lettre la question à la première femme de Zweig, Frederika, dont j'étais resté ami, que sa bonté et sa largeur d'esprit mettaient à l'abri des bassesses de sentiment, et qui n'avait jamais cessé de prêter attention, de loin, aux péripéties du destin de Zweig. Dans sa réponse, elle me parlait de choses indifférentes, mais feignait d'avoir perdu de vue ma question. J'en inférai qu'elle savait ou

avait deviné quelque chose. Sinon, pourquoi ne m'eût-elle pas répondu tout simplement qu'elle ne savait rien ?

Ce même jour, d'Ossining, il nous fit connaître qu'il avait encore une fois modifié ses plans, et qu'au lieu de passer l'été dans la jolie maison où il nous recevait, il allait repartir pour l'Amérique du Sud. Pour la suite, ses projets étaient vagues. Il ne pouvait me dire au juste combien de temps il resterait là-bas. Notre séparation risquait d'être longue, à moins que nous ne fissions aussi, ma femme et moi, le voyage d'Amérique du Sud, à quoi il nous engageait. Je tâchai de le réconforter de mon mieux. Nous échangeâmes de grands adieux, en nous répétant que, d'une façon ou de l'autre, nous nous arrangerions pour nous retrouver bientôt. « Je vous ferai inviter pour des conférences là-bas », me dit-il. En le quittant, je ne me doutais pas que je ne le reverrais plus.

A la veille du départ, le 11 août 41, il m'écrivit de New-York, où sa femme et lui passaient quelques jours après avoir abandonné Ossining. De notre côté, nous étions dans le Vermont. L'on remarquera le ton de cette lettre, où le découragement s'accuse et laisse entrevoir une partie au moins de ses raisons :

The Wyndam,
42, West 58th Street,
New York.

11 *août* 41.

Chers amis, nous avons résolu de partir (d'abord pour Rio de Janeiro, c/o Editora Guanabara, 132, rua Ouvidor) le 15 août. Je suis excessivement fatigué. Ce n'était pas seulement le travail — j'ai terminé quasi l'autobiographie — mais toutes sortes de dépressions psychiques, avant tout l'incertitude de ma position et peut-être pourrons-nous là-bas préparer une immigration si nous préférons de rester là-bas pendant la guerre. Ce sentiment de ne pas savoir que faire pèse sur nous depuis des mois. D'une part, ce serait folie de rentrer en Angleterre où je suis moralement pour eux un étranger et un peu encore l'ancien « alien enemy » ; d'autre part, cela crée des difficultés de vivre à l'étranger sans la possibilité de se fixer quelque part — ma position devient de plus en plus absurde. Je sais la vôtre est aussi pas facile envers la France actuelle[1]*, mais vous êtes au moins plus libres. J'aime de vivre là-bas, mais c'est une langue étrangère que j'aurais à apprendre et il me manque des amis comme vous, et il n'y a pas de livres, de bibliothèques. Tout cela est bien sombre, et surtout avec 60 ans quand on a besoin de repos et d'un certain chez soi.*

Je m'occuperai immédiatement — et déjà pour des raisons égoïstes — de la possibilité de conférences là-bas. Maintenant la saison se terminera bientôt, mais pour avril, et tout l'été il y aura d'excellentes conditions à votre disposition en Argentine, Brésil, Uruguay. Est-ce permis de penser et de faire des projets pour de telles dates ? On verra !

Maintenant je veux vous remercier vous deux encore pour toute la bonne amitié que vous nous avez témoignée et vous souhaiter les plus belles choses. J'ai la certitude qu'un jour — qui n'est peut-être pas trop loin — vous

1. C'était au plein du régime de Vichy.

pourrez rentrer en France et l'Amérique n'aura été qu'un épisode pour vous. Moi je n'aurai jamais plus de patrie et le provisoire semble devenir pour moi le définitif.

Mille amitiés de votre

STEFAN ZWEIG.

A la lettre de son mari, Lotte avait joint ce court billet [1] :

New York, Aug. 11th, 1941.

Chers Amis,

Il paraît que nous partirons vraiment vendredi soir — nous n'osons pas encore dire que c'est « sûr » et nous sommes plutôt contents de partir pour le Brésil. Les amis, les livres nous manqueront là-bas, mais j'espère qu'à part cela nous serons bien au Brésil. Nous sommes déjà rentrés à New York parce qu'il y a des quantités de choses à arranger, à régler, à demander. Quel dommage que vous ne soyez pas encore rentrés ! Il faut donc espérer que vous viendrez à l'Amérique du Sud l'année prochaine ou que nous pourrons rentrer ici. En tout cas, écrivez-nous de temps en temps, vous savez vous-mêmes comment on est heureux de trouver une lettre d'amis parmi le courrier actuel.

Meilleures amitiés.

LOTTE ZWEIG.

J'avais déjà été si frappé de l'aspect de Stefan Zweig à Ossining, et ce qu'il me disait le 11 août confirmait si bien mes impressions du 13 juillet, que je lui écrivis presque par retour du courrier une lettre particulièrement longue et affectueuse, dont je n'ai pas gardé copie. Il me répondit de Rio le 2 septembre :

2 sept. 41.

Chers amis, je vous remercie de tout cœur pour votre bonne lettre et tout ce qu'elle contient de sentiments amicaux. Je sais bien que j'étais déprimé et pour une bonne cause. Ma situation est des plus compliquée et anormale : mes livres n'existent plus dans leur langue, j'ai eu deux mois en tout une nouvelle « patrie » [2] et je suis là tout à fait un étranger ; j'ai tout là-bas ce que je possédais, mes livres aussi et mes manuscrits et je suis sûr que je ne pourrai jamais y retourner. Et cette vie nomade, sans livres, sans droit, sans sûreté, nous pèse ; et avant tout, elle empêche, avec les déménagements continuels, la concentration nécessaire. J'ai presque 60 ans et il sera dur de recommencer en quelques années et je souffre beaucoup de cette incertitude continuelle — en plus, j'ai eu toutes sortes de difficultés personnelles et mon caractère est plutôt vers le pessimisme. J'ai besoin d'une certaine tranquillité pour la concentration. Maintenant nous voulons louer une maison à Petropolis pour une demi-année et vivre une vie retirée. On se sent ici plus loin de l'Europe — dans le bon sens qu'on sent moins son agonie, dans le mauvais sens qu'on est plus isolé, sans vrais amis, sans livres. Je vais terminer mon autobiographie ici, toute cette vie historique que notre génération a vécue avec ses espoirs et ses déceptions. Et après ? Je ne sais pas encore. Avant tout, il faut retrouver l'équilibre et combattre la fatigue morale qui m'a envahi les derniers mois — je suis plus Européen que je ne le croyais. Quant à votre

1. Les lettres de Lotte sont elles aussi écrites en français et reproduites textuellement.

2. Allusion, je pense, à Bath où il avait cru s'installer durablement.

voyage et conférences, vous entendrez bientôt parler de nous. J'écrirai à mes amis à Buenos Aires et en tout cas on peut faire deux conférences ici et à Saõ Paolo. Le pays est tranquille, la vie sensiblement plus chère, le nationalisme en grand progrès — même mon livre sur le Brésil n'était pas encore assez enthousiaste. En somme, je me sens beaucoup mieux ici ; il ne manque que l'atmosphère intellectuelle, les stimulations artistiques et avant tout des amis tels que vous deux. De tout cœur votre

STEFAN ZWEIG.

Un billet de Lotte y était joint, comme la fois précédente :

Rio, 2 sept. 41.

Chers Amis,

Merci pour votre bonne lettre que nous venons de recevoir et soyez sûrs que nous ferons tout notre possible pour que vous puissiez venir à l'Amérique du Sud. Jusqu'à présent, nous avons vu peu de gens et nous essayons d'éviter toutes les invitations. Nous cherchons une petite maison meublée à Petropolis pour y passer les prochains mois. Jusqu'à décembre, ce sera très tranquille là-haut et quand la saison commencera nous serons probablement contents d'avoir un peu de compagnie. Petropolis sera bon pour travailler et comme il y a de bonnes communications nous pourrons descendre à Rio à chaque instant.

J'espère que vous avez passé de bonnes semaines au Collège et au Canada et que vous vous êtes bien reposés.

Avec les meilleures amitiés,

LOTTE ZWEIG.

Dans cette lettre du 2 septembre, Stefan Zweig se sentait obligé par la sollicitude même que je lui montrais à me faire un tableau de son état moral et de ses griefs contre la destinée. Exact, assurément. Complet, sans retenue aucune ? Je n'aurais pas hésité à répondre oui, si je n'étais pas resté intrigué par cette brisure que j'avais cru toucher du doigt le 13 juillet à Ossining.

Quelques semaines après, une nouvelle lettre de Zweig semblait manifester, au moins dans sa dernière partie, d'un retour, presque, à la joie de vivre :

Petropolis, Brasil,
34, rua Gonçalves Dias.

29 sept. 1941.

Chers amis, même dans notre solitude ici nous entendons qu'il y avait des discussions sur le Pen Club et je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette que pour tout ce travail terrible que vous avez fait vous ayez en récompense encore des attaques. Vous connaissez ma méfiance envers tout ce qu'on fait en commun — on se dégoûte quand on voit à quel degré la plupart des gens sont mesquins ou esclaves de leur vanité. J'espère que vous ne prenez pas ces choses à cœur — vous avez vous-même et votre travail, la seule chose décisive dans cette vie.

Connaissant votre affection amicale pour nous, je suis heureux de vous dire que nous sommes très contents et presque heureux ici. La vie est si calme, le paysage si parfait, les gens si sympathiques que j'ai oublié presque les ennuis

personnels que j'éprouvais et qui n'ont pas diminué en fait, mais qui par miracle ne m'intéressent plus depuis que je suis ici. La distance transforme toutes les valeurs et aujourd'hui, plus on est loin de la guerre, de l'époque, de la bêtise des hommes, plus on respire librement. Peut-être pourrai-je vous encourager à venir ici au printemps pour des conférences — celles de l'Argentine peuvent être arrangées par mon agent là-bas, un homme de haute probité et digne de toute confiance.

Quant au travail : je corrige mon autobiographie, qui me plaît assez et dont mon vieil ami et éditeur Huebsch semble très content. Puis j'ai écrit (presque) un petit conte, mais pas pour le grand public, plutôt pour les amateurs et fanatiques du jeu d'échecs, je crois, c'est la première du genre. Toutes nos amitiés pour vous deux.

STEFAN ZWEIG.

Lotte y joignait, cette fois, une vraie lettre :

Petropolis, 29.9.41.

Chers Amis,

Dans cet endroit lointain on a de nouveau le temps d'écrire des lettres et on apprécie plus que dans une grande ville les lettres amicales. Donc j'espère que nous aurons bientôt de vos nouvelles et je suis curieuse d'entendre si vous allez vraiment quitter New York pour le sud ou l'ouest.

Nous sommes très contents d'être ici et surtout Stefan se sent très bien ici. Il a tout — ou presque tout — ce qu'il lui faut, un petit appartement (un bungalow) avec une grande terrasse couverte, avec une belle vue sur les montagnes, trois petits cafés de l'autre côté de la rue, une quantité d'autobus pour la petite ville et pour Rio, l'occasion de faire de belles promenades et avant tout une tranquillité absolue pour le travail. Pour moi la vie est un petit peu plus difficile en ce moment parce que je dois expliquer dans mon pauvre portugais à une servante qui ne sait rien de la cuisine le peu que j'en sais moi-même. Mais ça va déjà mieux, et le contraste énorme entre un ménage aux Etats-Unis et ici (Petropolis comme ville d'été est infiniment plus primitif que Rio) est très amusant. Là-bas la servante d'Ossining ne savait pas faire la cuisine sans « cans » et celle d'ici en a vu maintenant pour la première fois ; celle d'Ossining ne sortait qu'en auto, et celle d'ici enlève ses souliers de bois avant d'entrer dans une chambre et m'apporte des fleurs. Malgré ces explications ménagères je m'occupe peu de temps avec le ménage, je travaille pour Stefan, et le joins aux échecs, aux promenades et aux innombrables cafés.

J'espère d'apprendre que chez vous tout va bien et que le travail continue sans interruption. Quand est-ce que nous recevrons le nouveau livre ? Nous l'attendons avec impatience. Meilleures amitiés.

LOTTE Z.

J'avais eu l'occasion de me convaincre depuis longtemps, par des propos que venait de confirmer encore un passage de sa lettre du 2 septembre, que Zweig attachait de l'importance à ce chiffre de soixante ans qu'il allait franchir. Ce n'était peut-être pas à ses yeux une raison intrinsèque de tristesse. C'était plutôt un événement significatif, une borne milliaire des plus voyantes. Il aurait sans doute pris sur lui de la saluer au passage avec sérénité, si les conditions du monde et celles de sa vie eussent

été normales. Mais avoir 60 ans en automne 41, sur les chemins inquiets de l'exil, lui paraissait une coïncidence cruelle.

N'y avait-il pas moyen de modifier tant soit peu l'aspect de cette borne milliaire, de poser dessus une petite fleur, d'y accrocher une association d'idées agréable, d'y laisser la trace d'un petit plaisir ?

J'avais donné peu avant la guerre, à Paris, une conférence sur Zweig, que j'avais intitulée : *Stefan Zweig, grand Européen*. Il m'était facile, en revoyant le texte, en le rattachant à l'actualité immédiate par une courte introduction, d'en faire une brochure [1]. Obtenir que ce texte parût à New-York pour le soixantième anniversaire de Zweig, en français et en anglais, sous la forme de deux plaquettes de luxe, et lui parvînt à Rio, comme une amicale surprise, le jour même de son anniversaire, c'était en principe bien tentant, mais avec le peu de semaines qu'il y avait devant nous, cela devenait un petit tour de force, que peuvent mesurer ceux qui un jour ou l'autre ont pris à cœur une affaire analogue ; et surtout cela supposait chez ceux qui en assureraient l'exécution une exceptionnelle gentillesse, une volonté efficace et diligente de faire plaisir.

J'avais bien songé aussi à une plaquette en allemand, langue maternelle de Zweig, et langue de son œuvre. Mais, s'il y avait grand choix de traducteurs parmi les réfugiés, l'éditeur à ma connaissance manquait. Et puis il n'est pas prudent de suspendre la réussite d'un projet à trop de conditions. C'est comme cela que l'on fait tout rater.

J'allai donc trouver mon éditeur français de New-York, les Éditions de la Maison Française, que dirigeaient V. Crespin et ses associés ; puis l'éditeur américain de Zweig, Huebsch. Je leur parlai de la grande et inquiétante tristesse de Zweig et de l'idée qui m'était venue. Non seulement ils me comprirent au premier mot, mais ils me firent sentir qu'ils mettraient tout leur zèle et leur amour-propre à faire aboutir, à point nommé, la part du complot qui leur incombait. Songez qu'aux difficultés ordinaires s'ajoutaient, pour Crespin et ses associés, celle de se procurer à bref délai, en cette période de restrictions et de complications bureaucratiques, la quantité voulue de papier de luxe ; pour Huebsch l'urgence de trouver un bon traducteur, qui opérerait assez vite pour que j'eusse ensuite le loisir de vérifier son travail. Par-dessus le marché, Huebsch avait la coquetterie de vouloir que l'exemplaire destiné à Zweig fût relié en plein maroquin. Si je me plais à évoquer ces détails, c'est qu'ils témoignent à mon avis, chez les uns et chez les autres, d'une qualité d'âme bien consolante.

Bref, le complot réussit parfaitement. Même les problèmes d'expédition postale, qui, avec une distance pareille et dans les circonstances

1. Elle est reproduite dans un des chapitres de *Saints de notre Calendrier* (Flammarion).

qui régnaient, n'étaient pas négligeables, avaient été traités avec précision et résolus avec subtilité.

Dans l'intervalle, je recevais de Zweig deux lettres qui montrent que son retour à un semblant d'optimisme avait été de courte durée, et que notre petit complot d'amitié ne risquait pas d'être superflu :

Petropolis, Brasil,
34, rua Gonçalves Dias.

28 *octobre* 1941.

Mon cher ami, nous n'avons rien entendu de vous sauf cette déclaration qui m'inquiétait parce qu'elle prouve que vous avez à faire face à toutes sortes d'attaques. Mon ami, nul ne peut comprendre notre situation et seulement nous-mêmes savons comment les autres se font la vie facile en concentrant toutes leurs pensées à leur propre intérêt et en usant des phrases vagues sans jamais faire quelque effort. Vous m'avez vu à Ossining si déprimé, donc je puis comprendre tout ce que ce temps maudit demande de nous ; ici je reprends un peu mes forces après ce breakdown. Vous avez au moins votre langue, votre public, pendant que je me sens comme Keats qui faisait écrire sur sa tombe « written in water » — mais il faut s'habituer à tout et je lis ici Montaigne comme une découverte ; certains auteurs se révèlent à nous seulement à un certain âge et dans des moments choisis. J'ai terminé mon autobiographie qui est, j'espère, un livre coloré, et avant tout un livre honnête qui témoigne de notre combat depuis 1910 et, hélas, aussi de notre défaite — je me sens soulagé. J'ai en tout cas donné compte de ma vie, et je crains que le reste de cette vie n'ait pas à ajouter beaucoup de resplendissant et d'héroïque. Ma crise intérieure consiste en ce que je ne peux pas m'identifier avec mon moi du passeport, de l'exil, du je-ne-sais-pas-où, écrivain sans son public, Coriolanus qui hait le pays dont il écrit et utilise la langue, être sans droit d'être nulle part, un amas de contradictions au lieu de l'ancienne unité. Votre position aussi est compliquée, mais tout de même vous êtes sur vos propres pieds partout où vous marchez, et vous êtes un fort marcheur, vous avez une fermeté intérieure. Seulement je crains pour votre bon rire — je crois qu'il faudra beaucoup de temps et de bonnes nouvelles pour le retrouver. Vous nous manquez beaucoup. Nous vivons dans une solitude absolue, et il y a des semaines où nous ne voyons personne et le manque de livres se fait quelquefois sentir (nous n'avons pas encore reçu le 20e volume[1]*). Peut-être qu'on s'abrutira un peu ici, peut-être que la concentration et la lecture solide (Shakespeare, Homère, etc.) aura ses bons résultats. En tout cas on vit loin ici et je sens qu'il m'était nécessaire de faire cette cure de silence. Il y a trop qui m'attend encore et on aura besoin de ses nerfs. Je jouis de cet enterrement à corps vivant mieux que de la vie à New York où les hommes, les choses, me paraissaient des spectres d'une autre vie, et moi-même aussi. Nous ne perdons pas l'espoir de vous rencontrer ici un jour car je ne pense pas venir à New York. Ma femme serait si heureuse d'être avec la vôtre et plus le monde s'enlaidit plus la vue d'un ami fait du bien. Votre vieux*

STEFAN ZWEIG.

1. Des *Hommes de Bonne Volonté.*

Puis :

Petropolis, Brasil.

3/11/41.

Chers amis, nous avons la bonne lettre de Lise. Heureusement — je dis heureusement pour moi — je ne sais rien des détails, mais je connais assez la lâcheté des gens et leur méchante joie de voir attaquer un autre. Mon ami, j'attends de pareilles choses à chaque instant et je sais combien on souffre d'un dégoût personnel dans une époque où nous avons le cœur déjà gros de souffrances et de déceptions. Je lis Montaigne maintenant chaque jour — ah ! si j'avais la documentation, j'écrirais un livre ; il n'y a que la liberté intérieure, et lui, il l'avait comme peu de gens dans ce monde. C'est un auteur fortifiant, et il ne faut lire que ceux-là. Je fais des esquisses pour un roman, ayant terminé l'autobiographie, mais hélas, il me manque ici la documentation sur certaines années en Autriche. Je ne peux faire que le fond, espérant un jour pouvoir ajouter les détails. C'est cet isolement intellectuel qui pèse ici sur le travail — j'ai encore du fonds dans ma mémoire, mais il faudrait la stimulation par des détails.

Je suis curieux de savoir quelle place vous choisirez. J'ai pensé pour vous à New Orleans, ville où on mange bien et qui est à la fois grande et tout de même provinciale. Quant à moi, j'ai renoncé à trouver une place fixe — nous resterons ici encore quelques mois et l'après est encore incertain, mais je ne crois pas que je quitterai le Brésil ; nous sommes tous les deux assez fatigués de voyager, de changer d'adresse, de s'accoutumer au nouveau. Il ne faut pas oublier que c'est depuis sept ans que je mène cette vie incertaine, sauf les quelques mois où j'installais cette maison de Bath pour la laisser aux autres. En tout cas ne nous perdons pas les uns les autres, nous sommes si solitaires, comme jamais dans ce monde ; je me souviens de votre poème « Europe », ce jour. Tout de même combien d'espoir on avait, même au gouffre de la dernière guerre ! Je pense souvent à Rolland et à son silence forcé ; est-ce qu'on pourra sauver ces cahiers de quarante ans, peut-être la documentation la plus précieuse de notre époque ?

Mon ami, je regrette de n'avoir pas été à New York dans les jours où vous avez eu intérieurement le désir d'avoir des amis à côté de vous ; mais je ne perds pas l'espoir que vous viendrez aussi un jour en Amérique du Sud. Mille amitiés à vous deux. Votre

STEFAN ZWEIG.

Lotte écrivait de son côté :

3.11.41.

Chère Amie,

Merci pour votre bonne lettre. Nous comprenons si bien vos sentiments en ce moment-là, et j'espère seulement que comme chez Stefan aussi chez votre mari le changement complet d'environs fera beaucoup de bien, autant que le fait d'être loin de tous ces gens et d'avoir toute la journée pour le travail. Dans ce sens-là nous menons en ce moment l'existence idéale — tranquillité absolue, une maison, très modeste et petite, mais très convenable et bien située avec une belle vue. Je suis sûre qu'en voyageant un peu avec l'auto vous allez trouver aussi un coin, beau et isolé, dans le Sud et alors vous vous sentirez mieux immédiatement. J'espère que votre prochaine lettre nous donnera déjà

de bonnes nouvelles et j'espère aussi que votre voyage en Amérique du Sud s'arrangera. On a tout ici excepté les amis.

Amicalement à vous deux,

LOTTE Z.

Dès la fin de novembre nous attendîmes avec impatience la lettre de Zweig qui nous annoncerait, de l'autre bout de la trajectoire, que notre tir avait été bien réglé ; et qui nous permettrait aussi de savoir dans quelle mesure notre intention affectueuse avait atteint son but. La lettre nous arriva au début de décembre. Elle me paraît d'ailleurs importante en elle-même, par la lumière qu'elle nous donne sur la marche du drame intérieur de Zweig.

Petropolis, Brasil,
34, rua Gonçalves Dias.

28 *novembre* 1941.

Mes chers amis, dans ce moment où la soi-disant humanité souffre comme jamais, c'est l'homme qui compte et jamais l'amitié n'a prouvé sa force réconfortante comme aujourd'hui. Vous pouvez imaginer quelle joie votre surprise amicale a été pour moi. Nous tous nous sentons isolés, le monde paraît une place où nous sommes établis par une erreur fatale, notre propre vie comme une longue ligne d'erreurs — et soudainement une voix fraternelle nous dit : rassurez-vous ! Ce n'était pas tout en vain. Dans toutes les erreurs et fautes il y avait quelque chose de fécond, quelque chose que tu ne réalises pas toi-même, mais qui s'est réalisé en dehors de toi par l'atmosphère de ton être, par des forces secrètes, qui sont jaillies de toi à ton insu et sans le concours conscient de ta volonté. Votre livre était une belle réponse et d'autant plus précieuse qu'elle était inattendue et qu'elle venait de vous — non d'un quelconque, d'un bavard philologue, mais d'un homme qui connaît les valeurs, qui en a produit de permanentes et visibles. Je ne peux rien vous dire de plus sincère que vous affirmer que j'étais profondément ému. Ce n'était pas une vanité superficielle qui se réjouissait d'un tel hommage. C'était des profondeurs que vous aviez touchées. Et avant tout — vous m'avez aidé dans un moment très sombre. Rien ne vaut plus qu'une telle aide morale et amicale. Et je n'ai pas d'autre désir et je ne sais pas de meilleur devoir que de vous donner une revanche franche et inspirée par le même sentiment d'amitié ; l'heure viendra. Mon cœur a une bonne mémoire, meilleure même que mon cerveau. Toute notre vie consiste, en vérité, d'un très petit nombre des instants de bonheur et de désespoir, et vous m'avez donné un de ces rares instants qu'on n'oublie pas. Merci de tout cœur.

Vous lirez un jour comme mon autobiographie confirme le fond de ce que vous dites de moi — seulement je m'accuse de notre optimisme et je tâche de l'expliquer par l'atmosphère de confiance que nous avons vécue ensemble ; nous avons confondu notre propre bonne volonté, notre élan de fraternité au-delà des frontières avec la disposition du monde. Mais n'étions-nous pas plus heureux dans cette erreur qu'aujourd'hui quand nous voyons plus juste et plus clair ? Tout de même, je remercie les années où nous avons rêvé la fraternité européenne et quand vous avez évoqué dans votre poème notre patrie, l'Europe.

Et maintenant, mon ami, je dois faire appel à votre confiance ! Je veux vous écrire quelques mots sur votre roman et j'ai peur que vous ne preniez mes paroles comme une revanche flatteuse. Mais je vous prie, je vous prie

très sincèrement, *croyez-moi, que tout ce que je vous dis est absolument vrai et sans exagération : je trouve que, excepté deux ou trois volumes, vous n'avez rien donné de mieux dans les « Hommes de Bonne Volonté » que dans ce dernier volume*[1]. *L'entretien de Jallez et d'Elisabeth est un chef-d'œuvre* parfait, *d'une finesse, d'une discrétion, d'une pureté morale, d'une délicatesse dans l'action et d'une supériorité intellectuelle dans la conversation que personne au monde ne pourrait égaler. Cet épisode me paraît si important parce qu'il donne au roman, qui montre toutes les formes de la passion, aussi la plus sublime — il y a, si j'ose dire, dans ces moments, quelque chose qui donne confiance, car si on voit des hommes qui peuvent s'élever à une telle humanité épurée dans les mêmes moments qui pour les autres sont fatalement imprégnés de quelque chose de gênant, de banal, de vulgairement sentimental, on sent un épanchement du cœur. J'ai lu ces pages trois fois, d'abord pour les goûter plus profondément et aussi en pur technicien qui aime à étudier le métier magistral. Et je vous répète* — très sincèrement ! — *que je ne sais personne qui pourrait écrire de telles pages avec une main si savante, un métier si sûr, un cerveau si clair, un cœur si ému ! Et non moins parfaite la description d'Odessa, ce voyage en Russie, qui vient d'avoir une actualité si funeste (hélas ! la famine ne tardera pas longtemps dans ces régions). Maintenant on voit déjà toute la grandeur des propositions que votre œuvre capitale embrasse ; et avec quelle joie nous fêterons, nous les derniers hommes de bonne volonté, le jour où le grand cycle sera terminé, et j'espère que cela sera avant que vous ayez vous-même passé la barrière qui est entre les 50 et 60 ans ! Ce jour sera un jour de fête, et nous n'oublierons pas de le fêter — internationalement, comme je l'espère.*

Je serai heureux d'entendre que vous avez déjà oublié votre fâcheuse expérience avec les confrères — quel mot peu approprié ! La plupart des gens vivent dans ce moment dans un état d'exaspération mal contenue ; ils se forcent à faire parade d'un pseudo-courage qu'ils n'ont pas dans leur cœur et de convictions qu'ils ont adaptées à la mode du jour. Voyant leur impuissance à montrer de la vraie bravoure là où il faudrait la montrer, ils attaquent pour paraître courageux et ils choisissent ceux où ils n'attendent pas de résistance. Je suis intérieurement préparé à tout depuis cette grande vague de folie qui traverse notre monde depuis vingt-cinq ans ; beaucoup me blesse, mais rien ne m'étonne. Nous étions toujours une petite minorité, nous, les hommes de bonne volonté ; notre isolement devient seulement plus sensible dans les époques de grands courants où tous les autres se jettent anxieusement dans le grand troupeau. La chose importante est pour nous de ne pas montrer notre désenchantement ou seulement dans une forme lisible et visible for the happy few comme le bon Montaigne le faisait qui, dans ces jours de solitude, me remplace les amis lointains.

Encore un mot, mon cher ami. Il y a dans cette lettre quelque chose qui me gêne et c'est la façon de vous adresser. Nous nous connaissons depuis trente ans et nous sommes dans l'âge où on ne trouve plus beaucoup de ceux qu'on appelle des amis sûrs et intimes. Ceux-ci ont toujours choisi un signe extérieur pour démontrer l'intimité et la fraternité intérieure — ils ont remplacé le « vous » formel par le plus cordial « tu » dans leurs lettres et leurs entretiens. J'espère que vous me permettrez de m'adresser à vous et à Lise dans ma prochaine lettre dans cette forme fraternelle qui convient plus à mes sentiments d'amitié, de confiance et de gratitude. La plume obéira dans ce cas mieux au rythme de mon cœur.

De tout cœur à vous deux, votre vieux

STEFAN ZWEIG.

1. Le Monde est ton Aventure, vol. 20 des *Hommes de Bonne Volonté*.

Voici le mot que Lotte y joignait :

28.11.41.

Chers Amis,

Stefan a écrit si longuement qu'il ne me reste qu'une petite place pour vous remercier de tout cœur pour le don si précieux et si bien présenté que vous lui avez fait et qui l'a profondément ému et réjoui. Je crois qu'il y a peu de gens qui apprécient comme Stefan l'amitié, et votre beau livre lui a donné un signe de vraie amitié personnelle et littéraire qui est plus précieux pour lui que tout autre chose. J'espère que nous aurons bientôt de vos nouvelles et que cette lettre vous trouve déjà installés tranquillement dans des environs convenables, contents d'être seuls et de pouvoir travailler sans interruption. Je me réjouis déjà beaucoup de lire le dernier volume des « Hommes de Bonne Volonté ». Stefan m'en a tant parlé mais il m'a fallu attendre que lui-même l'ait fini.

Très amicalement à vous deux,

LOTTE.

Un assez vaste déplacement que nous faisions alors dans le sud des États-Unis, et jusqu'à La Havane, où Henri Bonnet organisait un Entretien, aussi international qu'il était alors possible, et qui prolongeait l'admirable série des *Entretiens de la Coopération Intellectuelle* d'avant-guerre, mit quelque désordre dans notre propre courrier. Zweig, qui n'avait eu encore aucune réponse de moi à la date du 28 décembre, m'écrivait :

Petropolis, Brasil.

Le 28 décembre 41.

Mon cher Ami,

Je ne suis pas sûr si tu as reçu ma longue lettre où, désespérant de te montrer toute ma gratitude avec vingt paroles, je t'ai prié d'accepter de moi comme l'aîné le toi fraternel au lieu du vous plus cérémonieux. En général j'observe depuis le commencement de la nouvelle guerre un grand ralentissement dans les communications postales, et ici dans notre solitude on est peut-être plus impatient ou méfiant pour chaque lettre expédiée ou expectée. Cet isolement sera de plus en plus aussi un isolement moral et littéraire ; chacun saura seulement ce qui se passe dans son cercle étroit et nous qui avons cherché la communion spirituelle avec le monde entier sommes en ce moment bien frappés. D'autre part nous sentons moins ici les secousses de la guerre. Pour le moment rien n'a changé, même pas le coût de la vie, mais nécessairement la grande vague viendra aussi jusqu'ici.

J'espère que tu peux, après ce merveilleux volume qui démontre que ta faculté de concentration est restée absolument intacte, continuer ton roman — hélas ! le monde d'aujourd'hui te donnera des sujets pour un nouveau cycle encore peut-être plus agité !

J'envoie cette lettre à ton éditeur de New York espérant qu'il saura te trouver, et partout où vous êtes nos bons vœux et notre sincère et sûre amitié resteront invisiblement avec vous deux.

STEFAN ZWEIG.

Nos lettres s'étaient croisées. Dans la mienne j'avais, bien entendu, accueilli avec chaleur les nouvelles marques d'amitié fraternelle que la sienne du 28 novembre contenait, et en particulier cette proposition de tutoiement qui, sans valeur de la part d'un autre, prenait beaucoup de prix chez un homme aussi pudique, aussi éloigné des effusions vulgaires et des simulacres. Je lui donnais en même temps quelques détails sur nos récents déplacements, et sur nos projets. Le principal en était un séjour de six semaines au Mexique, dont le gouvernement, sur la suggestion d'un autre de mes vieux amis, Alfonso Reyes, m'invitait à venir faire une série de conférences à l'Université de Mexico.

Zweig me répondit le 22 janvier :

Petropolis, Brasil.

Le 22 janvier 1942.

Mon cher Ami,

Nous étions très heureux de savoir toi et ta femme bien installés à New Orleans et nous voyons de loin vous deux assis dans ces délicieux petits restaurants où on mange le meilleur chicken à la Maryland et boit ce superbe café brûlé. Tu as été sage comme toujours de quitter New York. Il est vrai que dans notre époque les nouvelles nous attrapent partout avec la même rapidité, mais ce n'est pas tant les nouvelles elles-mêmes qui nous bouleversent l'âme que les éternels commentaires qui prouvent combien peu de gens ont le courage de voir clair et de ne pas se faciliter la vie par un illusionnisme forcé. Nous devons être préparés à une longue époque de guerre et de troubles et tâcher de ne pas laisser ébranler notre vie par cette certitude, et d'accepter le provisoire de notre vie comme un état stable et à un certain point définitif. Il me fait grand bien d'étudier et d'esquisser mon Montaigne. La ressemblance de son époque et de sa position personnelle avec la nôtre est frappante ; je n'écris pas une « biographie » et ce n'est pas autre chose que son combat pour la liberté intérieure que je me propose de montrer comme un exemple.

Nous voyons peu de personnes. Nous évitons tout ce qui est société, réception, publicité. Mais votre nouvelle que vous vous proposez d'aller au Mexique au lieu du Brésil comme nous avions secrètement espéré, nous a un peu déçus : ici c'est peut-être le point sur le grand navire où on sent le moins le mouvement des flots, et la beauté de la nature est inépuisable. Nous faisons chaque semaine de nouvelles découvertes.

Un grand et sincère et même émouvant plaisir a été une lettre de Roger Martin du Gard — une lettre admirable qui prouve sa fermeté intérieure. Il travaille à un grand livre sans penser à le publier et sans se tromper sur son rôle qui sera plutôt témoin véridique d'un grand passé que propagateur de formes et d'idées nouvelles. Un homme comme lui ou comme toi ici, et Petropolis serait le paradis.

Meilleures amitiés de nous deux et de notre enfant adopté, un délicieux petit fox-terrier qui nous tient compagnie et nous incite jour après jour à faire de grandes promenades.

Ton vieux,

STEFAN ZWEIG.

Sa lettre, comme on vient de le voir, ne trahit ni franche amélioration, ni aggravation dans son état moral. Tout au plus avoue-t-il être un peu

déçu par notre projet de voyage au Mexique. Il craint que du même coup nous renoncions au Brésil, et qu'il doive rayer de son proche avenir l'idée de nous avoir là-bas quelque temps auprès de lui. J'y ai souvent songé depuis. Bien qu'à la réflexion je ne puisse guère me faire un reproche. Il nous était difficile, surtout à ce moment-là, d'entreprendre le voyage du Brésil sans y avoir été officiellement invités. Si l'invitation, que Zweig cherchait à provoquer, m'était parvenue, même avec du vague encore dans le détail, en même temps que celle du Mexique, nous aurions certainement donné la priorité à Rio et à Petropolis, quittes à solliciter d'Alfonso Reyes, qui l'aurait fort bien compris, ayant lui-même une haute idée de l'amitié, un changement de date pour le Mexique.

En février 42 nous étions donc à Mexico. Nous avions choisi de loger dans une maison d'appartements meublés, plaisante et bien située sur une grande avenue : le *de Soto Arms*. Le lundi 23 février, comme nous rentrions ma femme et moi à sept heures du soir de quelques courses en ville, le portier du *de Soto Arms* me remit une note au crayon, provenant du standard téléphonique. Je l'ai conservée, et l'ai en ce moment sous les yeux :

« Sr. Romains — Llamó el Sr. Lic. Reyes diciendo que falleció el Sr. Zweig. »

Ce qui semblait bien signifier : « Reçu un appel de M. le licencié Reyes disant que M. Zweig était mort. »

Le trajet dans l'ascenseur nous parut d'une longueur épuisante. Nous formions à la hâte un pêle-mêle d'hypothèses, que nous hésitions à nous communiquer, y compris la moins probable de toutes, qui était que *fallecer* pût en Amérique latine s'employer par emphase dans le sens de : tomber gravement malade ou avoir une attaque.

Arrivés dans l'appartement, je décrochai le téléphone et demandai Alfonso Reyes. Il savait quels étaient mes liens d'affection avec Zweig. Il me dit : « Ce sont les journaux qui m'ont téléphoné. Ils venaient de recevoir la nouvelle par les agences. Je vous ai appelé tout de suite. Il y a encore très peu de détails. Zweig et sa femme ont été trouvés morts dans leur maison de Petropolis, couchés côte à côte. — Mais alors ?... — Oui, continua Reyes, il ne semble pas qu'il y ait eu accident... ni crime, encore bien moins. — Quoi ? Ce serait un suicide ? un double suicide ? — C'est ce qui paraît se dégager de la dépêche. Mais on ne peut encore rien affirmer. Nous en saurons davantage demain. »

Le lendemain, en effet, nous eûmes la confirmation du suicide. Zweig et sa femme, après avoir mis leurs affaires en ordre, méticuleusement, pendant deux jours, avaient absorbé une dose élevée d'un somnifère : du véronal, dit-on d'abord. L'on prétendit ensuite qu'ils avaient eu recours à un toxique de bas étage, dont se servent là-bas les servantes noires en désespoir d'amour ; ce qui ajoutait au lugubre de l'événement, mais était bien peu vraisemblable pour qui connaissait Zweig, son peu

de goût pour la souffrance inutile, et l'élégance qu'il pratiquait en toutes choses.

Exactement sept jours plus tard, donc le lundi d'après, à la même heure, et dans le hall du même appartement, un valet du *de Soto Arms* me remettait une enveloppe où du premier coup d'œil j'identifiai l'écriture de Zweig. Pendant que j'ouvrais l'enveloppe, j'eus, sans y mettre la moindre complaisance « littéraire », une impression que je n'avais jamais eue encore dans ma vie : celle qu'un mort se manifestait à moi dans l'instant présent, tendait la main à travers le mur de séparation, venait me toucher pour que je l'écoute ; ou encore que j'assistais à une de ces dislocations du temps dont je devais parler plus tard dans *Violation de Frontières.*

La lettre portait la date du 19 février. Zweig l'avait donc écrite environ trois jours avant de se tuer, et à la veille de commencer les préparatifs minutieux de sa mort. En voici le texte :

Petropolis, Brasil.

19 *février* 1942.

Mes chers amis, comme vous me manquez à cette heure ! Je travaille encore mais sans entrain. Je me sens bien fatigué, non moins qu'à Ossining où nous nous sommes vus pour la dernière fois. C'est déjà presque dix ans que je mène cette vie d'un état provisoire à l'autre, d'une incertitude à l'autre et il ne manque pas de dépressions surtout quand je ne vois pas une chance que les prochaines années me permettent une stabilisation. J'ai essayé de commencer un roman d'assez larges proportions, mais il me manque ici la documentation, et le Montaigne va plus lentement que je n'espérais. J'ai quelques années de plus que toi, et comme ces années passées étaient si chargées d'inquiétudes, je me demande souvent où trouver la fontaine de jouvence. Tout ce que j'ai pu donner, c'était grâce à un certain élan intérieur, j'ai su prendre parce que j'étais pris moi-même et cela produisait une chaleur communicative. Sans foi, sans enthousiasme, avec le seul moyen de mon cerveau, je marche comme sur des béquilles. — Mais je ne veux pas vous ennuyer avec des dépressions qui sont d'ailleurs bien fondées mais vous dire combien je suis heureux de vous savoir au Mexique. D'après tout ce que je sais il existe là une vie intellectuellement active et même avide ; et vous connaissez ma confiance dans une régénération latino-espagnole — je crois que ces grandes secousses ont réveillé dans tous les vieux peuples des sources qui paraissaient taries. Quant à votre voyage au Brésil, je crois qu'on trouvera une possibilité ; néanmoins c'est maintenant surtout aux Américains du Nord qu'on s'adresse pour accentuer l'accord spirituel. Tout devient toujours un peu plus difficile, et je t'envie ton énergie inépuisable ; moi je fléchis devant chaque coup de vent, et ma seule force de me maintenir était de me retirer en moi-même. Un arbre sans racines est une chose bien chancelante, mon ami. Je suis heureux que tu voies tes livres encore dans ta langue et qu'avec ta vaillante compagne tu te tiennes droit et fier. Notre cher Roger Martin du Gard s'est remis au travail, de tous les autres je ne sais presque rien. Chose étrange, on n'aime pas écrire si on sait que les lettres arrivent refroidies par la durée du trajet — et ici je me sens tout à fait isolé, il y a des semaines où je ne reçois pas un seul courrier. Et je pense à ton beau poème de jeunesse « Aujourd'hui je n'ai pas reçu de lettre ». Tu avais pressenti, comme fait toujours le poète !

Le carnaval à Rio était une chose fantastique — malheureusement je n'ai pas pu me laisser entraîner par cette vague de plaisir et d'ivresse ; et combien on aurait autrefois joui de voir toute une ville dansant, marchant, chantant pendant quatre jours sans police, sans journaux, sans commerce — une multitude unie seulement par la joie !

Mille amitiés à vous deux ! Votre

STEFAN ZWEIG.

Pour une fois, aucun billet de Lotte n'était joint. Sans doute son âme charmante et mélancolique n'avait-elle pas trouvé la force de faire encore bon visage. Car il est clair que le 19 leur décision était déjà arrêtée.

Clair par l'ensemble des informations que nous avons eues dans la suite ; mais non par la teneur et le ton même de cette lettre. Je l'ai relue peut-être vingt fois dans les jours qui suivirent, et bien souvent depuis ; et comme je savais qu'il l'avait écrite, à moi son ami peut-être le plus proche, en guise de paroles suprêmes et d'adieu, je m'efforçais d'y découvrir l'annonce de ce qui allait se produire. Je n'y ai pas réussi. Sans doute le découragement de Zweig y apparaît-il profond et peu curable, mais à peine plus profond et plus incurable que dans telles de ses lettres antérieures. Les raisons qu'il m'en donne n'ont pas changé. Une seule a un son nouveau ; et elle ne paraît pas bien grave à première vue : cette raréfaction du courrier. Des semaines sans une lettre. Or, pour lui, cela signifiait beaucoup. Je le réentends me disant un jour, il y a bien des années, à Vienne : « Je reçois plus de lettres par jour que Goethe. » Il en ressentait une fierté gentille. Il y voyait une mesure de sa gloire, de son degré d'existence dans le monde. Ce courrier qui s'éteignait peu à peu, c'était une façon que le monde avait de lui dire qu'il ne comptait plus, qu'il n'était plus qu'un réfugié à la dérive, qu'il pouvait s'en aller sans laisser aucun vide. Quant à l'allusion au carnaval de Rio, elle jette dans la tragédie une note romantique à souhait. Mais je ne pense pas que l'effet en ait été voulu par Zweig.

Je reçus presque à la même date une lettre de notre confrère et ami commun, Claudio de Souza, alors président du Pen Club brésilien. Il me la faisait apporter par un de ses amis qui se rendait en avion de Rio à New-York et faisait escale à Mexico.

Cette lettre contenait un témoignage très émouvant, et aussi direct que la circonstance l'avait comporté. Claudio de Souza, voisin des Zweig à Petropolis, les emmenait souvent dans sa voiture pour une promenade aux environs, en fin d'après-midi. Après plusieurs jours où il ne les avait pas vus, il leur téléphona le 23 février, vers l'heure où il en avait l'habitude, pour leur demander s'il pouvait venir les prendre, et quand. La servante avait répondu : « Monsieur et Madame dorment. » Une heure après, il retéléphone. On lui répond que Monsieur et Madame sont morts.

Il court à la villa des Zweig, apprend qu'ils n'avaient pas donné signe de vie depuis le matin, s'étonne que la servante ne se soit pas inquiétée

à l'heure du lunch. Elle répond qu'elle est bien allée frapper à la porte de leur chambre, et prêter l'oreille. Mais il lui a semblé entendre un ronflement léger. Elle a cru devoir respecter la profondeur et la durée d'un repos que le climat de Rio en février (quelque chose comme la canicule à Djibouti) ne rendait pas tellement invraisemblable. A la fin de l'après-midi, le jardinier, trouvant tout de même la chose étrange, frappe rudement à la porte, la pousse. Elle s'ouvre facilement, étant à peine fermée. Il voit les deux cadavres côte à côte sur les lits jumeaux juxtaposés ; la tête de la douce Lotte venant s'appuyer sur le cou et le visage de son mari, et sa main gauche lui serrant le bras.

Claudio de Souza me disait ensuite qu'il n'avait pas quitté les deux cadavres de la nuit. Il les avait fait, à trois heures du matin, transporter dans un bâtiment officiel de Petropolis, où la foule, alertée par les journaux du matin, avait défilé devant eux toute la journée du 24, jusqu'à l'heure des obsèques, qui avaient eu lieu à quatre heures du soir — le climat de Rio rendant nécessaire que les enterrements aient lieu dans les vingt-quatre heures.

Claudio de Souza avait obtenu sans difficulté que le Gouvernement fît à Zweig des funérailles nationales. Il me décrivait les drapeaux en berne dans toute la ville, et la ferveur et l'émotion de la foule que je n'avais pas de peine à me représenter par ce que je connaissais du caractère brésilien, et de son aptitude à saisir toutes les composantes sentimentales d'un drame pareil. N'oublions pas non plus que Zweig était spécialement célèbre en Amérique latine, et plus qu'ailleurs au Brésil, dont il avait fait grand éloge dans un de ses ouvrages.

L'on va me dire : « Mais comment, dans ce pays où vous dites qu'il était célèbre, où il faisait figure à la fois de grand homme international et d'hôte très honoré, a-t-il pu éprouver le degré d'isolement dont témoignent ses lettres ? Et même si cette sensation d'isolement était en partie subjective, et tant soit peu imaginaire, cette histoire de courrier ne l'est sûrement pas. Quoi ! Pas une lettre en une semaine ! Et quand par hasard il y en avait une, elle devait venir d'un ami d'outre-frontière, comme vous, ou d'outre-océan. Les Brésiliens sont-ils si peu démonstratifs, ou ne le deviennent-ils qu'un peu tard ? »

Il y a là, évidemment, quelque chose qui nous déconcerte. Et je continue d'en éprouver moi-même un peu de surprise ; car pendant les années que j'ai passées au Mexique, dans des conditions assez analogues à celles où se trouvait Zweig au Brésil, j'ai pu souffrir souvent de ce qui, de la France et de l'Europe, ne me parvenait que raréfié et retardé, mais je ne puis pas dire que j'aie connu une seconde la sensation d'isolement. Sans parler des relations personnelles, qui étaient multiples, fréquentes, et d'une cordialité très revigorante, j'avais un courrier, mexicain ou venant de plus loin, que je ne trouvais que trop copieux, quant à l'obligation où j'étais d'y répondre.

Il est probable que Stefan Zweig avait, bien malgré lui, par une in-

fluence mystérieuse, qu'il ne contrôlait pas, et sans que je puisse d'ailleurs m'en expliquer le mécanisme, créé autour de lui, en ce temps-là, une zone de solitude — comme un navire répand de l'huile sur une mer agitée. Il est vrai que ce ne sont peut-être là que des mots ; et j'en suis à me demander s'il y correspond quoi que ce soit de réel.

Il y avait pourtant des facteurs de solitude qui ne dépendaient pas de lui. Et aussi des circonstances disons désobligeantes, dont il était plus apte que personne à ressentir et à ruminer l'amertume. J'ai dit combien il avait été humilié par les procédés de la police de frontière anglaise à son égard. Un autre fait, chargé d'un pouvoir d'humiliation analogue, m'a été conté. Bien que je le tienne d'un homme sérieux, ami commun de Zweig et de moi, je ne le cite qu'avec les plus grandes réserves, et m'excuse pour le cas où il serait controuvé. Donc cet ami, qui était à Rio à l'époque de la mort de Zweig, me dit, quelques mois après : « Des funérailles nationales, c'est très joli. Mais est-ce que vous savez ceci : quand Zweig est venu s'installer à Rio, la police lui a fait savoir qu'il n'aurait le droit de se déplacer que dans le périmètre de Rio et de Petropolis... quelque chose comme liberté de mouvements qui équivaut à Paris plus Saint-Cloud dans un territoire à peu près aussi grand que l'Europe ! »

Si je compare ce procédé — sous réserve encore une fois que l'information soit exacte — aux innombrables gentillesses, aux faveurs, que me prodiguaient vers la même époque les autorités mexicaines, ou même à la façon plus froide, mais courtoise, avec laquelle les États-Unis accueillaient les intellectuels réfugiés d'Europe, fussent-ils d'une réputation modeste, et à l'absolue liberté de mouvements qui leur était ensuite accordée, je ne puis m'étonner de la réaction intime de Zweig. Il lui était impossible de ne pas se sentir humilié, blessé. Il se disait que le sort qui l'attendait désormais, ici ou là, était celui d'un étranger suspect, indésirable, tout juste toléré.

Je suis persuadé, notez-le, qu'il ne pouvait s'agir là que du zèle sans discernement de bureaucrates subalternes, et que si Zweig avait porté la question plus haut, l'on se serait empressé de réparer cette maladresse. Mais il répugnait à réclamer, de lui-même, les égards qui lui étaient dus. Sans doute aussi pouvons-nous nous dire maintenant que la situation qu'on faisait à Zweig était celle que le régime soviétique ferait dans l'après-guerre aux ambassadeurs de France, de Grande-Bretagne, des États-Unis à Moscou. Mais si désenchantée que fût sa vision du monde prochain, Zweig n'eût pas considéré comme vraisemblable cette future réduction de l'ambassadeur à la condition de serf médiéval.

Un autre admirateur de Zweig, qui visita la villa de Petropolis juste au lendemain de la tragédie, a conté que sur le bureau de Zweig, dont on n'avait encore rien touché, étaient étalés, bien ostensiblement, les deux petits volumes, le français et l'anglais, que nous lui avions fait parvenir pour son soixantième anniversaire. Étant donnée l'ordonnance minu-

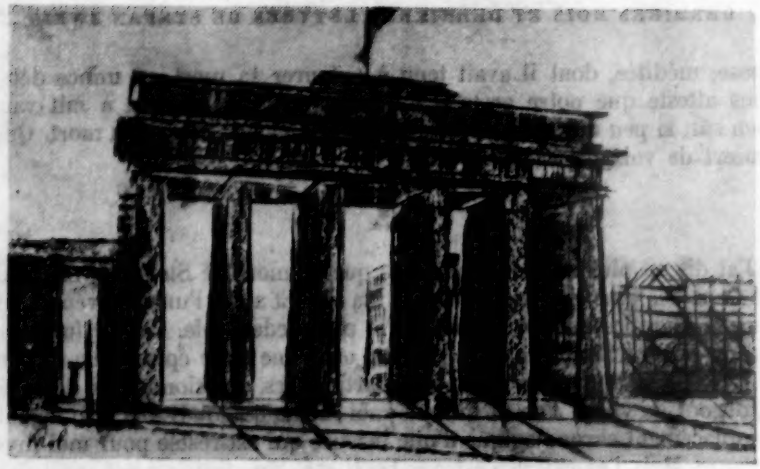
tieuse, méditée, dont il avait tenu à entourer sa mort, ce mince détail nous atteste que notre geste d'amitié n'avait pas été tout à fait vain. Bien sûr, si peu de chose ne l'avait pas détourné de choisir la mort. Quel concert de voix amicales n'y eût-il pas fallu ?

***

J'ai dit en plusieurs circonstances que la mort de Stefan Zweig avait été l'une des plus grandes peines de ma vie. Et aussi l'un des événements dont la signification me paraissait le plus redoutable. Car ce fut exactement le contraire d'un coup de tête, ou d'une crise épisodique de sensibilité. Zweig a pu avoir des motifs particuliers, occasionnels de détresse, de dégoût de vivre. J'en ai indiqué moi-même quelques-uns. J'ai signalé l'emplacement chronologique d'une brisure qui est restée pour moi mystérieuse. Mais l'essentiel n'est pas là. Il est dans le jugement qu'il portait sur l'époque : jugement dix fois repris, repesé, corrigé. Jugement appuyé sur toutes les références du savoir. Cette époque, aux crimes vieux comme le monde ajoutait des crimes sans précédent. Zweig lui en voulait doublement de s'être substituée à celle qu'il avait rêvée, comme beaucoup d'entre nous, au début du siècle, à celle qu'il avait crue alors probable et prochaine. De plus, dans cette époque condamnée, sa position personnelle lui semblait odieuse et peu capable de redressement. Son suicide avait la valeur d'une sentence longuement motivée.

L'on me dira que, s'il avait eu la patience d'attendre, il aurait constaté que les pires formes du mal n'avaient pas le dernier mot. Je ne suis pas sûr que la démonstration l'eût fort ébloui. S'il était encore vivant, il penserait sans doute que le mal permanent et profond a plus d'importance que les formes périssables en lesquelles il s'incarne. Le temps d'Hiroshima et celui de la bombe H ne lui eussent pas paru plus riches d'espérances que celui de Pearl Harbour. Et ce qu'il aurait pu retrouver provisoirement de confort personnel n'aurait pas affaibli la sentence de portée générale qu'il n'avait pu s'empêcher de prononcer. La mort de Zweig pèse sur notre temps, précisément, parce qu'elle a été non celle d'un romantique exalté ou d'un aigri, mais celle d'un sage. De même un stoïcien s'ouvrait les veines dans sa baignoire, parce qu'il ne voyait pas plus éloquente façon de protester contre les crimes du mauvais empereur.

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.



L'ALLEMAGNE DEVANT L'ARMÉE NOUVELLE

par ROBERT D'HARCOURT

A *MESURE que se rapproche l'heure où nous réendosserons l'uniforme et chausserons à nouveau nos bottes, nous nous sentons envahis d'un croissant sentiment de malaise.* Ces lignes, qui ont l'accent de la sincérité, ont été tracées par un journaliste d'outre-Rhin dans la voix duquel nous entendons celle de beaucoup de ses compatriotes. L'armée allemande a « intéressé » tant qu'elle a été dans les limbes, et cette période fut longue. Elle inquiète, devenue une réalité. On en parlait abondamment, on n'y croyait pas beaucoup. On avait pris l'habitude des palabres indéfinies : des années couleraient encore avant que les choses aient pris corps. Et brusquement elle était là. La caserne ouvrait ses portes. Le « malaise » (*Unbehagen*) se substituait à la curiosité.

Notre témoin a le mérite de la franchise. Continuons à l'écouter. Il ne mâche pas ses mots aux autorités de son pays, aux ministres, aux hommes en place qui essayent de faire croire aux Allemands que la perspective de reprendre l'uniforme les emplit de bonheur, qui « montent » de toutes pièces, pour les besoins de leur cause, une espèce « d'allégresse militaire » (*Wehrfreudigkeit*). Tentative de suggestion

aussi puérile qu'inefficace : « N'essayons donc pas de nous duper les uns les autres. »

Après avoir souligné le paradoxe de l'Histoire qui ramène son peuple à l'uniforme à l'heure même où il en était « sincèrement dégoûté », après avoir marqué qu'il faut dire adieu au temps où le désenchantement militaire valait aux Allemands qui se risquaient hors de leurs frontières les louanges de l'étranger trop heureux de féliciter l'Allemagne de sa conversion au pacifisme, notre témoin formule trois questions : 1° Existe-t-il une autre solution que le réarmement ? 2° De quelle efficacité peut être une armée allemande ? 3° Comment, pour les Allemands, en tirer le meilleur parti ?

Quel service peut rendre une armée allemande ?

La première question reçoit une réponse rapide. L'Allemagne, dans la présente conjoncture mondiale, n'a pas le choix. En tout cas l'heure d'une solution de remplacement au réarmement est pour elle, aujourd'hui, passée. Elle est prise dans l'engrenage du monde. Un seul fait pourrait de fond en comble renverser les données de la situation en « bouleversant du même coup les combinaisons politiques occidentales au milieu desquelles il éclaterait comme une bombe » : la réunification allemande. Avec ses postulats : l'octroi d'élections libres par les Soviets et le retrait des troupes russes de la zone orientale.

Simples vues de l'esprit : « la bombe n'éclatera pas ». L'abandon par les Russes d'un glacis militaire aussi précieux que l'Allemagne orientale, l'abandon d'un gage stratégique positif en vue d'un gain politique hypothétique, apparaît à notre témoin en contradiction avec le réalisme soviétique. Les Russes ne lâcheront pas la proie pour l'ombre.

Cette première question liquidée, la seconde est aussitôt abordée. De quelle utilité peut être une armée allemande ? Notre témoin n'entend considérer ici que le plan *extérieur*. Car sur le plan *intérieur*, sur le plan de la vie politique allemande, la réponse est immédiate et brève : le réarmement, avec les perspectives qu'il ouvre à la renaissance du militarisme, n'offre que des dangers dans une démocratie aussi fragile que l'est encore la démocratie allemande. Mais sur le plan externe ? Dans le cas d'une attaque de l'Est ? Ce cas, lui aussi, notre témoin refuse de l'envisager. Parce que le destin de douze malheureuses divisions allemandes jetées dans la fournaise pour barrer la route au déferlement de deux cents divisions russes serait exactement celui du fétu de paille devant le flot. Négative comme *appoint*, cette minuscule armée allemande serait, en revanche, positive comme *péril*. L'Allemagne, étant combattante, devrait se résigner à se voir, devant l'avance sur son territoire des énormes forces de l'ennemi, livrée au sort de la « terre brûlée ».

Quant à l'argument dit « moral » : « seul mérite la liberté celui qui est prêt à la défendre », notre témoin ne lui fait pas l'honneur de s'y arrêter. Il le balaye de la main comme l'un de ces poncifs déclamatoires et usés auxquels ne croient pas ceux même qui les exploitent.

Le cas de l'attaque russe, il se refuse donc à le considérer. C'est à *prévenir* cette attaque que peut seulement servir la constitution d'une force armée allemande. Il ne s'agit pas de *gagner* une guerre, il s'agit de l'*empêcher*. Vue dans cette perspective, une armée allemande, si réduite soit-elle, a un rôle, modeste si l'on veut, mais tout de même un rôle à tenir. Elle fait nombre. Elle est un moellon de plus dans la façade de force destinée à décourager le vis-à-vis d'une aventure où décidément il aurait trop à perdre. « Dût-elle n'avoir d'autre utilité que celle d'épouvantail (*abschreckend zu wirken*), la coalition européenne aurait fait quelque chose d'immense. »

Parvenu à ce point de son développement, notre témoin prévoit une objection dont il est le premier à sentir la force. Cette accumulation de matériel de guerre, même si dans la pensée de ceux qui l'envisagent à l'Ouest elle ne doit jouer qu'un rôle psychologique, qu'un rôle d'intimidation destiné à décourager l'agresseur éventuel, n'en recèle pas moins le danger de toutes les accumulations d'explosifs.

« Réarmer pour ne pas faire la guerre, ce serait bien la première fois que la chose réussirait ! L'Histoire, en tout cas, permet des doutes sur l'issue de la gageure. »

Il est vrai que la contrepartie, les vertus du désarmement comme préventif de l'agression, reçoit encore bien moins la justification de l'Histoire. Notre témoin n'a pas à chercher ses preuves bien loin. Dans la dernière guerre le Danemark n'avait pas d'armes : Hitler, tenté par une proie facile, n'hésite pas un instant à lui sauter dessus. Devant la Suisse, au contraire, qui en a de fort bonnes, le réflexe de l'état-major du IIIe Reich est la prudence : « l'opération, affirme-t-on, n'est pas rentable ».

Ces considérations, il est vrai, en raison du bouleversement des conditions mêmes d'une guerre, ne sont plus aujourd'hui directement applicables. Ce qui reste valable, c'est l'argument suivant. Un front défensif occidental solide, et d'autant plus solide que l'Allemagne y sera insérée, garde une double efficacité. Il décourage à l'Est (les Soviétiques se diront qu'une guerre leur coûtera cher et que finalement l'issue sera pour eux mauvaise). Il freine et modère à l'Ouest, la puissante Amérique ne pouvant se refuser à « accorder à ses protégés européens » (*Schützlinge*) le droit de faire, eux aussi, et avec l'autorité que leur donne leur qualité de premiers intéressés, entendre leur voix dans un cas de tension aiguë.

Notre témoin aperçoit un avantage dans une certaine diminution du poids dont pèsent les U.S.A. sur le continent, dans une « limitation de leur position de force politique en Europe », limitation qui lui apparaît

au demeurant comme parfaitement conciliable avec « l'indispensable rattachement » de l'Europe à l'Amérique. Rien, en effet, ne fausserait plus sûrement les positions de notre témoin que de lui prêter un anti-américanisme massif qui est fort loin de sa pensée. Il sait tout ce que son pays doit à la puissante démocratie d'au-delà des mers sans laquelle n'aurait pas été possible le « miracle allemand ». Il lui semble seulement que l'Europe a son mot à dire, qu'elle a son utilité de premier plan comme contrepoids à certains entraînements périlleux.

Pour être plus sûr de ne pas le trahir dans l'exposé de sentiments qui sont aujourd'hui ceux d'un grand nombre d'Allemands et qui nous intéressent doublement parce qu'ici il est question de nous, nous lui donnons la parole :

Reconnaissons à Mendès-France, dont il a été dit tant de mal, le mérite d'avoir marqué deux points : il a obtenu d'abord que l'Angleterre se lie de façon active et positive au continent ; il a ensuite adroitement manœuvré pour faire légèrement reculer à l'arrière-plan les Américains avec leur dangereuse psychose d'anticommunisme. Ces avantages, le président du Conseil français a, il est vrai, dû les payer. Les payer au prix fort d'une armée nationale allemande qui réjouit aussi peu notre cœur que le sien. Reconnaissons cependant que la solution actuelle, si nous ne voulons pas qu'une Allemagne neutralisée glisse automatiquement dans l'orbite de l'Est, est encore la plus acceptable.

Il y a bien la solution des opposants à Adenauer, la prétendue solution des socialistes, mais tellement confuse, hésitante, embrouillée et contradictoire qu'on finit par ne plus « comprendre ce qu'ils veulent », en admettant qu'eux-mêmes le sachent.

Dangers intérieurs du réarmement allemand. Comment conjurer le militarisme.

Nous avons entendu notre témoin nous dire à l'instant qu'il considère la solution des accords de Londres et de Paris comme « encore la plus acceptable ». Des mots sans enthousiasme en vérité ! Des mots de résignation, dans lesquels nous sentons l'adhésion arrachée à contre-cœur. Et aussi l'inquiétude. Cet Allemand connaît son peuple, sa pente, la place matérielle et morale qu'y prend si vite le soldat, le complexe d'infériorité du civil devant le militaire, le péril que représente dans une démocratie encore fraîchement établie, peu solidement assise, la montée de l'armée. Ce n'est pas comme « facteur de puissance extérieure », tel qu'il a grandi sous Hitler pour atteindre le développement monstrueux qu'on se rappelle, que cette armée allemande de demain l'inquiète. Là en effet l'action du dehors peut se montrer efficace ; un « système de contrôle exercé par des partenaires vigilants » peut barrer la route à

une croissance menaçante. Non. C'est comme « facteur de puissance interne » qui, « en remettant en question la vie même de la démocratie et en aboutissant à une dictature militaire camouflée en parlementarisme », risquerait d'emporter tout ce qui a été patiemment gagné.

Nous arrivons à la troisième question posée. Le réarmement étant jugé un mal nécessaire, comment, pour l'Allemagne, en tirer le meilleur parti, ou, pour être plus exact, le rendre le moins nocif possible ? Un premier point paraît capital à notre témoin : qu'il y ait unité de vues et d'action entre *tous* les Allemands sincèrement démocrates (il n'est pas question des autres, des impénitents du nationalisme et du militarisme, qu'il faut abandonner à leurs mauvais rêves). Il ne faut pas qu'en Allemagne démocratique on continue de tirer à hue et à dia. Il ne faut pas qu'il y ait des organisations syndicales s'entêtant dans l'hostilité à un réarmement rendu inévitable par la force des choses. Il ne faut pas qu'il y ait des socialistes aigris boudant dans leur coin la politique d'Adenauer.

Il est urgent d'en finir, au sein même de la coalition gouvernementale, avec des divisions absurdes se traduisant par des conceptions contradictoires et qui aboutiraient à ce grotesque paradoxe : « *D'un côté, une armée selon le cœur de la C.D.U.* [1] *; de l'autre, un état-major selon les vues de la F.D.P.* [2] ». Le réarmement, avec la gravité des problèmes intérieurs qu'il soulève, doit mettre le point final à des querelles toujours malfaisantes, aujourd'hui criminelles. *La politique des partis a vécu. L'opposition et le gouvernement doivent faire bloc pour résoudre* ensemble *un problème qui obsède tous les démocrates, pour élargir le plus possible les organismes de contrôle qui auront à s'occuper de l'armée de demain.*

L'objectif est clair : barrer la route aux hommes néfastes d'hier restés un danger aujourd'hui, à la « clique des spécialistes militaires qui sentent leur heure venue et rêvent incorrigiblement de régiments de parade et de divisions auxquelles on donnerait des noms de choc, des noms-programmes comme *Division-Dantzig, Division-Breslau* ». Si ce coude-à-coude ne s'établit pas entre démocrates dans les comités chargés des organisations et des nominations, les choses de nouveau iront mal « comme elles ont régulièrement été mal en Allemagne quand c'est l'armée qui commande ».

Notre témoin ne veut pas qu'on lui prête des doutes sur le loyalisme des hommes aujourd'hui au gouvernail. Il ne nourrit aucune méfiance à l'égard de Theodor Blank, commissaire à l'armée nouvelle. Seulement il y a en Allemagne *des cercles dans lesquels déjà, à mots couverts et dans l'ombre, on complote de le débarquer, le moment venu.* Il se défend

1. Parti des démocrates-chrétiens.
2. Parti des démocrates.

encore plus de toute espèce de doute sur « l'esprit démocratique et résolument civil » de Konrad Adenauer. Seulement (là aussi il y a un « seulement » !), malgré toute son étonnante robustesse, le chancelier a son âge s'il ne le porte pas. *Il aura, un jour, des successeurs sur lesquels la prudence nous commande d'émettre dès à présent des doutes.*

Et voici la conclusion, que nous tenons à donner dans son texte :

Si vraiment les choses, chez nous, en viennent au point que le Parlement, auquel incombe la tâche de veiller à notre démocratie, tombe au quatrième rang, que nous n'ayons plus devant nous qu'un chancelier fédéral isolé, une bureaucratie se gonflant toujours plus et une armée visant la domination intérieure, alors il sera bien vrai de dire que cette liberté que nous voulons défendre en nous réarmant, nous l'aurons déjà perdue. En écrivant ceci, c'est l'intérêt de tout notre peuple que nous traduisons, d'un peuple qui était tout prêt dans son cœur à rejeter pour toujours la botte militaire, d'un peuple qui a, en vérité, payé assez chér son apprentissage.

Nous relisons cette page dont on ne méconnaîtra pas la gravité d'avertissement, cette page d'un Allemand lucide, indépendant des servitudes de parti, que pousse seule à parler l'expérience des mauvais génies de son peuple.

***

Le docteur Reinhold Maier, l'un des hommes politiques en vue de la République fédérale, va nous donner, dans la même ligne de pensée, la note de la franchise brutale. Il parle aux étudiants de Mayence, et ne mâche pas ses mots. C'est aux bases mêmes sur lesquelles il voit établi l'actuel régime qu'il s'en prend. C'est tout le « système » de Bonn qu'il démolit. Parce qu'il y voit renversée la juste hiérarchie des valeurs, et parce que ce renversement est gros de périls. Parce qu'il aperçoit le Parlement déchu du rang qui lui revient comme régulateur souverain d'une démocratie, tandis que, parallèlement à ce déclin, s'inscrit l'ascension des puissances de dictature. Devant ce double mouvement, et pour lui résister, qu'y a-t-il en Allemagne ? l'effacement, la servilité. Notre témoin voit le péril et crie son inquiétude. Nous lui donnons la parole :

L'aspect politique de notre République fédérale est affligeant. Un très petit nombre d'hommes agit. Le reste est à la remorque. Légalement, c'est au parlement que doit revenir le premier rang dans un Etat dont il est le fondement. Or, ce n'est point du tout ce que nous voyons chez nous. Il n'est personne, à Bonn, qui ne voie, qui ne sente que notre second Bundestag (celui qui est issu du scrutin de septembre 1953) a perdu le rang qu'occupait le premier, qu'il a descendu un étage. Qui détient aujourd'hui la première place dans notre République fédérale ? Le Gouvernement. La seconde, c'est la haute bureaucratie qui se l'adjuge. Quant à la troisième, notre Parlement affaibli, déchu, est en train de la perdre, de se la voir enlever sous le nez par la Wehrmacht qui vient. Ce troisième rang, la Wehrmacht ne s'en contentera pas longtemps. Elle visera très vite le premier. Au lieu d'une lutte énergique des forces démo-

cratiques contre les puissances qui montent, que voyons-nous? La pusillanimité, l'abdication. La dictature commence quand les hommes se couchent au lieu de rester debout.

LES SOLDATS DE DEMAIN CRIENT LEUR HOSTILITÉ AU SERVICE MILITAIRE.

Un Allemand nous écrit :

Aucun des jeunes que j'ai interrogés ne désire être soldat. C'est devant cette carence de volontaires que Bonn, pour arriver à ses 500 000 soldats, s'est décidé à introduire le service militaire obligatoire. Jamais le peuple d'Allemagne n'a eu moins de goût pour les armes et c'est vraiment un drame qu'il soit aujourd'hui obligé d'avoir une armée. Personnellement, je suis un adversaire décidé de toute armée allemande, de quelque nature et de quelque ampleur qu'elle soit, à l'heure où justement les chances de faire de l'Allemagne un peuple pacifique n'ont jamais été aussi fantastiquement hautes (so phantastisch gut)... *Tout dépendra du choix des hommes que l'on mettra aux postes-clés.*

Un autre correspondant souligne avec la même force le poids dont pèsera, dans l'organisation de l'armée de demain, dans l'esprit dont elle sera animée, dans l'importance — limitée ou menaçante — qu'elle prendra dans la vie de la nation, le choix des *personnes*, le choix des responsables militaires ou civils auxquels seront confiés les leviers de commande. Tout sera suspendu à des noms, à quelques noms. Le peuple? Le sentiment de la masse? Il ne comptera pas dans la balance. En Allemagne le peuple suit toujours. Il n'y a pas dans l'Allemagne présente d'opinion publique, avec ce que le mot comporte d'influence sur le gouvernement, de force d'orientation. *Il n'y a pas, il n'y a pas encore de démocratie allemande*, écrit notre correspondant, avec une sévère lucidité sur son peuple, *et je ne la vois pas poindre à l'horizon. L'éducation de notre jeunesse ne fait que commencer. Elle présente de graves lacunes. Ce qui manque, c'est la notion de l'État, la conscience du rattachement à l'État.*

Devant le réarmement sorti aujourd'hui des discussions théoriques et passé sur le plan du fait, nous devrons noter une frappante différence de réaction entre les générations. Les anciens d'un groupement aussi important que l'Association Kolping (*Kolpings-Familie*), réunis en congrès le 10 octobre 1954, se mettent d'accord sur une résolution affirmant « la nécessité du service militaire pour la défense de la Liberté ».

A l'accent martial de ces ordres du jour répond, chez la majorité des jeunes, le haussement d'épaules, quand ce n'est pas le ricanement. *Bon pour les vieux, que la chose ne touche pas, parce qu'ils ont depuis longtemps passé l'âge de la caserne! Bon encore pour les parlementaires qui*

veulent avoir leur majorité. Ou encore pour les généraux à l'abri dans leurs états-majors. Ou enfin pour tous ceux, grands ou petits, qui escomptent dans les services de l'armée de demain une bonne-petite place tranquille d'embusqué où ils pourront savourer en paix les côtés agréables de la vie de soldat.

Toutes les phrases sonores se heurtent chez les jeunes à un positivisme impitoyable nourri de scepticisme par l'expérience du passé. Le national-socialisme a abusé des cuivres. Un mot d'ordre comme *Tod, Trommeln, Fanfaren* (mort, tambours, fanfares) n'aurait aujourd'hui aucun succès. Entre la liberté, avec la perspective de la « mort glorieuse » et la servitude dans une vie matériellement satisfaite, la plupart des jeunes ont fait leur choix. Ils optent pour le second terme. Ils refusent l'héroïsme et choisissent le confortable (même dans les chaînes). Ils ont, une bonne fois, dit adieu au romantisme du champ de bataille. Et il advient que cet adieu s'exprime en termes assez crus : *Plutôt vivre en esclave gras que mourir en homme libre. D'ailleurs ce champ de bataille, ce n'est pas nous qui le choisissons, ce sont les autres, pour lesquels l'Allemagne n'est qu'un glacis. Faisons connaître notre opinion au pays, nous qui sommes dans l'affaire les premiers intéressés. Crions-la sur les toits tant que nous avons la liberté de parler. Demain on nous fermera la bouche.*

Cette crainte de beaucoup de jeunes Allemands de se voir bâillonnés à partir de l'heure où la porte de la caserne se sera refermée sur eux inspire à un journal socialiste de graves réflexions : *Prétendre interdire à notre jeunesse la libre discussion, à partir du moment où elle aura franchi le seuil de la caserne, serait une dangereuse entreprise. Ce sont là les méthodes de la dictature, et nous connaissons ses fruits : la fuite, l'évasion. L'exemple du flot constant de déserteurs de la police populaire de la zone soviétique passant à l'Ouest devrait nous servir d'avertissement.*

La perspective du bâillon n'est pas seule à préoccuper notre témoin. La hâte, la fébrilité l'inquiètent avec lesquelles il voit poussés les préparatifs du réarmement. *Ce n'est pas*, écrit-il, *qu'en haut lieu on soit tellement sûr des généraux, mais il y a une considération qui prime l'inquiétude. Dans les milieux de spécialistes, le mot d'ordre donné est de presser le mouvement parce que, si on tarde trop avec le réarmement, les cadres instructeurs ayant l'expérience de la guerre seront morts ou trop vieux.*

⁂

Nous avons entendu la voix de l'expérience, et aussi celle d'*avant* l'expérience, celle de la jeunesse. Cette voix des jeunes, des soldats de demain, ne nous lassons pas de l'écouter. Ils nous en donnent à nouveau l'occasion dans une réunion organisée au début de novembre dans un des locaux de la gare de Cologne. Réunion qui n'a, en vérité, au titre

d'indication documentaire sur les tendances de la jeunesse en face du service militaire, rien laissé à désirer comme clarté.

Il y a là quelques centaines d'adolescents appartenant aux divers groupements de jeunesse. Les cartes d'entrée ont été rationnellement et équitablement distribuées pour que soit réalisé un éventail de l'opinion aussi complet que possible. Ces soldats de demain ont en face d'eux quatre orateurs des services chargés de l'organisation de l'armée nouvelle. La séance est d'emblée houleuse. Un témoin en compare l'atmosphère à celle d'un match de football. Les orateurs officiels — auxquels nous devrons reconnaître une exemplaire sérénité devant l'orage — voient leur exposé constamment coupé par les ricanements ironiques, les coups de sifflet, les hurlements d'un auditoire déchaîné dont dès le début l'intention est claire : ces jeunes ne sont pas venus pour écouter, ils sont venus pour manifester. Ils ne tiennent pas à s'informer, c'est leur opinion à eux, sur le sujet, qu'ils veulent faire connaître et faire connaître en la criant pour qu'aucune méprise ne soit possible.

Et que crient ces excités ? D'abord — et le reproche revient toujours à nouveau sur leurs lèvres comme un refrain de colère — qu'on ne les a pas consultés, qu'on ne leur a pas demandé leur avis, qu'on les jette devant le fait accompli. Que le soi-disant « esprit nouveau » dans l'armée, dans une armée d'où seraient bannies les brutalités de la caserne, est une farce. Une farce à laquelle on ne croit pas parce qu'elle est une impossibilité, « *parce qu'il n'y a pas d'armée allemande réalisable sans le* Drill *prussien* ».

Et le réquisitoire furieux de cette jeunesse contre Bonn continue. Il s'étend à toute la politique :

Parler de souveraineté allemande quand le pays est coupé en deux est une dérision. Existe-t-il encore une patrie allemande? Nous n'admettons pas que des Allemands soient un jour mis devant l'obligation de tirer sur d'autres Allemands. Cette armée européenne de défense n'aura qu'un résultat : pousser les Russes à s'armer toujours plus. Nous refusons d'être les soldats de la République fédérale, la République d'Adenauer n'est pas à nos yeux l'Allemagne. A quels hommes aurons-nous à obéir dans la caserne de demain? Nous ne voulons pas être livrés au bon plaisir de déchets sociaux, d'aventuriers, derniers laissés pour compte du caporalisme d'hier.

Et puis, vraiment, il y a en Allemagne des soucis plus urgents que la caserne! Qu'a donc fait le gouvernement pour les blessés, pour les survivants de la guerre? Vous autres qui tenez les places, essayez donc de vivre avec une pension de trente marks.

Voilà ce qui a été corné aux oreilles des responsables des services Blank par une jeunesse qui, avec le service militaire, voit venu pour elle le temps de la colère. *Nous sommes tous des objecteurs de conscience*, criaient à pleine gorge les jeunes gens de Cologne. Soyons justes, et reconnaissons aux organisateurs de l'armée nouvelle le mérite de la lucidité : cette réaction de furieux mécontentement de la part de la jeunesse

n'a pas été pour eux une surprise. Ils l'attendaient. Des coups de sonde antérieurs les avaient exactement renseignés.

Ne tirons pas de trop rapides conclusions relativement à l'avenir. Cette jeunesse dressée contre la caserne surestime peut-être le poids dont pèsera sa révolte dans les balances de demain. Elle est à l'âge des illusions. Et le rouleau compresseur du pouvoir (nulle part il n'a plus de puissance massive qu'en Allemagne !) lamine vite les illusions. La réaction de la jeunesse est cependant une donnée dont Bonn sera obligé de tenir compte.

Des témoins allemands tirent du spectacle des conclusions inattaquables quand ils affirment *qu'il n'y a pas de pays où, à l'heure actuelle, l'opposition au service militaire soit aussi forte que dans la République fédérale.* Ou quand ils écrivent : *Le dialogue avec notre jeunesse a eu le mérite de mettre en pleine lumière un état d'esprit qui est une réalité politique. Il aura peut-être aussi le mérite d'éclairer à l'étranger ceux qui s'obstinent à voir les Allemands enflammés par l'idée de revanche.*

Les démocrates connaissent la pente dangereuse. Faisons confiance a leur vigilance.

Nous avons entendu des Allemands appartenant à des secteurs variés de l'opinion. Nous avons noté des traits convergents. On reconnaît la nécessité d'une armée allemande si l'on ne veut pas *qu'une Allemagne neutralisée glisse dans l'orbite soviétique*, et en même temps cette armée inquiète. On la voudrait efficace sans être trop forte, efficace non comme puissance effective de combat dans une lutte inégale, d'avance perdue, contre un adversaire surarmé disposant d'une énorme avance, mais comme puissance *psychologique* s'insérant dans la façade de force de l'Ouest. En somme, on rejoint le mot connu, « montrer la force pour éviter de s'en servir ».

Cette armée nouvelle, on la désire et on la craint, on la craint plus qu'on ne la désire. On voudrait la maintenir dans de sages limites parce qu'on ne connaît que trop ses tendances à l'inflation en climat germanique. On mesure de l'œil la pente dangereuse. Une pente qui a déjà commencé, nous disent les pessimistes, par un déclin dès à présent appréciable du parlement et de ses libertés, d'un parlement qui n'a plus le même niveau que l'assemblée qui l'a précédé, qui « a descendu un étage ».

Nous avons retenu au passage des formules troublantes qui ont fait remonter à notre mémoire de tragiques souvenirs : *dictature militaire camouflée en parlementarisme ; les affaires vont toujours mal chez nous quand c'est l'armée qui commande.* Ces choses-là, ce sont des Allemands

qui nous les rappellent, qui nous les crient. Nous ne pouvons nous défendre d'être émus en les entendant se féliciter des sûretés prises contre eux-mêmes, se raccrocher à l'espoir de voir le réarmement de leur propre pays rencontrer devant lui la barrière de *contrôles imposés par des partenaires vigilants*. Cet appel paradoxal à la *vigilance* de l'associé, nous n'aurons pas besoin de souligner la force d'avertissement qu'il prend pour l'associé... Le « malaise » de ces Allemands est le nôtre. La menace pour le riverain se confond avec la menace pour le démocrate de l'intérieur.

Nous ne pouvons nous défendre d'un retour de pensée en arrière. Que l'on nous permette de reprendre un texte allemand cité ici-même, avant le rejet de la C.E.D. par notre parlement, un texte qui rend aujourd'hui le son mélancolique du posthume.

Une armée nationale allemande ne constituerait pas seulement une charge presque insupportable pour les épaules de notre jeune démocratie, elle ne présenterait pas seulement le danger de donner à l'élément militaire une importance à laquelle rien ne ferait plus contrepoids, elle serait pour l'Europe une source chronique de méfiance. Une politique militaire allemande autonome, en effet, qui ferait passer le pouvoir effectif entre les mains des hommes en uniforme, n'aurait que trop aisément comme corollaire la pensée d'une guerre de libération à l'Est. L'armée nationale ne peut être qu'un cauchemar pour les innombrables Allemands qui avaient accueilli dans leur cœur la solution européenne.

⁂

Ne nous attardons cependant pas trop aux regrets. Le rétrospectif est stérile, en politique comme dans la vie. La solution aujourd'hui adoptée perdra de ses risques dans la mesure où lui sera incorporée une « dose de supranationalité » suffisante pour atténuer l'esprit de défiance, poison de toutes les collaborations, dans la mesure où survivra quelque chose du mot « communauté ». La réconciliation dans la méfiance est un problème qui n'a pas encore reçu de solution dans l'Histoire.

Sur l'Allemagne de demain nous voyons se dessiner des ombres. L'âge du chancelier. Sa succession. L'armée allemande, avec son cortège de spectres. Au milieu des raisons d'inquiétude notons une raison de confiance : notre solidarité d'intérêts avec l'Allemagne de la démocratie, et cette Allemagne-là existe, heureusement, et les témoignages que nous venons de recueillir nous prouvent qu'elle est vivante et bien vivante. Nos dangers sont ses dangers et la confiance que nous lui accorderons du dehors augmentera la force de sa voix au-dedans. Elle a son franc-parler et l'œil ouvert. On ne l'étranglera pas sans qu'elle crie. Elle ne se laissera pas escamoter comme sa pâle sœur de Weimar. Forte de l'expérience, elle saura exorciser les spectres.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

L'ASILE

par Pierre Gascar

L'asile s'élevait à quelques kilomètres de la ville, aux confins d'une banlieue ouvrière à laquelle, déjà visible depuis là, la plaine succédait. Elle se levait à demi, comme une page qu'on tourne : déjà lue, vide de contenu, grise d'oubli : on ne la tournerait jamais. Quelques arbres très hauts, abritaient les bâtiments de l'asile, leur solitude de bureau d'octroi qu'à tout hasard, au-dessus du portail d'entrée, un drapeau signalait. Au loin, le vent poussait des nuées.

Tantôt c'était une pesante journée d'été, tantôt un après-midi pluvieux, rarement une aube de neige mais toujours ce même ciel qui méconnaissait les saisons, installait la folie dans une lumière un peu blafarde, semblable à celle qui baigne les tableaux de certains peintres flamands très anciens et leur donne un vernis durable.

D'abord on avait roulé interminablement dans des avenues bordées d'arbres, à travers des villes aux maisons basses. Puis on avait atteint les portes de l'asile et, après tant de jours pendant lesquels elle n'avait cessé de passer mille portes, les voir s'ouvrir devant soi n'eût provoqué chez Rose qu'un muet acquiescement, si, à ce moment-là, un homme en blouse blanche ne s'était baissé, avec la méticulosité cruelle de la raison, pour enlever un caillou qui bloquait le battant. Le supplice allait-il donc recommencer ? Avaient-ils déjà, tous, repris leur place ?

— Vous allez voir, nous allons être très sages, disait maintenant une femme également toute vêtue de blanc. On va se rendre au dortoir mais, avant, on va prendre d'autres habits.

L'emploi du pronom indéfini créait un climat exaspérant de fausse complicité. On sortait enfin dans le parc. C'était l'été. Des femmes mal coiffées, toutes de bleu vêtues, songeuses ou disertes, allaient, venaient ou demeuraient assises sous les arbres.

C'est vers la fin du mois de juin que Rose Schmidt, enfermée dans une ambulance de la ville, franchit les portes de l'asile. Il en est ainsi des saisons qu'à peine commencées, elles semblent ne devoir jamais finir. L'été de l'asile avec ses feuillages presque noirs sur la lumière du ciel

était aussi rigide, aussi durable qu'un destin : un été de fers de lances. On vous aidait à marcher en vous soutenant sous un bras.

— Rose Schmidt, murmura l'infirmière entre ses lèvres fines, afin de guider son application, tandis qu'elle inscrivait le nom de Rose sur le registre des entrées.

Son mari ne l'accompagnait pas et on aurait pu croire qu'en inscrivant Rose sous son nom de jeune fille, l'infirmière la condamnait pour toujours à cette absence. En fait, Rose l'apprit plus tard, il ne s'agissait là que de l'application d'une loi du siècle dernier stipulant qu'en entrant à l'asile, les femmes mariées retrouvent leur ancien patronyme.

— Rose Schmidt, née le 18 septembre 1922, répéta l'infirmière qui établissait une fiche en consultant des pièces d'état civil sorties on ne savait d'où, 18 septembre 1922...

Mue par une curiosité féminine qui la poussait à scruter l'âge de ses semblables et y chercher le sentiment de sa relative immunité où, en tout cas, la preuve de quelque sursis dont elle aurait bénéficié, elle sortit enfin de son indifférence.

— Ainsi on a trente ans, dit-elle en relevant les yeux, trente ans.

— Madame... balbutia Rose.

— Brun, je m'appelle madame Brun, dit l'infirmière avec une sorte d'insistance fascinatrice.

Toujours quelqu'un pour vous tirer vers le dialogue, ce lieu mouvant où nous ne voulons pas aller, toujours quelqu'un qui, depuis fort longtemps, se trouvait rôder autour de votre silence, et qui, brusquement, se met à jouer d'un masque clair.

— Madame... répéta Rose d'une voix éperdue ou d'une voix oubliée.

Et sa main dessina contre sa hanche un vague mouvement. Hors de prise, la réalité déjà fuyait.

— Allez, en route, dit à Rose une autre infirmière qu'elle n'avait pas vue entrer et qui se tenait derrière elle.

Elles sortirent précipitamment dans le parc.

Dans la pièce où, après la douche, on l'habillait de la livrée des folles, Rose tournait obstinément la tête vers la fenêtre grillée, vers la cime des arbres immobile dans la lumière du ciel. C'était la seule façon de s'exclure, de montrer qu'on leur abandonnait cette docilité-là comme une nouvelle dépouille. Se laisser habiller de bleu était une manière d'accepter qu'une fois de plus on vous dépouillât : on vous vêtait d'absence.

On lui faisait lever tantôt un bras, tantôt les deux bras, puis une jambe et l'autre encore, et à ce moment-là, il y avait toujours devant elle une échine courbée, mais dans une attitude de traîtrise — la figure de la femme un peu relevée avec un sourire crispé — un dos où

s'appuyer. Il fallait maintenant de nouveau lever en l'air les deux bras ensemble et le regard de Rose ne quittait pas le ciel.

— Ma parole, elle se tient comme un conscrit au conseil de révision, dit une voix chevrotante derrière elle.

On lui lança une chemise et une culotte de grosse toile écrue, puis un corsage et une jupe à petits carreaux bleus et blancs. Pas de bas. Elle enfonça ses pieds nus qu'avait glacés le carrelage dans des chaussons de lisière. Elle se tenait toujours très droite.

— Baisse donc la tête ! lui cria l'infirmière.

Elle obéit. Des mains impatientes fouillèrent sa chevelure, la tressèrent, la nouèrent en chignon. On lui tendit deux peignes aux dents mal dégauchies faits d'une matière noire et mate. Rose laissa tomber les peignes sur le sol. Elle flanchait enfin ; elle s'était trop appliquée jusqu'alors.

Ses jambes fléchirent, ses genoux et ses mains touchèrent le carrelage. Elle se retenait cependant de s'étendre, car elle devinait qu'alors on l'aurait emportée à travers d'autres portes, et, ensuite, n'est-ce pas, on ne peut jamais toutes les retrouver, on erre à jamais dans des salles vides et faiblement sonores...

— Est-ce qu'il faut l'emmener se coucher ? demanda avec un empressement servile une femme qui s'était avancée et qui était vêtue de bleu et de blanc comme Rose. Regardez, elle se tient comme un crapaud à l'heure qu'il est.

— Va plutôt lui faire prendre l'air dans la cour, répondit l'infirmière.

La femme se baissa et saisit Rose sous les épaules.

— Allez, debout, debout ! lui cria-t-elle en s'enivrant déjà de son autorité.

Remise de sa faiblesse, Rose se redressa. La femme en bleu lui avait pris la main. C'était une vieille femme au visage plat ; la peau de ses joues était aussi luisante que la peau neuve d'un brûlé, mais jaune et marquée de rides profondes. Elle marchait d'une façon un peu saccadée, avec un grand effort de dignité et cette promenade sans but dans des couloirs tous semblables devenait pour Rose, après les exactions, les récentes brimades, le désordre des gestes et des mots, ce que les dresseurs de chevaux ou les hommes de stade nomment « le retour au calme », une marche très ralentie, presque rêveuse, mais dans laquelle une sorte de « steppage », des yeux injectés de sang qui ne voient pas encore, un mouvement de sanglot dans les épaules trahissent le long désastre de la violence, l'effort inconsolé.

— Une, deux, une, deux, se mit à murmurer, tous les deux pas, la vieille, gagnée par la majesté du rite.

Cependant, les chaussons tenaient mal aux pieds de Rose et elle trébucha.

— Saute le pas ! lui dit la vieille.

L'enchantement était rompu. La tête basse, Rose regardait ses pieds veinés dans les chaussons sans forme ; leur nudité expiatrice la fascinait.

Elles étaient entrées dans une grande salle occupée par de longues tables de marbre autour desquelles s'alignaient des bancs. Une odeur fade s'élevait du lavabo de zinc fixé le long du mur. Des femmes allaient et venaient, inoccupées, ne vivant que leur patience.

— Une entrée ? demanda l'une d'elles en s'approchant.

— Oui, répondit la vieille, et je lui apprends à marcher.

— Tu lui apprends à marcher, dit l'autre pensivement. Ça ne me surprend pas. Les fumiers ! s'écria-t-elle en brandissant son poing vers le plafond. Ils ne demandent que ça : que nous marchions, toutes, en ordre. Comme à l'armée. Et pourquoi pas au pas de l'oie, tant qu'ils y sont !

Devant les femmes qui s'étaient assemblées autour de Rose, elle mima pendant un court instant cette marche, avec une maladresse rageuse, mais brusquement une mèche de cheveux gris glissa sur ses yeux. La femme s'arrêta, porta la main à son front, et s'enfonça dans l'assistance :

— Oh ! ne sanglotez pas comme ça, ne sanglotez pas ! répétait quelqu'un derrière le groupe où une autre femme, invisible, pliée en deux, sanglotait contre un mur d'échines.

— Pour moi, excusez, ce serait plutôt à petits pas, comme un bal musette, dit une fille à l'allure faubourienne en rompant le cercle.

Elle esquissa un déhanchement. Des rires s'élevèrent.

— Eh bien, mesdames, qu'est-ce qui se passe ? cria une infirmière depuis le fond de la pièce.

Le bruit d'un trousseau de clefs secoué dans la course signala son arrivée.

— Je n'aime pas les rassemblements, vous le savez ! Allez dans la cour, toutes !

Elle s'approcha de Rose qui n'avait pas bougé :

— J'ai dit : toutes ! dit-elle lentement en décomposant le mouvement de ses lèvres.

— Mais il va venir ! s'écria Rose. Comment pouvait-on la confondre avec les autres ? Il va venir ! répéta-t-elle avec une conviction désespérée.

— Eh bien, allez l'attendre dehors, dit l'infirmière en la poussant.

Dehors, devant la pelouse jaunie, s'étendait un vaste espace nu. C'était blanchie par la sécheresse, la terre stérile des cours, dure comme un ciment poudreux. A peine avait-elle fait quelques pas que Rose sentit le gravier pénétrer sa chaussure. Elle s'arrêta en plein soleil. Autour d'elle, des femmes enlevaient leurs chaussons afin de les vider et levaient,

à la façon des chevaux qu'on ferre, un pied rugueux et gris. Puis elles repartaient, avec un air d'urgence, vers quelque coin de pelouse où elles allaient recommencer à mâcher l'herbe de l'inutilité.

Il y avait là de très vieilles malades aux cheveux blancs qui n'avaient même plus la force d'être démentes et que la sénilité assoupissait comme une guérison. Elles restaient assises sur les bancs de pierre, leurs mains veinées sur leurs genoux, tandis qu'armées de courtes invectives et d'ongles, les folles passaient et repassaient devant elles comme un peuple de brus.

Les prisons de la ville avaient envoyé quelques détenues brunes et songeuses, au visage ovale, aux lèvres scellées sur un silence de pierre, et qui, vautrées dans l'herbe, regardaient droit devant elles, en plein soleil, avec l'insolence des romanichels au bord des routes.

Plus loin, un orphelinat d'arriérées, quatre ou cinq filles de dix-sept ou dix-huit ans dont la chevelure blonde s'ornait de rubans de confiseur noués en papillotes, frappaient dans leurs mains en cadence avec des rires courts dans les bouches édentées. Et la naine était là, comme un visage renversé ; on ne la voyait pas, on ne l'entendait pas venir, elle était là, dans vos jambes, contre vous, semblable à une boule lancée s'arrêtant de façon à révéler toujours la même face quêteuse, large, crépue, avec une voix qui montait sous vos pieds. Et, par-dessus tout cela, il y avait les sanglots de la femme invisible et les paroles de sa consolatrice :

— Allons, ne sanglotez pas comme ça, Marthe, ne sanglotez pas !

Cette plante grimpante sur le mur ensoleillé de l'asile...

— Vous venez d'arriver ? demanda à Rose une femme d'une soixantaine d'années, aux cheveux presque entièrement blancs, au visage usé et doux, en s'approchant d'elle. Je sais, reprit-elle en souriant, c'est une question absurde. Je sais fort bien que vous n'étiez pas là, il y a seulement un instant ; je vous aurais remarquée. Je m'appelle madame Mingot ; oui, même ici, on m'appelle madame. J'enseignais à l'étranger. Je viens d'arriver, moi aussi. C'est-à-dire que je suis ici depuis deux ans, mais, vous verrez, le temps ici ne marche pas. Regardez comme nous sommes neuves !

Rose regarda autour d'elle comme le geste de la vieille l'y invitait. De ses paroles précipitées, elle n'avait pas retenu grand-chose, sauf cette idée de nouveauté que la vieille lui ordonnait de vérifier après elle. Les femmes allaient et venaient ou demeuraient assises dans une espèce de liberté originelle dont, au vrai, Rose n'avait pas eu d'exemple jusqu'alors. Rien ne les sollicitait qu'elles-mêmes dans cet espace étroit. En s'approchant de Rose, elles prenaient une importance singulière, boutonnées jusqu'au cou dans de la toile bleue, munies de tous leurs signes, de toutes leurs armes, entières, intactes ainsi qu'au premier jour.

— Comment vous appelez-vous ? demanda madame Mingot à Rose.

— Rose. « Es-tu bien sûre ? », murmura une voix intérieure à son oreille. » Il va venir, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle, désespérée de sentir que tout, et même son prénom, pouvait lui échapper dans cet état de solitude.

— Mais de qui parlez-vous ? demanda madame Mingot.

Rose ne répondit pas. Il fallait ménager ce nom, cette dernière certitude, le porter toujours au fond de soi, le faire lentement venir au creux de ses mains jointes dans la solitude des nuits, l'y susciter encore, l'écraser de sa bouche et le mêler sans fin à cette débauche du cœur, cette ivresse salée du chagrin qu'on paie d'un sommeil noir, d'un matin revenu qu'on n'aurait pas dû vivre.

— De toute façon, aujourd'hui, ce n'est pas le jour des visites, reprit madame Mingot avec une allégresse acide. C'est le jeudi et le dimanche, et puis, vous venez d'arriver. Reprenez au moins votre souffle...

Certain dimanche matin, il y avait fort longtemps, ils étaient allés en barque. Cette image réapparaissait maintenant dans l'esprit de Rose. Un peu de vent s'était levé dans les feuillages de l'asile et lui rappelait un ruissellement, des eaux vives.

— Vous ne répondez pas, vous semblez muette, dit madame Mingot. M'entendez-vous au moins ? Regardez-moi, je vous en prie, je suis là, je vous parle !

Elle se tenait maintenant devant Rose, la bouche à demi distendue, le regard douloureux.

— Je voudrais tant le voir ! balbutia Rose avec peine.

Rassurée, sa compagne s'empressa :

— Vous le verrez, soyez-en sûre, vous le verrez bientôt, lui dit-elle.

Elle l'avait prise par le bras et l'entraînait vers le fond de la cour.

— Criblez-moi ce maudit gravier ! ordonna-t-elle à sa suite.

Personne ne l'entendit, mais avait-elle parlé seulement ?

— Venez, nous allons nous asseoir contre le mur, au soleil, reprit-elle à l'adresse de Rose. Nous allons causer tranquillement. Vous serez mon amie.

— Vous voyez, commença-t-elle lorsqu'elles furent assises sur le sol, ils viennent... Non, ne regardez pas au loin. Comprenez-moi, je veux dire que c'est leur fonction de venir, maintenant que nous sommes placées dans la relégation. Ils partent de la ville, le jeudi et le dimanche. Il y a, paraît-il, des services spéciaux d'autobus tout le long de ce chemin de la pitié. Ils arrivent, ennuyés ou distraits, avec leur mauvaise conscience, ma pauvre petite, leur pitié, leur honte et une poignée de sucre dans leur poche. Mon fils unique, lui, s'est lassé. L'hiver, ici, vous verrez, c'est plein de boue. On patauge en pleine sociologie. Et nous dans nos vêtements bleus, toutes semblables. Mais cela défie la persé-

vérance, cela défierait même la passion ! Un jour, ils ne viennent plus. Qui accuser ? Nous étions mortes avant eux !

Madame Mingot parla longuement de la sorte. A plusieurs reprises, elle s'arrêta, le regard lointain, les mains renversées sur ses genoux. Rose la regardait alors avec curiosité puis, de nouveau, fermant les yeux, elle était emportée vers ce ciel de grand vent où s'étirait sa plainte : « Où était-il ? Pourquoi étaient-ils si loin l'un de l'autre ? Pourquoi ? »

— Comme il fait froid brusquement, dit madame Mingot. Tenez, Rose, c'est bien simple, il gèle...

C'était vers le soir, elle tenait entre ses doigts une feuille morte finement dentelée. Le soleil déclinait.

— Il gèle, répéta Rose avec docilité.

Elle voyait la petite feuille tremblante se recouvrir d'un givre délicat, comme, tout alentour, les pierres patinées des murs, la terre battue sur laquelle le soir posait une mousse pâle de lumière. Elle demeurait assise au milieu des femmes silencieuses. Elle goûtait le calme de cette heure et la féerie du gel qui en transfigurait la dernière clarté. Elle se leva posément lorsque tinta la cloche et elle alla se placer dans les rangs, devant la porte que déverrouillait l'infirmière.

— Suivez-moi, ne me lâchez pas, Rose ! Vous pouvez même me tenir la main, lui dit madame Mingot en l'entraînant dans le réfectoire au milieu du flot de femmes.

Des marmites d'aluminium étaient posées sur des fourneaux, derrière une haie d'infirmières.

— Par ici ! Par ici ! cria madame Mingot en courant entre les longues tables.

Elle s'assit avant que Rose l'eût rejointe et appliqua ses deux mains près d'elle sur le banc, afin d'y réserver l'espace qu'elle destinait à sa nouvelle compagne.

— Celles qui sont placées près des fourneaux sont servies les premières, dit-elle à Rose qui venait de s'asseoir à côté d'elle. J'ai toujours eu un certain goût de la priorité, et puis ce froid m'a creusée... Vous sentez, c'est du boudin, ce soir, mercredi, du boudin éclaté.

Une moue se dessina sur son visage souriant, mais elle oubliait déjà son dégoût :

— Tréguel ! s'écria-t-elle en regardant devant elle.

Celle qu'elle interpellait était une des filles qui dansaient en rond, un peu plus tôt, dans le soleil. En attendant qu'on emplisse son assiette, elle enfonçait sa cuillère d'étain dans sa bouche.

— Tréguel ! Vas-tu cesser, enfin ! s'écria madame Mingot en se dressant.

Des infirmières s'activaient déjà au bout de la table ; madame Mingot se tourna vers elles :

— Mesdames ! cria-t-elle.

Mais le brouhaha était tel qu'aucune des infirmières ne l'entendit.

— Mesdames ! cria encore madame Mingot.

Rose avait baissé la tête. La crainte du scandale la pétrifiait. Elle était passée à peu près inaperçue jusqu'alors. Depuis des semaines, elle s'était appliquée à la docilité, aux pas feutrés, au mutisme. Elle savait que, dans ce monde de châtiment où elle s'était placée, c'était la seule façon, pour elle, de « gagner la sortie » et de rejoindre celui qu'elle aimait.

Deux des infirmières avaient enfin entendu l'appel de madame Mingot et s'étaient approchées.

— Regardez, mais regardez donc ! leur dit la compagne de Rose. Ah ! mais, c'est qu'elle est capable de l'avaler ! J'en ai la gorge nouée...

— Allons, allons, Tréguel ! cria une des infirmières en agitant son index contre sa joue poudrée.

La fille ouvrit très grands ses yeux d'enfant et retira lentement la cuillère de sa bouche.

— Sale moucharde ! dit une femme brune qui était assise à la droite de Rose.

Les infirmières s'étaient éloignées.

— Un conseil, ma petite, reprit la femme en tirant Rose par la manche, méfie-toi de madame Mingot, c'est une moucharde. Tu ne me crois pas ?

— Laisse-la donc ! lui cria de l'autre côté de la table une grosse femme aux joues pâles et aux yeux clignotants. Elle a peur. Elle vient d'arriver. Tu ne vois pas qu'elle a peur ?

Rose baissa la tête. Le silence se fit. On venait de verser dans l'assiette de Rose une louche de soupe noirâtre.

— Encore de la soupe aux lentilles ! s'écria sa voisine.

Renonçant à manger, elle reposa bruyamment sa cuillère et, le coude sur la table, la bouche maussade, elle appuya sa joue contre sa main. Mais bientôt elle s'ennuya.

— Alors, tu as toujours peur ? demanda-t-elle brusquement à Rose en la tirant de nouveau par la manche.

Rose venait de se décider à porter la cuillère à sa bouche. La soupe se répandit sur la table et éclaboussa sa robe.

— Oh ! c'est inadmissible ! s'écria madame Mingot qui, bien qu'occupée à vider son assiette, avait vu ce qui s'était passé.

La main levée, elle chercha du regard une infirmière et fit claquer ses doigts. Une rumeur de blâme monta, cette fois, de toute la table. Toutes ces têtes de femmes rattachées secrètement au même corps, soudées ensemble, tout au fond, dans les profondeurs de la démence, posées sur leur nœud comme un roi de rats, s'étaient tournées vers Rose et vers sa compagne. La rumeur grandit...

Debout au milieu de la vague, madame Mingot suppliait une forme blanche. Renonçant à découvrir la coupable, l'infirmière frappa très fort ses mains l'une contre l'autre à plusieurs reprises. Elle obtint que le calme revienne. Elle se pencha sur l'épaule de Rose.

— Vous, vous n'allez pas nous faire des histoires dès votre arrivée, lui dit-elle. Allons, il faut manger !

Elle poussa contre les lèvres de Rose une cuillère pleine, ourlée. Ronde, têtue, la cuillère d'étain avait le poids et le goût d'un pèse-langue. Luttant contre la nausée, Rose avala, mais elle se hâta de reposer la cuillère que l'infirmière lui avait mise dans la main avant de s'éloigner.

Toutes les femmes la regardaient et leurs regards conjugués semblaient pousser jusqu'au dernier feu cette désignation qu'elle redoutait tant. « Que lui voulaient ces femmes ? Pourquoi était-elle parmi elles ? Pourquoi n'était-il pas là ? » Pour le moment, elle était celle qui « faisait des histoires », qu'on vient de remarquer, dont on a répété le nom à travers la table et, chaque fois, ce nom était reçu avec une mine d'ignorance, on tournait de nouveau les yeux vers elle pour y regarder de plus près et madame Mingot ne lui adressait plus la parole : elle ne pouvait trop se compromettre, elle lui laissait assumer cette terrible notoriété.

L'infirmière frappa de nouveau dans ses mains. Rose se leva en même temps que les autres. Personne maintenant ne la regardait plus. Les rites de la communauté requéraient soudain toutes les femmes et ce rite nocturne avait une solennité particulière.

— Mettez-vous près de moi, Rose, chuchota à son oreille madame Mingot. Tenez ma main bien serrée, non, plus fort que ça ! Ah, vous ne savez pas serrer ! Laissez, c'est moi qui vous tiendrai la main. On ne parle pas en montant au dortoir.

En rangs, on gagna le dortoir par un large escalier de pierre. Dans les couloirs blancs et dallés, le flot de femmes glissait presque sans bruit, uniforme, avec seulement de place en place un bras qui se tendait comme pour agripper le mur et, n'y trouvant qu'une lisse surface fuyante, restait un instant en suspens comme dans un geste d'adieu. Bien qu'on n'eût pas encore éteint les lampadaires du corridor, de petites ampoules bleues destinées à servir de veilleuses étaient allumées au-dessus de chaque porte.

On atteignit une sorte de cloître sanitaire où s'alignaient des lits dont la peinture blanche était usée par endroits et entre lesquels des chaises de fer étaient posées. La partie rabattue du drap cachait à peu près toute la couverture, atteignait l'extrémité du lit. Les draps de l'asile avaient des dimensions exceptionnelles, personne ne savait très bien pourquoi, mais cette grandeur-là ne laissait pas d'être assez inquiétante. On sentait qu'on dormait dans ces draps par sursis, en les détournant d'une destination originelle qu'une légère odeur de formol suggérait : salles d'opérations, baignoires tapissées, enveloppements froids,

suaires de morgues. On ne les habitait pas. Rugueux et raides, ils entouraient un sommeil tout entier replié sur lui-même.

— Allons, vous n'êtes pas trop mal placée, dit madame Mingot à Rose qu'une infirmière venait de conduire à son lit. Vous êtes à côté de Gertrude et, à votre gauche, c'est la petite qui mangeait sa cuillère. Demain, je manœuvrerai pour venir m'installer près de vous.

Elle s'éloigna prestement sur un geste d'amitié au moment où l'infirmière qui s'était dirigée vers la porte et venait de se retourner avec un regard sévère allait lui enjoindre de regagner sa place. Les femmes se dévêtaient avec hâte et se glissaient dans leur lit sans avoir remplacé par un vêtement de nuit leur chemise de toile grise. Une seule fois, une d'elles lança un bref cri aigu semblable à ceux qui s'élèvent des volières ou des arbres, lorsque, dans un bruit d'ailes froissées, la nuit se fait.

— Tt ! Tt ! fit l'infirmière du bout de la langue.

— La ferme, Roubillot, cria quelqu'un.

— Tt ! Tt ! fit de nouveau l'infirmière, debout près de la porte et s'apprêtant à éteindre.

Puis un bouton électrique claqua, et plus terrible pour celles-là qui, au fond de leur éternelle frayeur, attendaient cette exécution quotidienne les vouant jusqu'au matin à la souffrance, moins clémente que les ténèbres pour celles-ci que tourmentaient surtout les fantômes du jour, bleutée et pleine de soupirs, la pénombre régna.

Le lendemain et les jours qui suivirent, en compagnie de madame Mingot, Rose retourna à son écran de lumière, à ce coin de mur ensoleillé où, le premier soir, le froid des profondeurs les avait surprises.

— Il va venir, il va sans doute venir aujourd'hui même, répétait Rose, chaque fois que madame Mingot la contraignait à sortir de son mutisme. La première fois, fallait-il le laisser me rejoindre ? C'était le soir, j'avais peur de chaque buisson malgré mes rires, et il y avait encore cent mètres jusqu'à la barque. Tout cela hier, juste hier. Tout recommencera !

— Taisez-vous, dit madame Mingot. Taisez-vous donc !

Puis, souriant de sa plaisanterie :

— Ne parle pas, Rose, je t'en supplie, ajouta-t-elle. C'est dans *les Dragons de Villars*. Nous avions un cuisinier qui chantait cela à longueur de journée, à la Croix-Rouge. Ruprecht, il s'appelait. Il chantait en allemand. Je sais l'allemand, le russe aussi...

Elles s'étaient assises à même le sol. Rose n'ouvrait plus la bouche et écoutait l'interminable monologue de sa compagne. En dévidant son passé, madame Mingot faisait défiler les images d'une réalité lointaine dont Rose reprenait conscience. Les sentiments humains, d'abord : la pitié (« Pensez donc, c'était en 1943, la pitié était habillée en rouge », la bonté « jamais rendue, emportée dans le pan du manteau d'un mendiant voleur »), l'amour, ah ! certes, l'amour, mais aussi l'amour maternel, la colère, la peur, la haine. « Tout le grand catalogue, quoi ! disait très souvent madame Mingot. Je vous expliquerai. »

Voici qu'elle parlait maintenant des misères physiques : le froid ; mais elle avait les plus grandes difficultés à évoquer le froid, à cet endroit, contre ce mur torride : « Vous avez vu, hier, et nous sommes en juin ! Je suis sûre qu'en creusant le sol on trouverait du gel ici comme, ailleurs, on trouve de la houille. C'est ce qui me fait croire que quelque chose a dû se passer, oui, que nous ne sommes peut-être plus des vivantes. » Elle chuchotait avec un sombre ravissement : « Plus tout à fait des vivantes, plus tout à fait des corps. » Elle disait aussi la fatigue, la faim, et alors qu'un peu plus tôt le rappel de l'amour et de la pitié l'avait laissée insensible, l'évocation de la faim allumait les yeux de Rose. L'ordinaire de l'asile était maigre.

— A la cantine de la Croix-Rouge, les pommes de terre une fois bouillies étaient réduites en purée à l'aide d'un gros pilon. Pas de lait, bien sûr. Mais, en revanche, de la graisse ah ! je vous l'assure, largement !

— Et le pain, le pain ? demandait Rose d'une voix un peu rauque.

Elle parlait posément, enfin ! Souriante, madame Mingot renversait sa tête blanche contre le mur brûlant et tardait à donner sa réponse :

— Le pain était fourni par l'Intendance. Biscuit. Attention ! au sens propre du terme : cuit deux fois. Cela donnait une croûte épaisse et cassante. La ration était d'une boule par personne : autant dire à volonté...

— J'ai faim, murmurait Rose.

Madame Mingot s'était penchée vers elle :

— Quand il viendra, celui que vous regrettez tant, il vous apportera du pain, des friandises. Ils ne viennent que pour cela. Il faut bien nourrir les mortes. Mais, à vous parler franc, je crois bien qu'il ne viendra pas. C'est trop loin, figurez-vous, trop loin, et puis, pour venir, il y a peut-être une rivière à traverser, et pas de pont, une foule d'obstacles. Et enfin, est-ce qu'on sait ? Méritez-vous qu'il vienne ? Vous avez peut-être été infidèle, méchante ? Vous ne m'entendez pas ?

Non, Rose ne l'entendait pas.

— Venez, on rentre, lui disait madame Mingot, déçue, en la prenant par le bras. Cette chaleur m'accable.

En se cachant des infirmières, elles pénétraient dans le bâtiment et avançaient lentement dans les couloirs blancs.

— Approchez, approchez, chuchotait madame Mingot qui avait devancé Rose et s'était arrêtée devant une fenêtre. Venez donc voir !

C'était le quartier trois. Partout ailleurs, il restait invisible, si bien caché, si clandestin qu'ouvrant sur lui, cette fenêtre, parfaitement semblable à toutes celles qui éclairaient le couloir, lui devait d'être comme traversée par un soleil plus fort. Dans le quartier trois vivaient des folles plus ardentes.

— On les appelle des agitées, disait madame Mingot. Regardez-les ! J'ai parfois l'impression qu'elles m'appellent. Tenez, celle-là qui tend les bras comme si vous étiez son enfant. Mais ne détournez donc pas

la tête ! Croyez-moi, ce sont les mères de la révélation. Oh ! j'ai pitié d'elles. Comme j'ai pitié d'elles ! Elles éprouvent tout, elles ressentent tout, tout passe au travers d'elles, tous ces pieux, toutes ces épées, tous ces couteaux qu'un peu partout on enfonce dans de la chair vivante... Mais elles se sont rassemblées. Mais oui, on leur distribue la soupe... De la soupe, comme ça, à cinq heures ! Rose, je me méfie, venez, éloignons-nous ! Il se passe quelque chose. Je ne serais pas étonnée qu'on s'apprête à les transporter dès ce soir, *abstransportieren*, vous voyez ce que je veux dire, venez, venez !

Rose restait immobile. Devant le bâtiment du quartier trois, une petite cour carrée maintenant déserte était ceinte d'un grillage très haut comme une volière. Tout était blanc de soleil. Une femme sortait dans la lumière puis (sans doute étaient-ils tous encore là ?) rentrait très vite et la façade se refermait sur le drame des assiégés, sur un silence définitif, posé très haut, à la cime d'un cri.

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites par ici ? demandait à madame Mingot une infirmière qui passait avec son odeur de formol, son bruit de clefs, ses joues poudrées.

— Je craignais le grand soleil pour elle, répondait en souriant madame Mingot. Vous savez, elle ne va toujours pas, ajoutait-elle à voix basse en désignant Rose. Tout à l'heure, dehors, j'ai vu venir le moment où elle allait se mettre à hurler...

— Vraiment ?

L'infirmière s'approchait de Rose.

— Rose Schmidt, relevez donc la tête, montrez-moi donc vos yeux, disait-elle doucement en saisissant Rose par le bras.

Rose la regardait bien en face. L'infirmière prenait alors le parti de sourire comme pour l'apprivoiser, puis finissait par détourner son regard la première.

— C'est bien, retournez dans la cour ! ordonnait-elle sèchement à madame Mingot avant de s'éloigner.

Chaque matin, il en était de même avec le médecin de service. Lui non plus ne supportait pas longtemps le regard douloureux par lequel Rose répondait à chaque sollicitation humaine. Rien ne pouvait lui être reproché, ni cet internement que la plus sommaire observation clinique justifiait largement, ni ce mal qu'il s'employait à guérir et cependant il détournait les yeux, responsable soudain, dans le petit jour blafard, de cette nudité, de cette douleur, de cette solitude.

Le réveil avait lieu à six heures. Après avoir avalé leur bol de malt et mangé leur tartine de pain sec, les femmes restaient assises dans la salle en attendant que le soleil éclairât la cour. Mêlées aux autres, celles qui subissaient des traitements quotidiens attendaient l'appel de l'infirmière. Ignorant si elle n'allait pas être, elle aussi, appelée, Rose était, dès le premier jour, entrée dans cette minorité silencieuse, mal définie, faite de femmes un peu hagardes qui, assises devant la table, faisaient

glisser lentement leurs mains sur le bois, cela sans fin, acheminant inlassablement loin d'elles de furtifs messages de peur. Près d'elle, madame Mingot se taisait, les yeux agrandis par l'attente :

— Si l'on m'appelle, je ne bougerai pas, avait-elle dit à Rose. Ils seront obligés de m'emporter. Alors adieu la vie, adieu l'amour...

La grande porte vitrée, au fond de la salle, allait s'ouvrir sur un de ces destins du petit matin qui ne vous ont jamais rien dit qui vaille. N'est-il pas inquiétant que des gens, de l'autre côté du mur, soient déjà levés à une heure pareille pour étendre des draps sur des tables ?

L'appel tardait à se faire, le soleil à briller au-dessus des murs, les femmes demeuraient taciturnes, pacifiées par la peur. Et puis, c'était l'instant où, dans le ciel, changeaient les pouvoirs, la nuit et le jour suspendus. Les tics s'apaisaient, les nerfs se relâchaient. C'était l'instant où les voix intérieures ne proféraient plus de menaces, où les haleines se libéraient, toute gorge dénouée, où les gâteuses laissaient interminablement tomber de leur bouche un filet de salive, où les débiles ne retenaient plus leur urine et où, dans un coin, une femme égarée au milieu de ce troupeau pitoyable pleurait sans bruit, les yeux fermés.

Vers la fin du mois de juillet, les grandes chaleurs chassèrent Rose et sa compagne de l'endroit qu'elles avaient élu, contre le mur. Madame Mingot avait résisté le plus longtemps qu'elle avait pu : elle craignait qu'ailleurs Rose ne lui échappe. Elle la regardait longuement pleurer, non sans quelque plaisir, trouvant dans ses pleurs une approbation sans réserve, y vérifiant sa théorie de l'irrémédiable et de l'enfer. Elle se décida cependant à chercher un peu d'ombre : « Si nous restons ici, vous allez me faire un « quartier trois », dit-elle à Rose. Nous serons séparées... »

Elles allèrent s'asseoir au milieu de la pelouse, parmi les autres femmes qui, depuis plusieurs jours, avaient franchi les bordures de seringas. Mais, dans cet espace fraîchement conquis, elles retrouvaient, plus bruyante, plus anarchique qu'ailleurs, la communauté de l'asile. Roubillot lançait parfois, comme au dortoir, son cri de paon, lapsus du silencieux massacre qui se poursuivait, jour et nuit, dans son cœur. La femme brune qu'on appelait Redempcion faisait des culbutes au-dessus des têtes de ses compagnes et demeurait ensuite allongée dans l'herbe, les cuisses découvertes, les yeux fermés sur un étourdissement équivoque, Gertrude rampait dans l'herbe. D'autres, une herbe passée autour du doigt, chantaient ; le monde était immense entre les seringas. C'était soudain à flanc de colline que les fraîches mariées de l'herbe faisaient monter ce concert de voix fausses, c'était au milieu d'un bois noir que Roubillot criait. Une odeur de lauriers chauffés pesait dans l'air. Les yeux fermés, allongée sur le dos, les bras étendus et la paume de ses mains contre le sol, Rose sentait s'étendre autour d'elle jusqu'à des horizons imprécis, la terre de l'été, le grand jour lumineux. Eblouis-

sante dans le soleil avec sa blouse blanche, une infirmière s'approchait de la pelouse et frappait dans ses mains.

— Ah ! c'est vrai, c'est aujourd'hui jour de visites, disait madame Mingot en se hâtant d'aider Rose à se relever. Quand il fait trop chaud, ça ne se passe plus au parloir, mais ici, sur la pelouse. Quant à nous, on va nous boucler...

Près de la porte, plusieurs femmes suppliaient l'infirmière. Elles ne recevaient jamais de visites et demandaient qu'on leur laissât apporter des chaises du dortoir au fur et à mesure des arrivées. Cette besogne valait qu'on se la disputât. Les hommes parlaient avec d'autres mots qu'ici. Les visiteuses portaient des robes imprimées. La liberté leur donnait autant d'élégance, de grâce que la fortune.

— Moi, vous savez, ma petite, je ne veux pas les voir ! dit madame Mingot à Rose lorsqu'elles furent entrées dans la salle, je sais trop quelle illusion ils représentent et quelle trahison ils traînent avec eux. Restez près de moi, Rose ! Tenez, je ne vous ai pas encore dit comment s'est terminée mon histoire avec les Hongrois, cette histoire que je vous racontais ce matin. Mettez-vous ici, près de moi... Mais que regardez-vous de ce côté-là, Rose ?

Les autres femmes semblaient, elles aussi, plus nerveuses. La chaleur les exaspérait. Depuis quelques jours, dès qu'elles se groupaient, la démence gagnait : non pas claironnante, mais insidieuse et fourmillante comme une vermine qu'elles se seraient, les unes aux autres, passée.

— J'ai l'intuition qu'elle va venir aujourd'hui, dit une jeune femme près de Rose.

Sur son visage, il y avait tant de taches de rousseur et tant d'espoir que Rose et plusieurs autres femmes tournèrent les yeux vers elle.

— Oui, parfaitement, ma mère va venir ! répéta la jeune femme avec un air d'extase.

Madame Mingot haussa les épaules :

— Votre mère ! qu'est-ce que vous en savez ? Je vous le demande, qu'est-ce que vous en savez ? Et même si elle venait ? Tiens, ma fille, voici du chocolat et des œufs durs, comme pour un voyage. Il est long, le voyage ! Je sais, ma fille, je sais, mais il faut prendre patience. Patience ! cela vous a un goût de sable. Vous êtes au milieu du désert et on vous dit : mange du sable !

Dehors, le gravier crissait sous les pas des premiers visiteurs.

— Ne l'écoute pas ! cria à la jeune femme une malade aux cheveux blancs. Moi, je suis sûre qu'elle va venir. Je t'avertirai quand j'entendrai son pas. Je reconnais toujours le pas des vieilles comme moi. Va, ne t'inquiète pas, j'écoute...

Elle mit son visage dans ses mains, tandis que la jeune femme, les yeux agrandis, restait devant son espoir qui allait s'assombrir, elle commençait à le sentir, et déjà ravalait ses larmes.

L'infirmière ouvrait la porte, criait un nom, et l'élue se levait, se dirigeait vers elle avec le visage ennobli et sûr de ceux qui ont retrouvé leur secret. Madame Mingot s'étant assoupie, Rose s'avança vers la fenêtre, derrière les femmes que le spectacle avait attirées. Peut-être viendrait-il, cette fois ?

Un homme vêtu de noir passa tout près de leurs visages, les aperçut, salua furtivement et fila vers la pelouse. Puis vinrent deux grosses femmes portant des cabas de toile cirée noire. Elles étaient rouges et suantes. Ici, on était pâle et on ne suait jamais. La petite Tréguel leur tira la langue et elles s'éloignèrent. Maintenant, l'infirmière ne cessait d'ouvrir et de refermer la porte.

— Blanche Prémontier ! Adèle Caillon ! Julie Vuillaume ! Marthe Benoux !

La femme s'avançait, le plus souvent muette, se prêtait aux effusions en gardant les bras le long de son corps, puis, le visiteur assis, prenait place à son tour sur une des chaises de fer apportées avec empressement par une de ses compagnes.

Pour échapper à ce silence, à cette gêne, on défaisait en grande hâte les paquets extraits d'un sac de toile ou d'une serviette de cuir usagée, on se raccrochait, dans ce silence fait d'étonnement et de mutuelle affliction, à ce qu'avaient de secourable et d'humblement éloquent ces politesses de la brousse. Puis la collation commençait, souvent partagée avec une bonne volonté voisine du dégoût par le visiteur soucieux de mettre la malade à son aise, et de la réchauffer d'une complicité. Enfin, tout en s'empressant de peler une orange pour elle, « je crois que je ne suis pas mal tombé, elles ont l'air d'avoir du jus », il se mettait à parler.

Depuis la fenêtre, Rose et ses compagnes percevaient des lambeaux de phrases détachées d'une longue et morne chronique familiale.

— Ernestine attend un enfant, ce sera sans doute pour janvier...

Il prolongeait ses informations de brefs commentaires empreints d'une espèce de résignation sereine. « Eh oui, la vie va vite ! » hochait la tête et, très vite, l'œil en dessous, perfidement, épiait les réactions de la malade. « Quel piège me tend-il ? »

— Tu sais bien, Ernestine, ta cousine Gillet, répétait doucement le messager, que le silence de sa femme désolait. Celle qui habite rue de la Poste, près de la pharmacie de la Croix-Bleue...

Et, petit à petit, il s'enfermait dans l'absurde univers d'Ernestine auquel son insistance donnait des nouvelles proportions.

— Tu l'aimes donc toujours ?

Il se retenait de bondir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je t'en prie, Camille, fais un peu attention à ce que tu dis. Tu sais bien qu'Ernestine...

Encore elle. Il n'en sortirait pas. Il repartirait d'ici marqué au sceau

d'Ernestine. Le piège qu'il tendait s'était refermé sur lui. Fermons les yeux, l'histoire arrive comme un ruisseau lâché...

— Elle pleure ? demandait à voix basse une voisine au messager.

— Non, madame, elle fait semblant de dormir, répondait l'homme avec lassitude. Elle faisait déjà comme ça avant de tomber malade. C'est comme si on n'était pas là, comme si on n'existait pas.

Il secouait la tête, enveloppait les friandises et les posait sur les genoux de la fausse dormeuse : « Et dans ma vie, il n'y a pas d'Ernestine... »

Beaucoup de malades demeuraient farouchement muettes en présence des visiteurs. Elles enfarinaient leur bouche en mordant dans le gâteau tenu à pleines mains avec la même voracité qui, le reste du temps, les faisait se jeter sur certains mots, sur certaines images depuis qu'elles n'appartenaient plus à un monde rassasié de raison. Les visiteurs les regardaient en souriant d'abord, mais bientôt, à mesure que la femme mettait dans sa bouche des morceaux de plus en plus volumineux, leur approbation se distendait jusqu'à exprimer un étonnement inquiet. D'autres s'y seraient étouffées, mais non, elle posait sur eux un regard tranquille, la gorge gonflée comme par un goître. Qu'ils se rassurent ! elle n'avalerait jamais rien d'aussi gros, d'aussi rond que sa peine...

Quand elle avait fini, ils se renversaient sur leurs chaises de fer, promenaient leurs regards autour d'eux avec un intérêt désinvolte : ils se documentaient. Après les avoir longuement oppressés, l'asile leur ouvrait un champ d'excursion semblable à ceux où, pendant leurs vacances, ils allaient visiter des « curiosités de la nature », roches percées par les cascades, grottes aux parois azurées, menhirs où le vent geint comme une bête : ici s'offraient à eux les créations de la démence, c'était, ils le sentaient, un peu plus que des arbres noués. Debout et bien chaussés sur la berge, ils regardaient les lames blanchir à l'extrémité de la mer, en bordure des sables mouvants...

Rose écoutait avec lassitude leurs colloques, observait machinalement leurs secrets mouvements.

Les paroles de madame Mingot lui revenaient à l'esprit : ces gens n'étaient peut-être en fait que les fantômes de la mémoire, des personnages enfantés par le regret pour offrir le simulacre de la vie. A y regarder de plus près, leur naturel même les trahissait. Par moments, ils passaient la mesure.

Mauvais acteur, ce faux amant d'Ernestine : il avait posé des oranges sur les genoux de sa femme qui gardait toujours les yeux fermés et, chaque fois qu'elle semblait devoir bouger ou qu'elle respirait un peu plus profondément, il portait vite sa main vers les fruits amoncelés afin d'éviter qu'ils ne roulent à terre. L'immobilité revenue — avait-elle été seulement compromise ? — il ne ramenait sa main à lui qu'avec une extrême lenteur, une lenteur caressante.

Pire comédienne encore, cette grosse femme, vêtue d'une robe noire à paillettes de jais, qui était assise près d'une fille encore jeune aux cheveux noués d'un ruban. Elle soufflait dans un de ces petits ballons de baudruche dont la valve est une sorte de sifflet à musique. A mesure que la baudruche rosissait, devenait plus claire et transparente, les joues de la grosse femme, distendues par l'effort, pâlissaient à leur tour, s'arrondissaient. Elle retirait enfin la valve de sa bouche et, laissant le ballon se vider dans une sorte de miaulement monocorde, elle regardait, les yeux humides, sa fille et souriait. C'était ce qu'on appelle « un pauvre sourire » et cela non plus n'était pas acceptable, cette grosse femme tenant entre ses doigts ce fruit en baudruche déjà dégonflé et ridé et qui allait recommencer une nouvelle fois parce que, sans doute, une lueur s'était allumée dans le regard de sa fille et qui, enfin, pour se changer le goût, sortirait des « nonnettes » d'un sac de papier brun. La fille avait bien vingt ans.

Et ces indifférents, ces architectes qui, de l'œil, mesuraient sans fin les bâtiments de l'asile, s'accordant à reconnaître, une fois de plus, avec une satisfaction visible que vraiment, non, nous ne manquions de rien, toutes les pierres étaient bien en place et nombreuses, les pierres, la ville, on devait le reconnaître, n'y regardait pas à une pierre près. Faux semblant tout cela.

« Lui m'attend ailleurs, pensait Rose, bien réel, mais comment l'appeler, trouver sa réponse, me guider sur lui, le rejoindre ? »

L'heure de visite touchait à sa fin. Les visiteurs s'en allaient et agitaient, parfois même sans se retourner, leurs mains au-dessus de leur tête.

— Eh bien, qu'est-ce que ce spectacle vous a appris ? demanda sèchement madame Mingot à Rose en la prenant par le bras. Il n'est pas venu, bien sûr, et vous n'avez reconnu personne dans ce semblant de foule. Ils sont triés sur le volet, allez, et aucun d'eux ne saurait vous apporter le moindre secours.

On venait de rouvrir les portes de la grande salle ; elles sortirent dans la cour. Les femmes n'avaient pas encore repris leurs places sur la pelouse. Elles restaient groupées ou solitaires selon que l'événement les avait réveillées à l'espoir ou, au contraire, assombries.

— Alors, qu'est-ce que je vous disais ! dit madame Mingot à la jeune femme aux taches de rousseur. Elle n'est pas venue, hein !

La jeune femme qui se tenait près de la porte, les yeux rougis, ne parut pas entendre. Madame Mingot l'abandonna à sa rêverie et entraîna Rose.

— Vous voyez, quelle mauvaise habitude, l'espoir...

Tout près d'elles, Gertrude, qui avait eu une visite, parlait très fort au milieu d'un cercle de femmes :

— Ils me l'ont juré. A cinq cents mètres d'ici, et vous savez ce qu'ils ont dit ? « On aurait dû la mettre plus loin. » Ils croyaient que je n'avais

pas entendu leur réflexion. Je leur ai demandé : « Et pourquoi est-ce qu'on aurait dû la mettre plus loin ? Ils se sont regardés et le gros, toujours lui, a répondu : « Eh bien, parce que c'est une fête... »

— A moi, il m'a offert, oh ! je ne sais comment on appelle cela, aidez-moi, une chose tout à fait magnifique, disait une femme avec de vraies larmes de bonheur dans les yeux. Dieu sait qu'il a dû travailler jour et nuit pour pouvoir me l'offrir. Tu l'auras, tu l'auras, répétait-il, tu l'auras, tu l'auras...

On riait, on riait interminablement, on riait en écrasant la paume de sa main entre ses dents, on riait en trépignant sur place et la femme au présent levait ses yeux embués vers le ciel où son bonheur continuait d'exister.

L'animation ne s'apaisa que vers le soir ; des nuages cuivrés étaient montés dans le ciel. On entendait des infirmières se crier l'heure d'un bout à l'autre du quartier : « Moins vingt ! ». Une blouse blanche disparaissait sous les feuillages noirs. Là-dessus le soir : l'espoir renaîtrait-il jamais ? Un peu plus tard, lorsqu'on eut regagné le dortoir, une rumeur foraine s'éleva au-delà des arbres et des murs d'enceinte.

— Vous entendez, vous entendez ? qu'est-ce que je vous disais ? s'écria Gertrude en se dressant sur son séant.

Installées à une certaine distance des portes de l'asile, les baraques de la fête ne laissaient parvenir jusqu'ici qu'une vague musique de limonaire ponctuée par le bruit métallique des balles des tirs. Dans les fenêtres, les barreaux de fer et les feuillages se détachaient sur un ciel à peine plus pâle que d'ordinaire.

— Moi, je vais m'en aller, déclara à voix haute Gertrude que l'absence de toute infirmière (sans doute étaient-elles occupées à regarder la fête depuis les fenêtres des combles) enhardissait. Oui, comme vous me voyez, je vais aller faire un tour à la fête. La fête, elle est pour tout le monde, après tout ! s'écria-t-elle farouchement, comme si elle eût deviné des objections, dans l'ombre. Une fois, j'ai vu un ancien forçat, dans une fête. On lui apportait des canards qu'on avait gagnés au tir et, vlan ! il leur coupait la tête. Fallait voir ! Personne n'osait broncher. La fête, c'est pas la France !

— Vous pensez comme elle va oser ! Les gardiens ont sûrement des fusils...

C'était la voix de madame Mingot.

— Des fusils à merde ! s'écria Gertrude.

En sautant de son lit, elle commença à s'habiller.

— Que fait-elle ? demandait-on avec inquiétude à l'autre bout du dortoir.

— Que fait-elle ? demandait une femme sans relever la tête, sur le ton des grandes malades. Mon Dieu, pourquoi m'a-t-on crevé les yeux ?

— Et le mur ? dit quelqu'un. Comment feras-tu pour passer par-dessus le mur ?

Gertrude expliqua qu'elle possédait un clou très résistant, très long, volé à des maçons, il y avait quelques semaines, et qu'elle l'enfoncerait entre deux moellons afin d'y prendre appui et de s'élever jusqu'au faîte.

— Elle a un clou, colporta l'écho. Elle a un clou grand comme un poignard...

— Un poignard... soutint l'écho en renaissant à l'autre bout du dortoir.

Près de Rose, dans la ruelle qui séparait les deux lits, Gertrude achevait de s'habiller. On entendait sa respiration sifflante. Cependant, autour d'elle, l'excitation touchait à son comble ; chaque femme retrouvait, devant la gravité de l'événement, un peu de sa lucidité.

Gertrude sortit enfin du dortoir. Elle marchait sur la pointe des pieds, un doigt posé sur ses lèvres ; elle avait oublié de nouer la ceinture de sa robe d'asile. Madame Mingot le fit remarquer avec un petit rire féroce et, à ce détail-là déjà, on sentit que Gertrude était perdue. Au loin, la fête devait battre son plein, car la rumeur s'amplifiait. Mais peut-être n'était-ce que l'orage qui approchait : il faut se méfier de tout dans ce monde.

Des femmes se levaient pour se rendre aux lavabos, s'attardaient dans le dortoir, faisaient battre sans fin la porte du couloir. Madame Mingot vint près du lit de Rose :

— Je crains pour vous, vous êtes sa voisine de lit. On va vous interroger, vous mettre sur le gril. Mon Dieu, quelle terrible nuit !

Elle se dirigea vers la porte du couloir après avoir serré le bras de Rose à travers la couverture.

Dans le dortoir, les femmes continuaient de parler de la fête.

— Voilà ce qui arrive dans les fêtes, disait une voix perdue dans l'ombre, je me méfiais toujours des ruelles sombres entre les roulottes ; et la petite gitane qui faisait le grand écart, vous croyez peut-être qu'il ne la regardait pas ? Moi j'étais bonne pour les coups. Et quand il s'est mis au tir, un tir où il y avait peut-être deux cents personnes, je suis restée là comme une idiote à le regarder s'acharner sur un pigeon de fer peint en rouge et qu'est-ce que je comprends brusquement ? C'était ma main qu'il visait, je portais des gants rouges, ce jour-là, c'était ma main, ma main...

— Allons, Berthe, vous exagérez ! essayez de dormir...

— Quelle idée aussi elle avait eue de le conduire à la fête. Un homme y met le doigt, tout y passe...

— Ma main, gémit encore la femme mécaniquement, sans trop y croire.

Puis, l'une après l'autre, elles se turent, emportées par le manège, muet celui-là, auquel elles s'accrochaient chaque soir.

Un temps assez long s'était écoulé quand une infirmière entra dans le dortoir et alluma toutes les lampes.

Encadrée par deux autres infirmières, Gertrude apparut bientôt. Des cordes de cheveux trempés pendaient des deux côtés de son maigre visage. Elle était enveloppée dans un drap qui descendait jusqu'à ses chevilles et, pieds nus, marchait à petits pas précipités.

Elle pleurait, la tête basse, chaque sanglot remontant ses épaules ; lorsqu'elle fut près de son lit, les infirmières la dépouillèrent de son drap et l'habillèrent d'une chemise. La peau de son corps avait rougi sous le fouet de la douche, les serviettes mouillées lancées avec un entrain de laveuse. Elle n'avait pas encore repris son souffle. Les infirmières la couchèrent en la prenant par les pieds et sous les épaules : on la mit au tombeau.

Les infirmières sortirent en bavardant. La dernière fit claquer derrière elle la porte du box qui l'isolait du dortoir et bientôt éteignit toutes les lampes ; dehors, on entendait la fête continuer. Plus tard, tout retomba dans le silence et il plut. Rose se dressa alors sur son séant et avança la main vers le lit de Gertrude. Elle pleurait toujours et elle était si loin dans son tourment que la présence de cette main ne la surprit pas, si elle la devina. A ce point tout ne pouvait plus être que secourable. Rose dirigea sa main vers le front de Gertrude. Sa main toucha le front de Gertrude, et Gertrude, se redressant brusquement, la mordit.

Les incidents de cette nuit-là ne laissèrent guère de trace. Le lendemain matin, un très petit nombre de femmes semblaient s'en souvenir. Elles accusèrent à mi-voix madame Mingot d'avoir dénoncé Gertrude. Accusation sans tranchant : Gertrude ne fut pas conduite au quartier trois, ne subit aucune sanction et pas même un interrogatoire. Rien non plus ne montrait qu'elle en éprouvait elle-même de la surprise. Il était entendu qu'ici, on effaçait la vie, qu'on dessaisissait la mémoire. Seule, madame Mingot tentait de ranimer l'événement. On n'entendait plus la fête. C'était un jour ouvrable et il était midi.

— Voyez comme ils sont puissants, dit madame Mingot à Rose. Ils ont fait lever le camp à toute une fête. Et dire que certaines vont jusqu'à imaginer qu'elles ont des droits ! qu'elles peuvent s'en aller, un jour, se soustraire à leurs exigences ! Non, non, Rose, nous sommes leurs créatures et le monde leur appartient. Ils suscitent ici visites, rumeurs d'une fête, puis ils effacent. C'est la politique du leurre, c'est justement là ce que vous appelez la vie. Vous n'imaginez pas combien, en prononçant ce mot, vous leur faites plaisir. Ils ne souhaitent que ça...

Mais Rose ne prononçait aucun mot. Elle était étendue le dos à plat sur la pelouse. Elle pensait à Paul. Comme il l'aimait ! Elle aurait voulu le prouver à tous ces incrédules...

— Réveillez-vous, Rose, disait madame Mingot, ils arrivent, redressez-vous ! Voyons, ne vous donnez pas en spectacle !

Rose se redressait et regardait autour d'elle en éparpillant une poignée d'herbe.

— Ils s'approchent justement de nous, disait madame Mingot. C'est

à vous qu'ils en veulent. Je vais vous quitter. Mais, je vous en conjure, défendez-vous ! Ne les laissez pas vous emmener, Rose. Promettez-moi, promettez à votre vieille amie !

Elle s'éloignait rapidement, les épaules rentrées. Des hommes s'avançaient. Rose reconnaissait leurs visages graves car de temps en temps ils venaient ainsi se promener dans le quartier et interroger quelques femmes. Ils parlaient tous en même temps sans élever la voix, puis se taisaient et prenaient des notes sur un carnet.

— Qui êtes-vous ? leur demandait parfois une femme prête à tout.

— Qui nous sommes ? répondait l'un d'eux. Mais vous le savez fort bien, madame, des gens qui vont vous faire rentrer chez vous bientôt, si vous devenez raisonnable et obéissante...

— Je suis obéissante ! s'écriait la femme pleine d'un espoir soudain. Demandez à l'infirmière en chef ! Elle me considère comme la meilleure de toutes, ici !

Les quatre hommes reprenaient leur promenade, s'arrêtant lorsque leur conversation s'animait, puis partaient, pensifs, travaillés par des objections qu'ils formuleraient bientôt, le front plissé et l'index replié à la hauteur du nez. Mais la femme ne les lâchait pas, les suivait, le visage tendu, la bouche ouverte sur les formules de la servilité, les paroles obséquieuses, les phrases de la délation. Dans deux minutes, elle serait à genoux.

Une infirmière se décidait enfin à l'emmener un peu plus loin et, se prenant au jeu de l'obéissance, la femme se laissait conduire sans protester ; bien sûr, il s'agissait là d'une dernière épreuve : ils la regardaient obéir. Ce n'est qu'arrivée dans la salle et la porte refermée sur elle qu'elle comprenait qu'ils l'avaient trompée, qu'ils ne la rappelleraient pas pour lui accorder leur dernier satisfecit. La joue contre la vitre un peu verte de la fenêtre, elle les regardait s'éloigner, son visage inondé par un chagrin d'enfant.

Ils s'arrêtèrent près de Rose qui restait assise au milieu de la pelouse.

— Je me souviens d'elle, dit l'un d'eux, je l'avais vue là-bas, à l'admission. Rien de bien méchant, semblait-il.

— Non, un état confusionnel, beaucoup de surmenage, là-dessus un traumatisme sentimental, répondit un homme aux cheveux blancs taillés en brosse, nous l'avons laissée tranquille et d'elle-même elle en sort lentement. C'est peut-être maintenant que va se poser le problème...

— Ne me parlez pas de ces problèmes-là ! s'écria un des deux hommes qui était resté muet jusqu'alors : ils me donnent plus de mal que tous ceux qui les précèdent. On me demande de guérir des êtres humains. Mais les trois quarts du temps, je reste inefficace. Il faudrait aussi que je puisse guérir leur vie !

— Oui, et j'ai l'impression qu'avec celle-ci, cette seconde partie du

programme a une singulière importance, reprit l'homme aux cheveux blancs.

— Où est Paul, mon mari ? demanda Rose en se levant brusquement.

Elle s'était adressée non sans une intention de violence au dernier qui avait parlé, mais, trouvant son regard, elle se sentit abandonnée par son ardeur et se mit à remuer entre ses doigts les extrémités de la ceinture de sa robe qu'elle nouait par devant.

— Votre mari, répondit l'homme en regardant ses ongles, votre mari...

Sa main ne l'intéressait plus, son regard retourna au visage de Rose :

— Je saurai bientôt où il se trouve et je vous le dirai, oui, reprit-il avec une chaleur suspecte, il faudra qu'un de ces jours nous bavardions un peu ensemble. Je vous ferai appeler.

Depuis le début de cet échange de paroles, un de ses compagnons le regardait, interrogateur. Il s'en aperçut au moment où il se retournait pour s'éloigner de Rose. Il lui répondit par une moue. Elle n'échappa pas à Rose. C'était le plissement des lèvres par lequel le médecin qu'on accompagne à la porte exprime sa condamnation ou, pour le moins, son pessimisme.

— Banal et compliqué à la fois, murmura-t-il, une histoire conjugale là-dessous, un abandon comme on en voit tous les jours, mais ce qui est exceptionnel, c'est ce refus, chez elle...

Il s'éloigna un peu et continua de parler avec les autres.

— Bien sûr qu'il ne peut pas demander le divorce tant qu'elle est ici, s'écria-t-il à un moment. Mais c'est une chose dont il se passe fort bien, sans doute...

Brusquement, il craignit d'avoir parlé trop haut et il se retourna vers Rose afin de vérifier si elle avait entendu ses paroles. Elle le regardait fixement, les yeux agrandis. C'est alors qu'il aperçut sa main blessée.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il à Rose en s'approchant d'elle, votre main...

— C'est Gertrude qui m'a mordue, répondit Rose en se mettant à sucer sa blessure.

— Je vous vois sourire, oui, je vous vois sourire, mon cher président, dit l'homme aux cheveux blancs en se tournant vers l'un de ses compagnons. Vous pensez sans doute à ce que je disais, il y a un instant : l'asile guérit. Et vous rétorquez mentalement : oui, mais cette femme se désespère de ne pas voir son mari, reste enfermée entre ces murs, s'approche de Gertrude et Gertrude la mord. Et tenez, j'apporte de l'eau à votre moulin : savez-vous ce qui est arrivé, hier soir, à Gertrude ? Elle a voulu s'enfuir et on l'a rattrapée. J'ajoute que, dans ces cas-là, les infirmières se montrent assez fermes, bref, vous me répondez : comment l'asile peut-il guérir si l'asile c'est l'enfer ?...

— C'est vous qui prononcez le mot « enfer », mon cher, pas moi. Je n'allais pas jusque-là, répondit celui qu'on appelait le président.

— Eh bien, je vous autorise à aller jusque-là ! reprit l'autre. Donc ici c'est l'enfer : il manque parfois les hurlements (pas toujours d'ailleurs), la frénésie et, bien sûr, les supplices. Cela peut sembler tiède, incertain, sans éclat, c'est que l'enfer est à feu continu comme ces foyers d'appartement sur lesquels on peut poser la main sans se brûler, mais qui chauffent jusqu'à l'étouffement. Bref, ici, un lieu de détention, partant de châtiment et, pour nous en tenir au mot, un enfer. Et ce climat de châtiment, il s'impose de lui-même.

» Le mieux serait évidemment que, surprise par cette attaque soudaine du sort, chacune de ces femmes éprouve le besoin de faire son procès, que de temps gagné pour nous ! Elle ne tarderait pas à sentir qu'elle est elle-même l'enfer et qu'il existe à l'intérieur d'elle-même un état de grâce lointain, un paradis déserté. Retenez le mot « déserté ». Souvent la démence est une évasion, une désertion, souvent elle s'apparente ainsi à la culpabilité. Notez que si je vous parle de l'enfer, c'est surtout à propos de cette jeune femme. Tant qu'elle n'aura pas accepté la vérité, sa vérité... Mais je veux qu'elle y vienne seule... Mais oui ! elle la connaît ! s'écria-t-il, répondant à une question d'un de ses compagnons.

Il se déplaça et cessa de barrer le passage à Rose. Elle s'éloigna en courant.

L'enfer ! Hors d'atteinte, elle avait ralenti son pas et errait maintenant au hasard, à travers l'espace ensoleillé de la cour, trompeur lui aussi et véhiculant d'innombrables maléfices.

Quelqu'un lui touchait le bras.

— Ah ! madame Mingot ! dit Rose en s'agrippant à l'épaule de sa compagne.

— Que vous ont-ils dit ? Que vous ont-ils fait ? lui demanda madame Mingot avec une sorte de pitié radieuse.

— L'enfer, dit Rose, le front plissé comme si ce mot avait caché un problème.

— Eh oui, parbleu, l'enfer. La belle découverte que vous faites là, ma petite ! répondit madame Mingot. Votre vieille amie vous le dit chaque jour, mais vous ne la croyez pas. Il faut que vous appreniez des autres cette nouvelle : nous sommes en enfer.

— Non, non, il n'a pas voulu cela, murmura Rose pour elle seule. Il n'y a pas d'enfer. Pas pour moi ! pas pour moi !

— Que dites-vous, Rose ? je ne vous comprends plus ? dit madame Mingot.

Rose la regarda sans la voir : ses yeux grands ouverts ne l'étaient que sur sa mémoire.

— Venez, il faut que je vous raconte, il faut que je vous prouve ! s'écria-t-elle au bout d'un moment en entraînant avec une autorité soudaine madame Mingot.

Le soleil déclinait. Elles regagnèrent leur place habituelle contre le mur. Rose demeura un instant le visage dans ses mains, puis elle releva

la tête. Elle fixa son regard sur un point lointain dans l'espace, à la façon des gens qui se souviennent fort bien d'une date mais qui semblent aller la chercher très loin dans leur mémoire parce qu'ils s'attardent à mesurer le chemin qu'ils ont parcouru depuis lors.

Elle dit enfin l'année, la saison de cette année-là où pouvait commencer son histoire et elle commença à parler. Elle allait parler très longtemps. Pendant des jours entiers, des semaines entières, des mois. Elle allait parler le matin, quand elle attendait dans le réfectoire le lever du jour, au milieu de ses compagnes mal réveillées dans leur démence et assises frileusement, les unes contre les autres, sur les bancs. Elle allait parler dans l'ennui des jours d'automne, quand il n'est que cinq heures, que la pluie frappe sur les vitres embuées. Elle allait parler le soir, devant la table recouverte de zinc sur laquelle défilaient des mets sans os, purées grises, panades tièdes, aliments sans saveur qu'on aurait cru déjà mâchés une fois. Elle allait parler encore en regagnant le dortoir, avant de tirer les draps rugueux à l'odeur de formol sur son corps oublié. Et, à partir de ce moment-là, son monologue ne cesserait-il encore qu'en apparence. Les yeux fermés, au bord du sommeil, elle repassait les événements de sa vie. Ce n'était pas une simple rêverie, une facile succession d'images. Les souvenirs s'ordonnaient selon une nette intention revendicatrice : à travers eux courait le fil d'un plaidoyer.

⁂

Dans ses confidences à madame Mingot, Rose s'attardait à relater des événements sans importance qui appartenaient tous aux débuts de son idylle conjugale. On la sentait peu désireuse de se risquer au-delà. Peut-être simplement sa mémoire n'allait-elle pas plus loin ? Cette mémoire retrouvée, avec quelle précision, quelle frénésie elle s'exerçait sur cette partie heureuse de son passé ! Les détails abondaient. On ouvrait une porte. On fermait une porte. Un jour, on avait perdu une clé... Madame Mingot levait la main en hochant la tête : inutile d'aller plus loin. Elle était déjà édifiée.

— Ma petite, c'était un avertissement, décrétait-elle. Et vous êtes impardonnable de ne pas l'avoir compris.

— Mais qu'est-ce qu'il y avait à comprendre ? demandait Rose.

Elle plongeait son visage dans ses mains. Sa pensée s'égarait. Et puis l'hiver s'en mêlait maintenant. C'était, ici, une saison terriblement mentale parce qu'alors on cloîtrait la folie. Parquées dans le demi-jour de la salle, privées en grande partie de mobilité, les femmes cultivaient avec passion les superstitions et les signes.

Sans doute devait-on voir là l'influence de quelques marchandes de surnaturel, chiromanciennes ou voyantes, que l'excès des tentatives spirituelles, les explorations de l'au-delà avaient amenées à l'asile où elles persévéraient dans leur religion obscure. Elles avaient fait rapidement

des adeptes, car il ne se trouvait guère de malade qui n'éprouvât le besoin de rendre responsable de ses visions ou de ses « voix » une puissance identifiable, de faire entrer son délire dans un ordre supérieur et hiérarchisé.

L'occultisme était ici moins un ensemble de croyances qu'une entreprise de justification. On se contentait de savoir que les tables pouvaient se mettre à tourner sous les mains des spirites pour admettre d'emblée toutes les formes de vertige qu'on connaîtrait à l'avenir. La magie légitimait ainsi l'instabilité des objets, la naissance des fantômes ou les persécutions exercées par d'invisibles procurateurs à la voix creuse. Des jeux de tarots écornés et patinés passaient de main en main :

— Alors, ma poulette, je te fais le grand jeu ? demandait une grosse femme vêtue de drap bleu en prenant place à une table, en face d'une jeune femme taciturne arrivée depuis peu de temps.

Le mutisme, ce mutisme-là propre aux « nouvelles » que paralysait encore la frayeur ou cette espèce de stupéfaction morne qu'elles avaient gardée en sortant de la vie, attirait toujours les grosses mères dont les yeux, après quelques années d'asile, avaient retrouvé une lueur de malignité et presque de raison. Le regard perdu, la jeune femme lissait de la main le zinc graisseux de la table, devant elle.

— Allez, écarte les pattes et coupe ! ordonnait doucement la grosse mère en égalisant son jeu de cartes. C'est tout ce qu'il y a de sérieux, ce truc-là...

Les femmes qui erraient aux alentours s'approchaient.

— Venez donc voir, disait en se levant madame Mingot à Rose.

Depuis que Rose se livrait aux confidences, madame Mingot se montrait plus turbulente, plus curieuse de la vie de la communauté. Elle n'était plus la « parleuse » et cherchait ailleurs des sujets d'intérêt.

Rose, arrêtée dans son monologue, n'avait pas envie de bouger. Elle laissait partir sa vieille amie et renversait sa tête contre le mur ripoliné, trève bienvenue qui lui permettait de revenir lentement en arrière et de vérifier, un à un, les points de sa défense avec un sang-froid que le rythme du discours et le surprenant enchaînement des faits ne lui permettaient pas toujours de conserver lorsqu'elle « se racontait » à madame Mingot. « Qui pourrait le nier ? notre entente était totale, profonde. Des couples comme celui que nous formions, peut-être n'en voit-on guère... Nous sommes toujours ce couple. Ils ont beau faire, nous sommes toujours ces deux êtres unis... »

Elle allait encore pleurer ; elle pleurait déjà tandis que des éclats de rire s'élevaient du bout de la table ou dix femmes se penchaient maintenant sur la tireuse de cartes :

— Un jeune homme blond ! Tu entends ? On lui annonce la visite d'un jeune homme blond. On saura tout ! s'écriait-on autour de la jeune femme inattentive à son propre destin.

— Un peu de silence, mesdames ! ordonnait la grosse mère Houdin.

Et le silence revenait. On n'entendait plus que le petit bruit que faisait l'index de la mère Houdin en sautant d'une carte à l'autre :

— Un, deux, trois, quatre ! c'est la mort ! Un, deux, trois, quatre ! c'est la mort ! se reprenait à psalmodier une femme maigre aux cheveux blancs qui se dressait soudain de toute sa taille et s'éloignait lentement de la table en frappant ses mains en cadence.

Des voix s'élevaient dans son dos :

— Elle ne va pas la boucler, celle-là ?

Puis, de nouveau, toutes les têtes s'inclinaient sur le jeu déployé. Mais le branle était donné et tout répondait déjà à l'incantation qui se prolongeait, là-bas, au fond du réfectoire, avec la femme aux cheveux blancs allant et venant et frappant dans ses mains.

— Encore le pique !

Le pique était là, cœur noir pédonculé, et on regardait, avec une curiosité aiguë, la jeune femme.

— Tu vas mourir, tu m'entends ! lui criait Redempcion en la secouant comme on secoue un dormeur. Tu es sourde ! Tiens, montre aussi ta main ! Hein, qu'elle va mourir ?

Bouffie de gloire, le visage luisant de contentement et de sueur, la grosse mère hochait la tête en signe d'assentiment, sans même prendre la peine de lire dans la paume de la jeune femme dont Redempcion maintenait avec fermeté le poignet. Elle ramassait lentement ses cartes, sans prêter plus d'attention à la jeune femme qui levait vers elle ses yeux déjà pleins de larmes et commençait à se tordre les mains.

— Ça la rend muette. Tu penses, quel choc ! disaient les femmes en la regardant de très près, de plus près encore, fixement, prêtes à toucher du doigt cette joue de faïence.

La vacarme avait tiré Rose de ses pensées :

— Qui est-ce ? Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-elle à madame Mingot qui revenait près d'elle, excitée, radieuse, je ne la reconnais pas.

— Iphigénie. Elle est ici depuis avant hier. Vous savez, Houdin a tiré les cartes très sérieusement, avec beaucoup de conscience. Elle semblait même assez inspirée, pour une fois. Il est vrai que c'est assez difficile à voir chez les gens gros comme elle. Enfin, il faut se rendre à l'évidence : il paraît que cette jeune femme va mourir...

La jeune femme s'était levée et tournait maintenant en rond dans la salle sous les regards insoutenables des folles.. Elle était unanimement condamnée et Rose, bien qu'elle ne vît dans cet arrêt du sort qu'un jeu cruel, un rite absurde, adhérait, par son immobilité et son indifférence, à la sentence générale. Et puis, elle ne connaissait plus la pitié. Elle ne tenterait rien pour consoler l'infortunée qui errait dans le jour blafard de la salle. Son passé, ce passé encore dévoré par la nuit, la requérait

tout entière. Enfin, une sorte de répulsion physique la tenait, chaque jour un peu plus, à l'écart de celles dont elle partageait le sort.

Plus que le déséquilibre de leur esprit, l'avilissement de leur corps les préservait de tout contact. La démence surissait les haleines, entretenait dans les vêtements une légère odeur d'urine ou de sueur, gonflait les seins d'une bouffonne fièvre, mouillait les lèvres d'une intarissable salive, ruinait toute sexualité et, dans les plis des robes pelucheuses, faisait s'asseoir les femmes sur un petit crapaud.

— Voyez-vous, ma petite, dit madame Mingot...

Mais Redempcion s'approchait d'elle.

— Est-ce que tu sais les prières des Morts ? demanda-t-elle à Rose.

Rose haussa les épaules. Elle n'avait pas de religion. Elle répéta cependant rêveusement le terme que venait d'employer Redempcion :

— Les prières des Morts...

C'étaient de ces mots qui soudain découvrent la mer, la nuit noire ; le vent claquait sur l'eau comme un draperie.

— Moi, je les sais ! répondit madame Mingot. Ah, j'en ai assez veillé pendant la guerre ! Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre servante afin qu'étant morte au siècle, elle ne vive plus que pour vous et que vous daigniez effacer par votre pitié infiniment miséricordieuse...

— Ça va, dit Redempcion d'une voix soudain pénétrée. C'est pour la nouvelle, Houdin l'a dit. Elle n'en a plus pour longtemps. On l'a fait asseoir. Tu comprends, nous n'allons pas la laisser crever comme un chien ! s'écria-t-elle en serrant les poings. Si ça se trouve, demain, ils l'emporteront toute raide et ils la mettront à la morgue sans une goutte d'eau bénite. Tu es croyante, toi. Je vais te dire, moi aussi, je suis croyante ; moi aussi, je suis l'âme de ta servante, allons, viens...

Madame Mingot hésitait :

— Après tout, j'ai bien le droit, dit-elle à Rose pour se convaincre. Je représente la Croix-Rouge, que je sache...

Elle se leva et suivit Redempcion.

La jeune femme était assise à l'autre bout de la salle, gardée par trois autres femmes comme une condamnée.

« A quoi bon regarder ? » se dit Rose. Tout ce qui n'appartenait pas à son histoire la laissait impassible. Elle essayait de s'en convaincre. Pourtant, par instants... Elle renversa de nouveau sa tête contre le mur ripoliné. Mais bientôt des voix qu'elle ne reconnaissait pas s'élevèrent à l'extrémité de la salle. Elle rouvrit les yeux. La jeune femme était assise sur un banc. Elle était parfaitement immobile. A ses pieds, quatre femmes étaient agenouillées.

— Recommençons, dit l'une d'elles qui se tourna vers ses compagnes.

C'était madame Mingot. Rose remarqua qu'on avait jeté sur la tête de la jeune femme un fichu de laine noire qui couvrait à demi son

visage. Ce spectacle soudain la fascina. Les quatre femmes reprirent en chœur avec des voix trébuchantes :

— Par votre précieux sang, ayez pitié des fidèles trépassés.

— Pauvres pécheurs que nous sommes, nous vous prions, exaucez-nous. Exaucez-nous ! cria plus fort madame Mingot pour effacer les bredouillements de ses compagnes.

— Qu'il vous plaise de leur faire miséricorde. « Mi-sé-ri-cor-de ! » surenchérit madame Mingot.

« Fermons les yeux », se dit Rose brusquement en proie à un trouble inconnu.

— Qu'il vous plaise de relaxer la peine que méritent leurs péchés ! psalmodièrent les voix impitoyables.

— Ensemble, ensemble ! ordonna quelqu'un.

« N'auront-elles jamais fini ? » se dit Rose qui ne tenait plus qu'à grand-peine ses yeux fermés.

— Qu'il vous plaise de relaxer la peine que méritent leurs péchés ! clamèrent des voix soudain plus nombreuses. Qu'il vous plaise d'adoucir la rigueur de votre justice !

La clameur grandissait.

« Il faut que je rouvre les yeux », se dit Rose. Une main venait de se poser sur son épaule et la secouait. Elle se retrouva debout derrière la femme qui l'avait tirée de sa feinte torpeur.

— Qu'il vous plaise de les transporter au lieu de paix et de repos !

Toutes les femmes, certaines debout, d'autres agenouillées sur le carrelage, étaient maintenant tournées vers la jeune femme assise avec le voile noir tout à fait descendu maintenant sur son visage.

— Ensemble ! hurla encore quelqu'un.

Ce fut une rumeur d'orage.

— Qu'il vous plaise, Seigneur, de retirer cette âme de ces flammes et de la faire conduire par les anges en la terre des vivants, répétèrent les femmes après madame Mingot... En la terre des vivants. Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde, accordez à cette pauvre âme le repos éternel.

« Le repos éternel ! », reprirent en chœur toutes les femmes.

Quelques-unes d'entre elles pleuraient, on le devinait à leur voix ; d'autres, à genoux, s'agrippaient aux bancs en renversant la tête :

— Agneau de Dieu, implora une voix plus lointaine, portée par la résonance de la salle, accordez à cette pauvre âme le repos éternel !

« Et s'il était mort ? » pensa soudain Rose.

Ses mains se mirent à trembler, puis son corps tout entier. Non, ce n'était pas possible ! Agneau de Dieu, délivrez-moi de cette pensée ! Agneau de Dieu ! allait-elle crier à son tour quand, brusquement, le silence se fit. Sans doute la prière était-elle finie ; il en avait été toujours ainsi dans sa vie...

Madame Mingot la trouva prostrée sur le banc et crut qu'elle dormait.

Des infirmières attirées par le bruit circulaient dans la salle avec des volte-face imprévues et un air de rancune. Elles avaient enlevé le fichu qui couvrait la tête de la jeune femme qui continuait à regarder devant elle, sans bouger.

— Quoi qu'elles fassent, elle est administrée, dit madame Mingot.

Le contentement éclairait son visage et elle regarda avec tendresse Rose qui venait de rouvrir les yeux.

— J'ai eu une pensée terrible, murmura Rose, quelque chose comme une révélation. Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! s'écria-t-elle en secouant la tête et en enfouissant son visage dans ses mains.

— Alors, pourquoi en parler si ce n'est pas vrai ? répondit madame Mingot. Ces vérités nous suffisent largement, ajouta-t-elle en désignant la jeune femme pour qui elle venait de prier.

Elle soupira :

— Ah, je n'aime pas voir la mort revenir parmi nous. Vous allez voir : une mort en entraîne toujours une autre. Celle-là va encore nous ouvrir une série... Tenez, c'était il y a à peu près un an. Cela a commencé avec Lydia, une Tchèque. Depuis quelques jours, nous avions toutes remarqué qu'elle était un peu plus grande que de coutume. Oh, très peu de chose. Mais cela suffisait pour que je sois déjà avertie : il arrive souvent que la mort fasse des pointes. Les jours passent, c'était le mois de mars, si je me souviens, dans le jardin il y avait des narcisses : j'ai horreur des narcisses. Lydia monte se coucher un soir, droite comme un « I ». Elle occupait le lit à la droite du mien. En pleine nuit, j'ai vu sa main toute blanche battre comme une aile d'oiseau. J'ai crié : « La colombe, la colombe ! » Tout le monde a cru que je rêvais. Et puis on criait tant la nuit, dans le dortoir, à cette époque ! Ah, ce n'était pas comme maintenant. On se débattait... Bref, le lendemain matin, Lydia était morte, morte... Laissez-moi finir ! s'écria madame Mingot, croyant que Rose qui commençait à s'agiter près d'elle voulait l'interrompre.

— Mort ? dit pensivement Rose.

Sa compagne continuait sans l'entendre :

— Après elle, deux autres femmes sont mortes de la même façon. Avant de s'en aller, Lydia leur avait lancé la corde... Mortes, mortes, pourquoi ? Pour le salut de la Nation, mortes pour la Révolution ? Mortes pour protester à la face du ciel ? Mortes pour racheter nos péchés ? Oui, peut-être pour ceci ou pour cela. Oui, peut-être pour ceci et cela tout ensemble. Mais mortes, en tout cas, Rose ! Mortes, je vous le répète !

» Il n'est pas de cause, il n'est pas de salut qui puisse être confronté avec ce noir total. La mort dément tout. Chaque fois qu'il fera nuit, je pourrai soutenir qu'il n'y a jamais eu de jour : le ciel me donnera raison. La mort est bien la pire catastrophe : tout s'écroule avec vous. Il n'y a jamais eu d'amour, il n'y a jamais eu de lumière. Tout est nié, en un instant. Toutes ces images froissées, ces sentiments, cette vie de cha-

que seconde, ce soleil : j'existais. Rien ne remplace l'existence. Elles étaient mortes comme une poignée de cailloux, condamnées par la mort, trahies par la mort, coiffées du bonnet de cailloux, Rose, coiffées du bonnet de cailloux !

Elle plongea son visage dans ses mains et Rose respecta son silence. « Pourquoi me dit-elle tout cela ? Saurait-elle quelque chose ? »

— Et lui, pensez-vous qu'il soit mort ? demanda-t-elle enfin d'une voix tremblante à la vieille.

Madame Mingot se redressa. Son visage était sec et son regard tranquille :

— Mais il ne s'agit pas de lui, Rose, pourquoi s'agirait-il de lui ? C'est à nous que je pense, c'est nous seules qui comptons dans cette affaire-là. Quand aurez-vous fini de remuer ces chimères ? Lui, lui, toujours lui ! Mais ouvrez donc les yeux. Vous êtes ici, avec nous, ma petite ! Bien au chaud et pour longtemps. Laissez cet homme en paix, il repose, loin, loin, chaque jour un peu plus. Vous n'êtes plus sa vie. Vous n'êtes plus dans sa vie. Il n'est plus dans la vôtre. Tout n'est-il pas parfait ainsi ? Une seule chose : ne pas mourir, non, ne pas mourir encore...

Elle saisit nerveusement la main de Rose comme si, en prononçant ces mots, elle affrontait un danger. Rose dégagea sa main avec brusquerie :

— Que m'importe de mourir s'il est mort ou si je ne dois jamais le revoir ! s'écria-t-elle.

Madame Mingot haussa les épaules et se leva. Quelques femmes s'étaient regroupées à l'extrémité de la salle, à l'endroit où était assise la nouvelle pour qui on avait prié. Madame Mingot se dirigea vers elles afin d'apprendre où en étaient les choses maintenant. Rose lui échappait chaque jour davantage. Il fallait bien qu'elle s'en consolât.

Les paroles de la vieille n'avaient guère effrayé Rose. Elle ne croyait pas à ces fables, mais que de telles suppositions (l'éloignement volontaire de Paul, son indifférence) fussent seulement possibles la jetait dans une sorte de rage. Autour d'elle, ainsi, on était venu à penser que, du fond de son silence, Paul approuvait le châtiment qui lui était infligé, à elle, ou cherchait à le rendre plus rigoureux encore. Quelle absurdité ! Cependant elle était depuis plus de deux mois à peu près entièrement rendue à la raison, à la lumière et elle demeurait aussi recluse, aussi abandonnée qu'au premier jour. Le médecin qui avait, un jour, parlé de l'enfer devant elle traversait souvent le quartier deux.

— Rose Schmidt, vous allez encore m'en vouloir ! s'écriait-t-il dès qu'il l'apercevait. Je n'ai pas encore reçu de renseignements concernant votre mari. Non, ne me dites pas qu'il faut écrire, j'ai écrit plusieurs fois déjà. Ce qu'il faudra, un peu plus tard, c'est que nous bavardions un peu, nous deux. Mais pas maintenant, mon petit, pas maintenant. J'ai trop de travail. Et puis, on a encore quelques petits progrès à faire

pour être tout à fait en bon état. Allons, vous n'êtes pas si mal ici : la nourriture a été sérieusement améliorée depuis un mois, pas vrai ? Vous avez chaud, maintenant. Si tout va bien, dans quelques jours je vous apporterai du raphia à toutes. Vous entendez, ma petite mère Lormot ? Et vous, Redempcion, écoutez un peu ce que je dis : dans huit jours, je fais apporter ici des bottes de raphia et de jonc, et puis quelques outils qu'on confiera aux plus sages. Des pots de couleurs, aussi. Les premiers jours quelqu'un vous apprendra à tresser des couffins, des sandales, des chapeaux de soleil...

— Des chapeaux de soleil ! s'exclama la mère Lormot en haussant les épaules et en montrant la fenêtre.

Le ciel était bas. Du brouillard traînait dans les branches noires. Pour se consoler on pouvait toujours se dire qu'il allait neiger. Mais des chapeaux de soleil ! Le soleil ne reviendra plus. On a pu le voir, il y a deux mois rouler derrière les arbres comme une tête coupée et personne, depuis, n'en a plus parlé.

— Mais ces chapeaux, ils ne seront pas pour vous, répondit l'homme. Vous les vendrez. Cela vous fera de l'argent pour votre communauté.

— Est-ce qu'on pourra les tresser avec des motifs de plusieurs couleurs ? demanda Gertrude.

— Bien sûr ! s'écria le gros homme avec enthousiasme. Nous ne sommes pas ennemis de la fantaisie. Je vous ai parlé, il y a un instant, de pots de couleurs. Celles qui ont le sens artistique pourront s'en donner à cœur joie.

— On pourra peut-être aussi fabriquer des petits tapis, suggéra timidement une jeune fille aux cheveux enrubannés comme une écolière et qui était pendue au bras de la grosse Houdin.

— Bonne idée, excellente idée ! s'écria l'homme. Des petits tapis sur lesquels on peût poser une assiette ou bien encore qui peuvent être utilisés quand on sert le thé. Oh, je vois que les idées ne vous manquent pas et que je vais bientôt avoir un atelier de championnes en sparterie !... Il n'y a que Rose Schmidt qui ne dit rien.

— Elle pense à son mari, répondit madame Mingot d'une voix sèche. Je crois que vous feriez mieux de lui dire la vérité. Elle est de taille à la supporter. Et puis, je suis là. Qu'elle puisse au moins le haïr, une bonne fois pour toutes !

— De quoi vous mêlez-vous ? s'écria le gros homme dont le visage s'empourpra. Est-ce que je vous ai adressé la parole ? Madame Mingot, je sais, de longue date, que vous ne manquez jamais une occasion de parler à tort et à travers avec l'intention d'envenimer les choses. Votre état n'a rien à voir là-dedans. Je vous connais et je vous lance un dernier avertissement ! Changez de conduite ou je vais sévir !

Madame Mingot donna les premiers signes du désarroi dans lequel elle sombrait lorsqu'elle devait faire front à une attaque, mais, cette fois, l'affront était public et son orgueil l'emporta :

— Changer de conduite ? demanda-t-elle avec un étonnement feint. Annette, apporte-moi donc une autre conduite, je t'en prie, dit-elle en pinçant entre ses doigts un pan de sa robe d'asile et en la désignant du menton.

Autour d'elle, plusieurs femmes se mirent à rire. Le gros homme la regardait, les yeux flamboyants :

— Et vous toutes, là, qui restez les bras croisés, reprit madame Mingot, enhardie par son succès, vous n'avez pas entendu ? Il faut absolument, c'est un ordre, que je change de « conduite » et j'ai besoin de place pour passer à d'autres évolutions. Ces murs sont beaucoup trop rapprochés les uns des autres. Allez, abattez-moi ça ! Sans cela, monsieur le Directeur va se mettre en colère...

— Madame Mingot, votre pantomine a assez duré ! cria le gros homme en faisant un pas vers la vieille. Sortez d'ici ! Allez dans la cour, c'est moi qui vous l'ordonne ! Madame Lemercier ! appela-t-il en se retournant.

L'infirmière que les éclats de voix avaient dû alerter accourut aussitôt. Cependant les femmes, énervées par cet esclandre, commençaient à s'abandonner au désordre. On commentait les dernières paroles de madame Mingot, on riait en oubliant de s'arrêter, avec quelque chose de mécanique et d'assez vite douloureux dans la gorge.

— Donnez-moi donc les clefs, si vous voulez que je sorte ! hurla madame Mingot qui se déchaînait maintenant. On ne les voit pas souvent, vos clefs, monsieur le changeur de conduite, vous les tenez au fond de votre poche, vos clefs chéries ! Nous, nous pouvons attendre mille ans au fond de notre trou si vos chères petites clefs ont dit « non » !

— Bien dit ! s'écria Redempcion. On lui tressera des anneaux de raphia pour ses clefs, la semaine prochaine !

L'infirmière, qui n'osait s'en prendre à madame Mingot, saisit Redempcion par un bras et la tira violemment vers la porte. Quelque part, une femme se mit à sangloter.

— Allons, Marthe ! dit une femme, ne sanglotez pas comme ça, ne sanglotez pas !

Madame Mingot s'était esquivée. Les femmes cessèrent enfin de rire.

— Mesdames, dit le gros homme en s'essuyant le front, calmez-vous, calmez-vous !

Il n'avait pas encore conscience que le silence était revenu.

— Oublions cet incident regrettable et les excentricités de cette pauvre femme : je vous apporterai du raphia comme je vous l'ai dit. Vous êtes trop inactives. Il faut que nous créions ici une communauté de travail et d'intérêt. Votre salut en dépend. Et le mien. Nous sommes ici chez nous, pour le moment du moins, l'asile est notre monde.

Il parlait pour lui seul. Sans doute s'en aperçut-il, car il se dirigea aussitôt vers la porte, le dos un peu voûté. Rose le suivit du regard tandis que le vacarme se ranimait autour d'elle. « Pourquoi ai-je ri aussi

fort, il y a un instant, quand madame Mingot parlait ? » se demanda-t-elle.

Elle découvrit alors que, pendant quelques minutes, elle avait cessé de penser à Paul et cela, c'était bien l'enfer...

⁂

— D'accord avec vous pour l'enfer, dit madame Mingot.

Rose avait-elle parlé à voix haute ?

— Mais vous venez de voir que leur création peut se retourner contre eux. Vous voulez que je vous dise ? Ils ne nous gouvernent plus. Ils viennent trop tard avec leurs bonnes paroles et leurs gerbes de raphia. Trop tard. C'est l'anarchie, c'est le feu qu'ils ne peuvent plus éteindre. Pour venir à bout de nous, ils seraient obligés de nous tuer, les unes après les autres. Et je passerais la première, je le sais...

Un soupir gonfla sa maigre poitrine :

— Venez, c'est l'heure de la soupe.

Les rites de la communauté les requéraient de nouveau. Au dehors, la nuit s'était faite.

Le repas du soir ramenait toujours, parmi les femmes, une espèce de paix. Elles s'asseyaient autour des tables de zinc, dans la lumière un peu jaune des lampes, avec des visages apaisés. D'abord, elles se hâtaient de vider leur écuelle d'aluminium afin de pouvoir la faire emplir de nouveau avant qu'on remportât la marmite. Brusquement, les défaillances, les trous de mémoire devenaient plus rares.

La cuillère pleine de soupe qui retombait bruyamment sur le bord de l'écuelle, lâchée par une main rêveuse avant d'avoir atteint la bouche, le morceau de pain lancé sous la table pour quelque bête imaginaire, l'eau de la timbale répandue sur le zinc avec application ne traversaient l'ordre bourgeois du repas qu'à la façon de météores espacés. La table constituait une sorte de palier où venaient mourir presque tous les élans de la démence. La moindre incongruité y ressemblait à la naissance d'une autre folie, bien plus inquiétante et susceptible de provoquer une réprobation unanime. Sans doute cette trêve n'apparaissait-elle pas toujours dans les propos :

— Dites donc, c'est peut-être son dernier repas ! s'écria Roubillot.

Elle désignait du doigt la nouvelle dont le destin venait d'être révélé par les cartes.

La grosse mère Houdin haussa les épaules et continua de manger. Elle n'aimait pas qu'on s'occupât de surnaturel en dehors des moments où les cartes étaient étalées et surtout pendant les repas.

Redempcion cependant ne cessait de pousser du coude la mère Houdin assise près d'elle :

— Dis oui, dis oui ! tu vas la voir bifurquer !

— Redempcion ! s'écria madame Mingot, vous avez tout à l'heure, par vos prières, contribué à la mettre en état de grâce et vous voulez main-

tenant qu'elle bifurque ? Qui trompe-t-on ici ? Voulez-vous me laisser entendre que vous avez cherché à me berner et que ce que vous lui avez tendu avec une fausse ferveur c'était quelque chose comme une hostie sanglante ? Souvenez-vous !

— Je me souviens surtout d'un cul de guenon qui ressemblait à ta figure, répondit Redempcion.

— Redempcion ! cria madame Mingot, je vous prie de retirer vos paroles. Tenez, je vous maudis !

— Taisez-vous, pour l'amour de Dieu ! lui dit Rose en la tirant par la manche.

Le sentiment de pitié qui menaçait, un instant plus tôt, d'envahir tout son cœur avait disparu. « Voici ta nouvelle famille. Qu'est-ce que tu attends pour l'aimer ? »

— Alors ? vous ne mangez plus? lui demanda madame Mingot. Je vous vois toute songeuse. Vous avez peut-être trouvé des cailloux dans vos lentilles ? Ou bien vous pensez encore à votre mari et ça aussi ça craque sous la dent...

Elle avait parlé assez fort pour que ses voisines de table puissent l'entendre : elle cherchait un succès après les injures de Redempcion et puis cette amitié était finie, elle la foulait aux pieds, elle foulait aux pieds toutes les amitiés. Ah, on ne savait pas qui elle était, on ne savait pas ce que pouvait être une révoltée !

— Mais c'est un mari buvard, votre mari ! reprit-elle en riant d'une façon étrange. Que de larmes il lui faut ! Et pourtant vous n'en êtes pas avare...

Rose ne répondit pas. « C'est un mari vivant, se répétait-elle, c'est un mari vivant... »

Un mari vivant, un mari parfait, un mari unique.

Bien avant de lui prêter, comme maintenant, toutes les vertus des ressuscités, Rose avait éprouvé avec quelle rigueur il entrait dans chacun de ces moules. Son aspect physique même semblait s'y être appliqué : ni trop grand, ni trop petit, ni trop beau, ni trop laid. Il en était de même pour ses vertus morales. On procédait par absence, par manques. Mari vivant, mari parfait, mari unique, c'était un mari émondé.

— Comme je suis cruelle ! se dit Rose en s'essuyant les yeux à son drap.

C'était en le soumettant ainsi à l'arbitraire de l'analyse qu'elle parvenait le plus vite à pleurer. Et son amour, c'était ses larmes. Dans son esprit, elle malmenait volontiers l'image chère, dardait sur cette molle cible les traits du cynisme ou d'une lucidité supérieure à l'amour, la congédiait, l'escamotait, la ramenait avec une brusquerie ironique : elle découvrait la religion du sacrilège.

Restait son prénom, ce mot, cette syllabe « Paul » qui, lorsqu'elle s'était enivrée jusqu'aux larmes de blasphèmes, suscitait une réalité qui la laissait sans forces, immobile, les yeux brûlants, le cœur ouvert.

Comme un peuple d'oiseaux familiers invisibles, maints prénoms vivaient entre les murs des salles de l'asile. Les noms patronymiques ne les avaient pas suivis. Envolés des nids d'un lointain état civil, les prénoms connaissaient dans ce lieu où ils s'étaient réfugiés, la vie preste et naïve des âmes qui ont quitté les corps.

La mère Houdin parlait souvent de Gabriel, son fils, son frère, son mari, nul ne savait. Julie Vuillaume prononçait parfois le nom de Berthe. Une vieille à cheveux blancs parlait de Louis. Marthe disait en pleurant le nom de Marthe qui n'était pas le sien, ou alors que croire ? Au milieu de ceux-là passaient, plus rares, oiseaux voyageurs interceptés dans un vol au long cours ou créations d'îles ensoleillées et lointaines, des Charles, des Octaves, des Luciens, des Albertes, des Pierres, des Bertrands, certains croassant de façon nostalgique, d'autres pépiant faiblement contre la nuit de l'oubli qui montait tout autour d'eux ou bien rapidement épuisés et laissés sans voix par la splendeur brève et trompeuse d'une aube. Paul, parmi tous, poursuivait son vol inlassable et sûr.

La première fois qu'il s'était élevé dans le battement lourd de ses ailes nocturnes, comme aveugle encore et inquiet de ces murs inconnus et si proche, c'était dans cet hôtel voisin de la mer où Rose, des vacances bourgeoises qu'elle était venue goûter là, avait commencé de déboucher sur ces autres vacances, plus prodigues d'horizons et plus éventées : celles de sa raison.

Depuis, que de vols accomplis, que de métamorphoses ! Tantôt, elle s'était avancée dans la vie avec ce faucon sur son poing, le regard droit et enfermant le monde entier dans l'aire de la chasse ; tantôt, dans les brefs moments charnels de l'amour, elle avait vu se déplier largement, comme un tremblant et dur éventail multicolore, les ailes d'un ara, ses serres refermées et se renversant sans lâcher la barre de son perchoir ; tantôt, elle avait suivi, les yeux rapetissés par un soleil trop fort, ces circonvolutions d'épervier ; tantôt, elle avait écouté le repos nocturne et rengorgé de la colombe...

— Il est dit que Rose Schmidt sera toujours la dernière à descendre ! s'écria l'infirmière qui maintenait la porte du dortoir ouverte en jouant impatiemment avec ses clefs.

Rose fourrait, dans le petit sac qu'au temps de leur amitié madame Mingot avait taillé pour elle dans une vieille doublure de satinette noire, des objets acquis au prix d'une longue patience, tantôt dus à la générosité désordonnée et aveugle des femmes pour qui venait de sonner l'heure de donner (quand sonnerait, tout de suite après, l'heure de reprendre, leur mémoire brusquement manquante les abandonnerait, immobiles et démunies, au milieu de la salle), tantôt trouvés sur le ciment du préau ou près des lavabos et n'appartenant déjà plus à personne.

Ce peigne auquel manquaient des dents, cette boîte d'allumettes vide destinée aux aiguilles, aux timbres, ce morceau de miroir aigu (rien

ne donne d'angles plus étroits et plus courbes qu'une glace brisée) ce portefeuille de carton rouge qui laisse une trace suspecte sur la serviette humide emportée avec soi, cette boîte de fer encore saupoudrée intérieurement du sucre qui enrobe les pastilles pectorales et vide, ce vieux livre effeuillé, chapitres cinq et six d'une histoire qui se passe en Ecosse, étaient des objets à l'usage anonyme où les marques de la propriété ne mordaient pas. En les perdant, en les donnant au hasard à la première femme qui passait (cette heure de donner qui sonnait toujours dans un moment de solitude et juste après des larmes), on les rendait à une nécessité collective, partout étale, qui les lavait des signes et des souvenirs de la possession.

Cependant, le goût de la propriété exercé sur ces objets qui devenaient, à force d'anonymat, une sorte de monnaie disparate, était assez fort pour que chaque femme éprouvât le besoin de traîner avec elle cette poche de tissu où coulissait une ficelle passée autour d'un doigt et, sans fin, s'y tressant, s'y détressant.

— Rose Schmidt, vous n'avez pas bientôt fini d'entasser des cochonneries dans ce sac !

Rose courait vers la porte avec le sentiment d'oublier quelque chose. A tout hasard, elle passait sa main dans ses cheveux, tandis que l'infirmière refermait bruyamment derrière elle la porte du dortoir. Rose descendait l'escalier de pierre en courant, son petit sac de toile noire battant contre ses jambes. Elle était rendue à sa simplicité. Sans doute le souvenir de Paul ne la quittait guère mais son petit sac de toile noire non plus, ce sac empli de choses misérables, essentielles. Elle débouchait enfin dans la salle d'asile où l'hiver (peut-être seulement un printemps qui ressemblait à l'hiver) continuait de tenir les femmes enfermées. D'abord, cette surprise qui la laissait clouée, un instant, sur le seuil. Elle avait poussé la porte et tardait à la refermer sur elle.

C'était, toutes dimensions abolies, comme un arbre vivant ou comme un espalier de singes, comme une fourmilière à l'échelle humaine. Dans les premières secondes, la vie, le mouvement, ici, interdisaient toute identification, tout dénombrement, car les déplacements des femmes substituaient inlassablement les uns aux autres les visages. Les voix se copiaient, se confondaient, répondaient à une question par une question semblable, épousaient les échos, questionnaient les questions, répondaient aux réponses. Celle qui venait de crier, d'appeler dans telle direction s'éloignait soudain en sens inverse, tandis qu'une autre surgissait à sa place, la bouche ouverte sur le cri qu'elle n'avait pas lancé, et offerte à un absurde destin.

Certaines femmes restaient collées contre le mur comme des taches bleues, puis couraient sur vous, vite volumineuses, lourdes d'une sorte de présence exorbitée et tournaient brusquement, comme happées dans le glissement d'un miroir convexe. Jamais un instant de repos ne sem-

blait devoir s'établir entre ces murs ripolinés qui s'embuaient comme s'ils avaient vraiment enfermé une ébullition furieuse.

Rose faisait enfin un pas à l'intérieur de la salle et, autour d'elle, tout lui paraissait s'apaiser. Roubillot passait, clignant malicieusement de l'œil à son adresse et traînant dans son sillage trois filles, l'œil rond et affairées, comme des poissons plus petits. Madame Mingot s'approchait d'elle :

— Je ne vous parle plus ! Depuis deux jours vous avez constamment fait semblant de ne pas me connaître. Je suis trop compromettante, n'est-ce pas ? Rassurez-vous, vous entendrez encore parler de moi !

Rose allait protester, mais la vieille avait déjà disparu. Le mouvement avait repris autour d'elle, les fils qui ronflent autour de la navette, la démence, la rumeur des métiers. Elle passait la main sur son front. Elle allait rentrer à son tour dans la danse, elle allait se mettre, elle aussi, à la tâche, elle allait recommencer à tourner...

Pendant toute une partie de cet hiver-là (ou de ce printemps qui ressemblait tant à l'hiver), Rose tourna. Elle commençait le matin, aussitôt qu'elle était descendue du dortoir. Elle pensait que ce serait un jour comme celui-là que Paul viendrait. Vers dix heures, elle s'accordait quelques minutes de repos et allait s'asseoir sur un banc près d'autres femmes comme elle, muettes, attentives aux signes de leur mal. A cette heure-là, Rose avait tourné, le long des murs, une centaine de fois au moins. Du regard, elle mesurait la surface de l'aire ; en pensée, elle mesurait sa nouvelle tâche avec la calme volonté des ouvriers assis au bord de leur chantier pendant la pause.

Il y avait, dans chaque tour, deux éléments de réussite. Le premier était d'une nature strictement technique. Il s'agissait de couvrir, à chaque tour, la plus grande distance possible en marchant au ras des murs et en conservant la même cadence. Cela impliquait qu'aucune des autres femmes circulant dans la salle ne vînt se placer sur votre route. Les angles de la pièce, les changements de direction qu'ils imposaient chaque fois, articulaient assez agréablement cette promenade. Si personne ne restait planté devant vous ou ne bouchait le coin, vous obligeant alors à rogner ou à prendre une traverse, vous tourniez avec une régularité parfaite, vous deveniez l'épouse du temps.

La seconde condition de réussite était plus difficile à définir. Ce qu'on savait, en tout cas, c'est qu'il était bon de choisir comme point de départ la date du jour (personne ne la savait, il fallait la demander à une infirmière qui souvent répondait n'importe quoi) ou, plus simplement, la saison : hiver, printemps, été, automne et de remonter ensuite dans le temps, d'année en année.

La pluie, si dehors, justement, il pleuvait, pouvait également servir de prétexte et réveiller dans votre mémoire le souvenir des jours de pluie anciens. Mais il y a pluie et pluie : la pluie d'été et la pluie d'hiver d'abord et, dans le bruissement, la lumière ou l'odeur de chacune d'elles,

bien des nuances aussi. Plus rare, la neige était également plus sûre : les souvenirs s'inscrivaient sur elle noir sur blanc. Le vent, la date du 23 février, la nuit venant à cinq heures, pouvaient apporter ainsi, chaque jour, un thème de méditations, ramener du fond de la mémoire une saison moins solitaire et au ciel moins assombri que celle qu'on vivait.

Dans l'après-midi, cependant, ou vers le soir, soudain cette pensée jusqu'alors retenue comme un cri : « Quand le reverrai-je ? Et le reverrai-je jamais ? » On avait allumé les lampes. Des ombres couraient sur le sol, récifs affleurant, embûches, noirs parages où il est temps d'échouer. Rose prenait place sur le banc, étendait ses jambes lasses et redécouvrait autour d'elle ses compagnes aussi fraîches qu'à la première heure, ravivées par la nervosité du soir.

Du regard, elle fouillait parfois l'assistance afin d'y découvrir madame Mingot. Que la vieille ait aussi brusquement changé de comportement et recherchât maintenant la compagnie des femmes les plus bruyantes et les plus indisciplinées de ce quartier d'asile ne la surprenait point. De telles métamorphoses étaient habituelles ici. Le travail de la liberté à l'intérieur de vous-même, les appels, les tentations de la liberté, ce sang vif qui butait, pouvaient très vite vous jeter dans de plus grands excès que la démence.

Depuis plusieurs jours, madame Mingot se dépensait avec une âpreté dont Rose ne l'aurait pas crue capable. Elle ne quittait guère le clan que formaient Redempcion, Gertrude, Roubillot et une ou deux de ses suivantes, et auprès duquel la mère Houdin était comme un mage endormi, une conseillère poussive. Longtemps considérée comme une femme pleine de morgue et portée à la délation, madame Mingot n'avait dû qu'à son algarade avec le directeur de pouvoir être admise à l'intérieur d'un cercle qui, d'ailleurs, pour un oui, pour un non, par jeu souvent, s'empressait d'aller se reformer loin d'elle, à l'autre bout de la salle, dans la minute qui suivait celle où elle avait été reçue.

Rose voyait alors madame Mingot qui traversait rapidement la salle en s'appliquant à cacher son désarroi sous une grimace de joie mauvaise, sous un air de « chahut », douloureuse surenchère des sentiments subversifs qui allaient lui valoir d'être réintégrée dans le cercle ironique et fuyant.

Rose était parfois tentée de se porter à la rencontre de son ancienne compagne. Madame Mingot ne devait-elle pas aux déceptions de l'amitié de s'être jetée dans ces excès ? « J'ai trop parlé de Paul. Je me suis enfermée dans ma mémoire. Elle était venue vers moi, dès le premier jour, m'avait guidée, m'avait apporté sa présence bavarde mais chaleureuse, son impitoyable et ardente amitié au moment où tout me faisait défaut. Dès que j'ai pu revenir à la vie, à ma vie, retrouver mon passé, je me suis détournée d'elle », se disait Rose. Mais elle ne bougeait pas. Il était trop tard.

Même si c'était dans la déception et l'amertume, madame Mingot avait

retrouvé une forme de vie nouvelle et un nouveau destin. Elle qui parlait toujours de l'enfer le poussait maintenant jusqu'à ses dernières conséquences. Elle attisait ses vérités. Un soir, elle tenta de mettre le feu à l'asile.

Elle avait patiemment entassé dans son sac des morceaux de papier, des chiffons imbibés de graisse ou d'huile pendant les repas, des brindilles tombées des arbres qu'elle avait ramassées dans la cour. On ne sut jamais de quelle façon elle avait pu se procurer des allumettes.

S'échappant de la salle, elle gagna, au premier étage, une lingerie où des draps étaient pliés dans des casiers de bois. Quand elle réapparut, elle adressa un clin d'œil aux femmes du cercle qui attendaient son retour avec une excitation où passait parfois un mouvement de panique. Le secret avait été lâché bien avant son retour. La rumeur porta la nouvelle jusqu'aux oreilles de Rose qui venait justement de s'arrêter de tourner : « Mingot (depuis qu'elle s'était jetée dans l'insubordination on ne l'appelait plus guère « madame »), Mingot vient de mettre le feu à la lingerie. » « Pourquoi la lingerie ? » se demanda Rose.

— Elle a bien fait. Ils nous embêtent avec leur linge, dit une femme près d'elle.

— Mais nous allons être brûlées vives ! s'écria une autre femme en se levant. Nous sommes enfermées !

Elle s'élança vers la porte et d'autres la suivirent.

— Au feu ! Au feu ! se mirent-elles à hurler.

Par la porte vitrée de la salle, on apercevait le bas de la cage de l'escalier qui s'emplissait déjà de fumée. Des infirmières couraient en tous sens. Des sonneries retentirent un peu partout. Les cris des femmes devenaient assourdissants. On ouvrit enfin les portes qui donnaient sur la cour. Les femmes se réfugièrent sur les pelouses gorgées d'eau. Le soir tombait. Des appels se répondaient à travers les jardins, sous les arbres, et se prolongeaient au-delà des murs. Le directeur, accompagné de civils en noir, arriva en voiture et freina bruyamment sur le gravier. Quelque part une cloche sonnait. On ne voyait pas encore les flammes.

Rose chercha madame Mingot dans l'ombre. Elle la découvrit au milieu d'un cercle, pâle, incapable de parler. Elle répondait aux questions que lui posaient les femmes par un simple hochement de tête, en essayant de sourire, à la façon des champions exténués et près de la syncope qu'on félicite de leur victoire.

— Laissez-la donc ! dit Rose aux femmes.

Elle prit madame Mingot par le bras et l'entraîna au fond de la cour. Les pompiers venaient d'arriver et les femmes s'étaient groupées autour de leur voiture. Rose et madame Mingot atteignirent, en longeant le mur d'enceinte, un endroit parfaitement désert. Rose reconnut le lieu où, tant de fois, au début de son internement, elle s'était assise en compagnie de madame Mingot.

— Vous vous souvenez ? lui dit madame Mingot qui reconnaissait,

elle aussi, l'endroit et qui sortait de son silence avec une voix un peu lasse. Ce qu'il faisait chaud alors ! C'était quand ? Un an, deux ans ?

— Huit mois, dit Rose.

— Ah ! vous étiez bien coincée en vous-même, à cette époque, reprit madame Mingot. Les premiers jours, vous n'en décrochiez pas une. Et des yeux comme des soucoupes. Des soucoupes pleines d'eau, car vous pleuriez. Vous avez toujours beaucoup pleuré ici.

— Je pleure beaucoup moins, dit Rose, la gorge serrée.

— Qu'il faisait chaud, mon Dieu ! Je vous disais quelquefois : « Rose, venez, on va s'asseoir à l'ombre, sans cela vous allez me faire un « quartier trois »...

— C'est vrai, dit Rose.

— Et maintenant, c'est moi qui suis bonne pour le trois, continua madame Mingot en baissant la tête. Vous ne me verrez plus, Rose, plus jamais. Personne ici ne me reverra plus. Un jour, vous apprendrez que je suis morte et il y aura déjà longtemps que je le serai. On informe mal, ici, ajouta-t-elle d'une voix articulée qui n'était plus la sienne.

— Madame Mingot... balbutia Rose.

— Non, Rose, ne dites rien, murmura madame Mingot en levant sa main qui tremblait.

Sa voix allait se casser. Elle reprit :

— Oui, ce que vous pouviez pleurer ! Et Paul ? Où en êtes-vous à l'heure qu'il est ?

Des agents de police venaient d'entrer dans le jardin. Ils marchaient à grands pas les uns derrière les autres.

— Par moments, il me semble qu'il ne va pas tarder à venir, répondit Rose. Il m'emmènera aussitôt. Vous savez, nous formons un couple extraordinairement uni. Cela fait sourire les gens : ils doutent toujours de la fidélité, de l'amour unique. Et pourtant, il n'y a qu'à le voir, lui, le voir me regarder. Ses yeux deviennent tout dorés. On pense toujours que je me vante. Mais non, c'est ainsi ; d'ailleurs, son amour, cet amour presque excessif, je le reconnais, je le lui rends bien : il est ma vie. Parfois, je me dis : il faut qu'il soit mort pour ne pas venir. Mais non, ce n'est pas possible ! J'aurais été avertie, quelque chose, au même moment, se serait cassé dans ma poitrine...

— Rassurez-vous, dit madame Mingot, il n'est pas mort... et il vous aime encore, je peux vous le dire maintenant : je ne le sens pas mort. Moi, si. Mais qu'importe vous et moi. La vie est d'abord en dehors de nous. Il faut en finir avec cet enfer, Rose ! La vie, c'est les autres... Rose, Rose ! s'écria-t-elle très vite, on était là, toutes les deux, contre le mur. Ce qu'il pouvait faire chaud ! Je vous disais mes histoires... ah non, ne pleurez pas ! Ne pleure pas, Rose, je t'en supplie ; vous vous souvenez, c'est dans *Les dragons de Villars*...

L'incendie était déjà éteint. Les pompiers enroulaient leurs tuyaux en parlant très haut dans le soir. Les agents de police repartaient en

file indienne. Des infirmières battaient le rappel des femmes en criant des noms, en se déplaçant en tous sens, dans l'obscurité grandissante.

— Rose, ne pleurez pas, dit encore madame Mingot.

Des hommes approchaient, le directeur parmi eux.

— Allons, madame Mingot, il va falloir nous suivre, dit-il doucement.

La vieille se baissa et arracha à un arbuste une petite feuille morte noircie par le gel. Deux infirmiers en blouse blanche s'étaient emparés d'elle, sans brusquerie, chacun la tenant par un bras.

Madame Mingot éleva sa main en l'air, la petite feuille morte tremblant entre ses doigts. Déjà, on l'emmenait :

— Tenez, Rose, Rose, regardez ! cria-t-elle. Vous vous souvenez, il gèle...

Voix lointaine, un peu théâtrale, un peu fêlée. On ramena Rose dans le réfectoire inondé où les femmes, ce soir-là, restaient silencieuses.

***

Et la vie continua entre les hauts murs de l'asile. L'été (peut-être seulement un printemps qui ressemblait fort à l'été) revint, et des feuillages. On sortait de nouveau dans la cour blanche de soleil. L'incendie, les dégats qu'il avait provoqués et surtout ces flammes prêtes à naître, à jaillir à chaque instant, dont il avait révélé l'existence, incitèrent le directeur à entreprendre ce qu'il appelait une réorganisation des services. On eut enfin du sparte et du raphia.

Rose fut désignée pour diriger l'atelier qui, les jours de beau temps, s'installa sous les arbres avec des chœurs de femmes aux voix fausses. On tressait des napperons, des couffins, des sandales, des chapeaux de soleil. Le directeur s'intéressait beaucoup aux travaux et passait de longs moments assis près de Rose en fumant un cigare :

— Rose Schmidt, commençait-il, je vous dis toujours, il faudrait que nous parlions un peu de vous, tous les deux ensemble. Et puis, quand je suis près de vous, comme en ce moment, avec quelques minutes à moi, je n'ai plus envie de vous parler de vous et de votre passé. Je vous regarde : vous êtes calme, parfaitement lucide, un peu rêveuse, sans doute. Je me dis : elle sait pourtant, elle se souvient. Mais devant vous, Rose Schmidt, je commence à croire qu'il n'y a de conscience et de mémoire qu'acceptées. Et peut-être aussi n'y a-t-il de réalité qu'acceptée.

» Je me dis aussi qu'on s'invente moins dans le mensonge et le rêve que dans l'aveu. Oui, tout cela, tout ce que vous représentez sous votre visage souriant et fermé, est bien troublant, Rose Schmidt, bien troublant. Et je préfère vous voir ici vivant de votre espoir mensonger que morte ailleurs de votre désespoir vrai. Je mise, avant tout, sur la vie et contre la raison, j'entre dans votre jeu. Les saisons y entrent, elles

aussi : vous vivez. Mais je parle, je parle et vous ne répondez pas et vous avez raison de ne pas répondre. Votre raison est plus forte que la mienne. Vous seule, après tout, savez nier. C'est une grande vertu. Tellement rare. Votre amour existe contre tout, Rose Schmidt. Et je suis heureux d'en être l'auxiliaire...

Il se levait, posait sa main sur l'épaule de Rose et s'éloignait sous les arbres.

— Du rouge, trois fils, Annette, disait Rose. Non, ce sont des framboise, ceux-là. Rouge cerise. Merci. Deux verts... des paille, maintenant, une poignée tant que tu y es : c'est pour le fond.

Le silence des après-midi d'été s'installait, à peine troublé par les paroles des femmes : « Les anses, Redempcion, on attend ! » « Oh ! toi ! voleuse d'aiguilles, espèce de démon ! »

La folie était toujours là, sous les arbres de l'asile. Mais l'été aussi et l'espoir.

— Six bleus, s'il te plaît, Annette, disait Rose. Non, change-moi celui-ci, tu vois. Il est mal teint...

Elle passait le dos de sa main sur son front où perlaient des gouttes de sueur, regardait le ciel inondé de clarté. Les images de la vie étaient là : cette communauté bavarde, facilement délirante au milieu de laquelle Rose, chaque jour un peu plus, asseyait son pouvoir, gagnait en autorité, cette humilité des tâches quotidiennes, le jeu de fils bleus, rouges, jaunes ou verts dans lesquels la folie peu à peu se prenait, le passé pardonné, l'été dans les feuillages. Rose s'attardait, les mains inoccupées, le regard dans l'espace. Il était bon de ne pas savoir encore, de ne pas vouloir se souvenir encore.

PIERRE GASCAR

SOUVENIRS DU MANITOBA

par GABRIELLE ROY

La Revue de Paris *a publié en décembre* 1947, *une étude de Francis Ambrière sur l'écrivain canadien Gabrielle Roy qui devait quelques jours plus tard obtenir le prix Fémina pour son roman* Bonheur d'Occasion. (*Celui-ci avait déjà à cette époque obtenu un grand succès en terre américaine.*) *Depuis lors, on a pu lire dans nos livraisons une nouvelle de Gabrielle Roy,* Feuilles Mortes (*janvier* 1948) *et un roman, l'*Ecole de la Petite Poule d'eau (*mars, avril* 1952).

MON enfance au Manitoba fut entourée d'une paix profonde. Sans doute ceux qui m'entouraient devaient-ils dépenser beaucoup d'ingéniosité pour conserver notre langue — les groupements canadiens-français de l'Ouest ne se sont pas maintenus sans épreuves ni sacrifices — néanmoins ce qui s'est le plus profondément gravé en moi au cours des premières années de ma vie à Saint-Boniface, ce fut une impression de sécurité. Cette sécurité que donne à la vie la présence d'un passé de douceur, attestée par des récits, des souvenirs et aussi par la solide assise d'un ordre social et moral éprouvé.

Tout cela, nos parents ou nos grands-parents l'avaient apporté du Québec. En des pays neufs, entre des horizons nouveaux vastes comme les horizons de la mer, et parés d'un attrait irrésistible, nos parents gardaient toutes les coutumes des villages qui les avaient vus naître. En somme, c'était la vie de *la paroisse* que nous vivions sur les bords de la rivière Rouge et un peu partout dans la plaine où se trouvaient des villages assez importants de Canadiens français.

Saint-Boniface menait alors une existence que j'imagine très semblable à celle d'une petite ville du Québec, de population à peu près égale à cette époque. Les gens en place, *l'élite* comme nous disions, et elle était, tout comme dans la vieille province, formée par les professions libérales — rares encore chez nous étaient les gens qui entendaient faire de l'argent — les gens *marquants :* professeurs, prêtres, juges, avocats, notaires, médecins, donnaient le ton.

Les distinctions sociales étaient assez recherchées, les conventions sévères, les discours nombreux, mais notre société était comme adoucie par les souvenirs de la vieille province. Je pense que nous avions au Manitoba en ce temps-là une nostalgie du Québec toute semblable à celle que les colons français restés au Canada après la capitulation durent éprouver pour la France. Le plus beau voyage de nos gens était toujours *vers le Québec.*

En fait, la mémoire était tellement portée à embellir tout ce qui venait de cette province qu'il devenait parfois dangereux pour la réalité de la confronter avec tant de souvenirs émus. Pourtant, lorsque je vins pour la première fois dans la province de Québec et que j'allai dans la région où ma mère était née ; quand je découvris ces coteaux de Saint-Alphonse, cette étroite rivière Assomption, cette terre caillouteuse dont la seule douceur était bien la petite érablière, je ne fus pas libre malgré tout de la voir autrement que par les yeux de ma mère, si grande avait été sa passion pour ce petit coin de pays. Du reste, dans le silence encore si profond de ces collines, j'ai pu entendre le même bruit d'eau, la même chanson de la rivière dont ma mère, au bout de cinquante années, se souvenait si parfaitement.

Telle était notre vie à Saint-Boniface, pénétrée de souvenirs et par eux, je pense, parfois comme engourdie. Je me rappelle : on entendait presque toujours dans un coin ou l'autre de la ville tinter la cloche d'un couvent ou d'une chapelle. Aujourd'hui encore, un tintement de cloche au loin éveille en moi la vision d'une petite ville de bois, silencieuse, presque déserte, sauf aux heures des offices religieux ; alors je revois les trottoirs se couvrir de gens qui tous prennent la même direction ; je revois une ville entière coulant vers le portique de la cathédrale.

Il n'y avait pas chez nous de grands magasins, presque pas d'industrie ; il y avait bien une petite gare perdue au bout de la ville, mais il me semble qu'il n'en partait ou n'y arrivait jamais qu'un tout petit train local, très peu *connu.* La population travailleuse de chez nous se retrouvait pour ainsi dire entière, aux mêmes heures, dans un tramway jaune qui la transportait à Winnipeg où presque tous nos gens avaient leur gagne-pain, soit dans *les magasins à rayons,* dans les banques, mais encore plus fréquemment dans des bureaux de l'administration civile.

Nous étions une ville de *collets-blancs* pas très riches, dignes, soucieux de l'apparence... et pleins de courage. Chez nous, à Saint-Boniface, les édifices importants étaient le juniorat, le collège, le couvent, un hospice, un orphelinat, l'hôpital, des écoles ; les écoles furent toujours la fierté de Saint-Boniface, de grandes écoles modernes, coûteuses, qui avaient presque ruiné la ville. Mais n'est-ce pas une belle façon de se ruiner ? Il y avait bien une dizaine d'ordres religieux établis alors dans notre ville.

Il y eut même un petit monastère de Carmélites, mais la sévérité de

leur règle — et les religieuses entendaient l'observer strictement même sous un climat aussi dur que le nôtre — nous inspira, je me souviens, une très vive inquiétude. Au cours d'un hiver particulièrement rigoureux, nous nous demandions sans cesse si les pauvres femmes n'allaient pas geler dans leur cloître mal chauffé, à peine habitable. Enfin, le petit monastère fut abandonné.

Toujours, sur les trottoirs de notre ville, il me semble que l'on voyait passer des enfants menés deux par deux à la promenade par des religieuses dont on entendait les chapelets cliqueter. Au-dessus de la rivière Rouge aux eaux brunâtres et lourdes s'envolait l'appel des cloches de la cathédrale, cependant que les mouettes des lacs — et peut-être venaient-elles de la baie d'Hudson, car nous étions, par toutes sortes de cours d'eau, reliés à la mer — que les petites mouettes grises volaient presque parmi les tombes du cimetière, proches, si proches des berges.

Les mouettes viennent-elles encore si loin à l'intérieur pour entourer le clocher de Saint-Boniface ? Leur vol presque silencieux, leur faible cri quand le temps était pluvieux sont mes souvenirs les plus tenaces. J'aimais qu'elles viennent jusqu'au milieu d'un continent nous apporter, avec le sentiment du large, une angoisse des îles. Nous étions bien aussi comme dans une île, nous de Saint-Boniface, seuls dans l'océan de la plaine et de toutes parts entourés d'inconnu.

Après l'impression de sécurité, je crois que ce que j'ai le plus fortement éprouvé durant mon enfance, c'est l'attrait de cet inconnu. Nous n'avions en ce temps-là, comme aujourd'hui, qu'un pont à traverser pour changer de monde en mettant le pied dans Winnipeg. Winnipeg, alors, c'était surtout l'avenue Portage et encore plus le *Main Street*, si chargé d'inconnu qu'il devint pour moi comme la première image de l'univers... dans le temps qu'il me révélait ce drame de la surpopulation dont on souffrait là-bas en Europe.

Dans Winnipeg passaient, avant d'être avalés à l'ouest par des océans de terre, d'étranges cortèges d'hommes blonds aux yeux bleus, aux grandes moustaches, de femmes chargées de ballots, de familles entières. Ces gens marchaient dans les larges rues *l'un derrière l'autre*, comme s'ils eussent été engagés en un défilé de montagnes, et c'est à quoi longtemps on reconnaissait d'abord chez nous les étrangers... je veux dire à cette façon timide de parcourir la ville.

Mon père, qui était agent colonisateur, avait établi beaucoup de ces hommes dans la Saskatchewan. C'étaient surtout des Slaves. A la maison, j'entendais parler de « petits Ruthènes », de Doukhobors, de Mennonites. Ceux-ci, des anabaptistes, avaient traversé presque tous les pays d'Europe et, partout persécutés, ils venaient dans notre pays chercher la liberté de poursuivre leurs rêves de pacifisme. Aujourd'hui encore, il me paraît singulier que ce soit dans notre petite ville si grave, si refermée sur elle-même, parfois si somnolente, que j'aie appris combien

le monde est grand, varié, combien la vérité offre de visages différents selon les pays.

Sur les bords de l'Assiniboine, à une vingtaine de milles seulement de Winnipeg, essaimée en petites colonies de cent personnes environ, vivait une secte encore plus curieuse, les Huttérites, chez qui aucune propriété personnelle n'est tolérée, aucune distinction de fortune possible, car tous se partagent également les fruits du travail collectif.

Ils forment une espèce de communauté religieuse et familiale, tous habillés d'un costume sévère, appelés par une cloche pour manger dans une salle commune ou pour prier ; ensuite chacun se rend à la tâche qui lui est assignée. Ainsi il y a chez ces gens le frère berger, l'apiculteur, le porcher, le maître de la ferme et une espèce de frère portier qui s'occupe des relations avec l'extérieur ; les femmes, en équipe, font la cuisine et les travaux ménagers ; les plus vieilles, devenues inaptes à d'autres besogne, gardent les jeunes enfants dans de petits clos. L'âge de la retraite venu, chacun des Huttérites se repose aux frais de la communauté ; il y a une dizaine d'années du moins, ces gens n'acceptaient aucun secours de l'État ni même la pension de vieillesse. Ils entendaient pourvoir eux-mêmes aux besoins de leurs frères âgés ou impotents. Mais j'ai mis des années à découvrir l'existence de ces colonies établies tout près de chez nous ; ces Huttérites mènent une vie secrète et fière.

Pourtant, l'étonnante variété humaine qui se manifestait autour de nous était facile à percevoir. Non loin de notre maison coulait une paresseuse petite rivière... C'était la Seine... Un pont à traverser... une passerelle plutôt, précaire, branlante... et, soudain, on était chez des gens gras et blonds, buveurs de bière, tous prêts à devenir marchands, marchands de grains, de *moulées*... Ils furent les premières gens de notre ville à prospérer. Chez eux, les prêches étaient faits par un capucin barbu, en langue flamande... Ce côté de notre petite ville, nous l'appelions : le *côté Belgique*.

Quelquefois, ma mère m'offrait une très jolie promenade dans un petit bateau. On se rendait de Winnipeg jusqu'à Selkirk par la rivière Rouge... A peine quittée la ville, les berges de la rivière n'étant pas très éloignées, ni très élevées, nous découvrions une véritable petite *Ukraine*. Les bulbes d'une chapelle élevée au milieu des champs nous apparaissaient d'abord, puis des systèmes d'irrigation à balancier, enfin, d'étroites maisons basses chaulées chaque printemps et dont la blancheur exquise, ponctuée de géraniums rouges se reflétait dans l'eau.

C'était un paysage placide, serein ; on ne pouvait deviner d'abord quel travail fiévreux avait réussi à lui donner ce caractère tranquille. Mais des femmes, sous un soleil ardent, les cheveux couverts d'un fichu blanc, parfois levaient la tête des sillons gras lorsque le petit bateau de croisière passait, et elles nous regardaient, nous qui n'avions rien à faire que nous promener, d'un long regard étonné.

Plus tard, j'ai entendu une société de folklore chanter à Winnipeg les chansons ukrainiennes ; c'étaient des chants bondissants qui devenaient tout à coup tristes et pleins d'ennui. Ils disaient la vie des petites colonies ukrainiennes de la rivière Rouge, mais aussi l'espace démesuré, les oasis que forment les villages dans la plaine nue, et cette faim de contact humain qui les dévorait tous. Et c'est ce chant d'Ukraine qui me chante si bien, aujourd'hui, le Manitoba !

Allions-nous passer des vacances à Notre-Dame-de-Lourdes, à quelque quatre-vingts milles de Winnipeg et, du train, nous descendions dans un village authentiquement *français*, avec çà et là, de grandes maisons dont la galerie était à l'étage. Souvent l'étable était reliée à l'habitation comme en Auvergne par une petite cour dallée ou de ciment. Les gens faisaient pousser dans leur jardin des légumes ou des fleurs inconnus chez nous : il y avait parfois contre la porte une paire de sabots... C'était une atmosphère de vie paysanne française ; là on était économe à l'excès, très têtu, très individualiste... et extraordinairement travailleur.

A Winnipeg, nous avions, et il y est encore, l'immense théâtre Walker — le plus vaste du Canada, je pense — avec d'énormes lustres, des rampes dorées, d'épais rideaux de scène en velours cramoisi, des loges et balcons sur balcons. On avait vu grand à Winnipeg à la « belle époque » ; une magnifique folie de grandeur s'était emparée de cette ville qui voulut les rues les plus larges du Canada, son port de mer personnel (ce fut Churchill), qui voulut aussi être et qui fut la première dans l'art de la musique et du théâtre.

Lady Walker, qui donna une fortune pour la construction de la salle, rêva peut-être de retrouver, dans la ville du blé, un autre théâtre, *Old Vic*. En tout cas, l'énorme palais des songes a vu défiler bien des fois Hamlet, Lear dément et Macbeth. Ce fut là que j'éprouvai la première émotion esthétique de ma vie. Les bonnes sœurs nous avaient emmenées — une ribambelle de fillettes — entendre, en matinée, *le Marchand de Venise*. Nous avions un singulier programme d'études en ce temps-là. Plusieurs classes étaient en français ; les sœurs y enseignaient avec un grand dévouement, ajoutant une heure ou deux par jour gratuitement au temps consacré officiellement à l'étude du français. Ainsi nous arrivions à apprendre passablement d'histoire sainte, la littérature française, assez singulièrement résumée par nos manuels de ce temps-là, l'histoire du Canada.

Mais il fallait se conformer aussi au programme établi par le ministère de l'Instruction publique du Manitoba, c'est-à-dire lire Thomas Hardy, George Eliot, Milton, Shakespeare et, plus tard, Keats, Shelley, Coleridge... Je revois une mère directrice de l'école des filles à Saint-Boniface ; c'était une femme très souple, fine mouche s'il en fut jamais, d'ailleurs une éducatrice d'un inlassable dévouement. Fêtions-nous au couvent quelque dignitaire ecclésiastique, alors la grande salle de récep-

tion se couvrait de tapis rouges, des fougères étaient posées sur des socles, et les portraits des archevêques de l'Ouest, placés bien en évidence sur les murs, nous entouraient. Tout le jour, nous parlions le langage de *la survivance*, de la *cause canadienne-française*. Mais, quelques jours plus tard, une autre fête nous valait la visite des messieurs du *Board of Education* du Manitoba. Alors la mère directrice faisait enlever les portraits des archevêques ; les Pères de la Confédération prenaient leur place ; on nous avait appris pour la circonstance des compliments et des chants qui rendaient un son différent. Ce jour-là, il n'était question que d'allégeance britannique, de loyauté à notre souverain et d'un Canada s'étendant d'un océan à un autre océan. Ces messieurs du *Board of Education* partaient enchantés ; ils saluaient très bas notre mère directrice en l'appelant : Madame.

Donc, elle nous avait envoyées ce jour-là écouter une pièce de Shakespeare. Nous étions si haut juchées au dernier balcon que les acteurs de Stratford-sur-Avon nous paraissaient bien petits, du moins par la taille. Mais Shylock, au moment de poser sa troublante question, renversa la tête en arrière et joua véritablement pour le paradis. « *Hath not a Jew eyes ?* nous demanda-t-il... *Dimensions, senses, affections passions ? If you prick us do we not bleed ?* [1]... » J'étais prête à lui crier que oui, bien sûr... Un superbe Shylock, malgré tout sympathique, inspirait peut-être à quelque enfant, au dernier balcon, une inquiétude sur ce qu'il faut entendre par *les étrangers*.

Telle était notre éducation, peut-être singulière, pas du tout mauvaise à ce qu'il me semble.

Nous jouions aussi des pièces françaises à Saint-Boniface, et presque tous nos spectacles furent présentés à Winnipeg. Que d'animateurs ! Que de gens, chez nous, totalement dévoués à ces petites manifestations artistiques ! M. Marius Benoist montait le poème de Mistral, *Mireille ;* il dirigeait une chorale ; il groupait des instrumentistes, formait un petit orchestre symphonique. Notre ville aimait d'une grande ferveur la musique, les *pageants*, les spectacles. Un Canadien d'origine flamande y avait fondé la fanfare *La Vérendrye* qui jouait fièrement *par nos rues* des marches entraînantes les jours de fête.

Monsieur et madame Arthur Routal créèrent un cercle d'art dramatique, le Cercle Molière, auquel ils consacrèrent leur vie. Je pense que c'est une véritable providence qui a conduit ces deux Français, lui de Bergerac, elle, une Bretonne des environs de Brest, jusque chez nous, pour vivre parmi nous, y gagner leur vie et ensuite employer chaque minute de loisir, sans aucun profit personnel, à former, à guider une petite troupe d'acteurs amateurs.

Sous leur conduite nous avons passé des hivers entiers, soir après soir,

1. « Un juif n'a-t-il pas des yeux ? Formes, sens, affections, passions ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? »

à répéter dans une salle de classe, dans la maison de l'un ou de l'autre, même dans un magasin désaffecté, des pièces du répertoire français. Et il arriva que le Cercle Molière à deux reprises obtint le trophée français au festival dramatique d'Ottawa. Je ne songe pas à donner à cet événement une importance excessive ; pourtant, il attesta la ferveur française qui possédait le Manitoba, et commençait à participer au mouvement culturel de tout le pays. Ce que je voudrais qu'on sache aussi, c'est que notre succès nous valut une recrudescence d'amitié chez les gens de Winnipeg. Ils firent grand cas de cette petite victoire, en furent peut-être encore plus fiers que nous.

Quand je revois le Manitoba, par la pensée, après toutes ces années, ce que j'éprouve le plus vivement, c'est une générosité de sentiments tout naturellement alliée à l'abondance des moissons, à la riche variété humaine de cette province et aussi à l'espace. Ils sont immenses, les ciels du Manitoba. Ils nous ont faits différents de ce que nous aurions été ailleurs. Oui, ce ciel immense invite à connaître et à aller voir, toujours, ce qui est au bout de l'horizon. C'est pour cela sans doute que nous avons quitté le Manitoba... mais c'est pour cela qu'il nous a marqués.

S'il est quelque chose du passé que je voudrais retrouver, c'est bien le ciel immense et aussi, peut-être, à l'heure où le soleil descend, certaine petite route droite, qui partage les champs de blé du Manitoba, les champs de blé illimités... Mais ce que je voudrais le plus sauver de ce passé, c'est avant tout, je le sais bien, un certain sentiment d'exaltation, ce mouvement de l'âme qui lui permet, un instant, de s'unir à l'infini.

GABRIELLE ROY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MARY-ANNE

par Daphné du Maurier.
(Albin-Michel, édit.)

Daphné du Maurier a elle-même révélé que Mary-Anne Clarke, morte très âgée en 1852, à Boulogne, fut sa trisaïeule. Autour de cette figure de grande aventurière, la romancière anglaise nous donne un livre puissant et savoureux, où l'élément romanesque et la hardiesse des peintures de mœurs s'allient à la rigoureuse vérité historique, sur la fin du règne effectif de George III devenu à demi fou, alors que de l'autre côté du « channel » campait « Boney », alias Napoléon. Sortie du peuple, intelligente, énergique, séduisante et dénuée du moindre scrupule, Mary-Anne, chargée de trois enfants après quelques années d'un mariage désastreux, avait fini par « lever » le duc d'York, fils du roi, dans une de ces maisons de rendez-vous qu'elle fréquentait autant par nécessité de nourrir sa progéniture que poussée par un tempérament excessif. Chichement dotée par son amant princier, elle n'avait pas longtemps hésité à trafiquer de sa « position » et de son influence. Immense scandale bientôt déclenché par un parti désirant mettre le duc de Kent en tête des armées à la place de son frère le duc d'York. Le récit est particulièrement passionnant du procès instruit devant la Chambre des Communes et dans lequel Mary-Anne, se vengeant d'avoir été lâchée pour une danseuse par son protecteur, réussit presque à le compromettre.

M. P.

(Suite de la chronique bibliographique page 111.)

LE MAL DE COLLEEN

par Marc Chadourne

Le rapide avançait en pleine tourmente à travers les rafales de cette neige tant attendue qui d'est en ouest noyait l'immense continent, bloquait les routes, retardait les trains. Cinq heures de retard lorsqu'Alix débarqua peu avant minuit dans la gare traversée de blizzards où il l'attendait. Son « enfin » quand elle fut dans ses bras voulait bien exprimer une grande joie mais trahissait aussi la fatigue de trois jours de pullman qui, de l'Amérique, ne lui avaient montré que des gares noires, des porteurs noirs et des cigares de businessmen. Elle n'en

Résumé des précédents chapitres. — Après la guerre, Philippe Arnaud devient professeur de littérature française dans une Université américaine. Il s'installe dans un châlet isolé à l'ouest des Etats-Unis, près de Salt Lake City, aux confins des montagnes Rocheuses. Une jeune fille, Jill, sorte de garçon manqué, vit avec lui ; il lui donne le vivre et le couvert en échange de sa compagnie et de divers services domestiques. Un jour, il recueille une très belle chienne, Colleen, pour laquelle il éprouve une étrange inclination, et en qui il serait tout près de voir la réincarnation de quelque esprit féminin (cf. *le célèbre roman :* La Femme changée en renard). *Il se décide pourtant, en juillet, à la quitter pour aller passer ses vacances en France et la confie pour trois mois à Jill qui, d'ailleurs, doit se séparer de lui et rentrer définitivement à New York.*

En Périgord, peu avant son retour aux Etats-Unis, il a une brève aventure avec une jeune fille, Alix (qu'on voulait lui faire épouser). Il lui offre de venir le retrouver dans son châlet des montagnes Rocheuses. Mais rentré en Amérique, son travail et son étrange passion pour Colleen dont il a repris possession donnent un autre cours à ses pensées et l'annonce de l'arrivée prochaine d'Alix ne suscite plus en lui que des réactions assez éloignées de l'enthousiasme. La troisième et dernière partie qu'on va lire évoque d'abord l'arrivée d'Alix à New York.

fit pas moins bonne contenance pour foncer avec lui à travers la gadoue du parking à la recherche de la voiture, sous les coups de bourrasque qui lui arrachaient un futile parapluie :

— Eh bien, moi qui avais une telle hâte de voir la neige !

A travers les interminables faubourgs ils gagnèrent les hauteurs, mais il semblait que dans l'épaisseur floconneuse de la nuit la distance s'accrût encore au long des montagnes dont les crêtes surgissaient, l'une après l'autre, en blancheurs vagues, sans qu'aucune lumière n'apparût.

— Mon Dieu, comme c'est sauvage !

Pour la rassurer, il promettait le soleil pour le lendemain : elle mettrait son anorak, essaierait ses skis. Ce serait magnifique. Mais quand il s'empara de ses valises, à l'entrée de la barrière, et la guida, par un reste de sente fraîchement tracée à la pelle, vers le porche, il n'eut pas besoin de se retourner vers elle pour sentir son saisissement devant la blafarde immensité du vide autour de la maison, autour d'eux.

Le feu qu'il avait laissé flambant et pourvu de grosses bûches mourait dans sa braise. Cependant la pièce était chaude, presque trop, et sentait bon grâce aux branchages de sapin dont il avait garni le haut de la cheminée. Accueillantes, les lampes mettaient en lumière le divan aussi large qu'un lit carré. Colleen y trônait en maîtresse du logis. Il ne l'avait mentionnée qu'incidemment dans l'une de ses lettres. Elles se regardaient, se jaugeaient.

— C'est la chienne ? demandait-elle, mais sans faire un pas vers Colleen, résolue de son côté à attendre, hiératiquement, les premiers hommages. Il rectifia, déjà meurtri :

— C'est Colleen. Je vous ai bien parlé d'elle ? Viens ma belle.

A cet appel il n'eut d'autre réponse qu'un nerveux battement de paupières sur des yeux aussi auréolés de noire mélancolie que ceux des saintes ou des reines dans les mosaïques byzantines. Alix reconnut qu'elle était belle, ajoutant :

— C'est drôle. Elle a même quelque chose de vous. Mais comme elle a l'air...

Il ne la laissa pas compléter son impression :

— Quand vous aurez fait connaissance, je suis sûr... Il fut sur le point de dire : qu'elle vous aimera, mais se reprit : que vous l'aimerez beaucoup.

— Savez-vous ce que j'aimerais pour le moment ? répondait Alix. C'est un bon bain.

Il s'empressait de faire couler ce bain.

... Lorsqu'elle reparut, dans un déshabillé d'offrande, Colleen, offusquée, se délogea d'elle-même mais demeura au pied de la couche, dans l'expectative, effarée de ce qu'elle voyait : ils s'étreignaient, se parlaient bas, bouche à bouche, sans plus s'occuper d'elle, avec des voix dont le murmure coupé de silences lui devenait intolérable.

Mais, se détachant, Alix s'avisait de sa présence :

— Est-ce qu'elle va rester là ?

Espérait-il éloigner la gêneuse en lui ouvrant la chambre à côté, en l'invitant à sauter sur le lit vacant ? C'était compter sans le flair qui révèle à l'innocence de la bête l'animalité de l'amour humain, sans l'intuition du mystère impur que de près ou de loin tout être frustré pressent. C'était compter sans le pène défectueux d'une porte simplement tirée. D'étranges soupirs, un ahannement inconnu, une plainte bienheureuse, en fallait-il davantage pour que la répudiée poussât le battant du museau, se glissât, rentrât dans la pénombre chaude, invisible aux accouplés ?

Bâillement de l'huis, bruissement de pas neutralisés par la natte, peut-être avait-il perçu son approche ? Le passage de l'assouvissement au sommeil s'accomplit hors du temps. Mais dans sa propre descente au fond d'un abîme où quelques secondes d'inconscience ont la lourdeur d'une éternité, réapparaissait l'interrogation d'un regard navrant — l'insondable regard d'Eurydice exilée — qu'un peu plus tard ses yeux rouverts voyaient à deux pas, fasciné ou horrifié.

La somnambule était là, il était trop tard pour la chasser.

V

A deux jours de cette révélation — coïncidence ou conséquence ? — elle fut saisie d'un accès bizarre.

Ces deux jours-là, il ne s'était guère occupé que d'Alix dont les débuts de skieuse sur les pentes voisines avaient requis tous ses soins. Il n'avait pas fallu moins qu'une cheville foulée au cours de ces exercices pour interrompre l'entraînement de la novice. Colleen, reléguée à une songeuse pénitence, s'était montrée peu disposée à en sortir lorsqu'il s'avisa, Alix dormant encore, de faire prendre l'air matinal à l'oubliée. Elle résistait. Il dut faire appel au collier, remettre la chaîne. A peine dehors, sur le seuil, au lieu de l'habituel élan dans la neige ensoleillée, elle tombait. Il la voyait clouée sur place, battant des pattes dans le vide, épileptiquement, sans un gémissement, le corps raidi comme un arc tendu. Sans comprendre ce qui se passe, il se penche, l'appelle, aperçoit l'écume mousseuse qui déborde d'entre les dents serrées, se demande : « Qu'est-ce qui la prend ? Rage ? Aucun chien ne l'a approchée. » D'ailleurs il n'y a aucune rage dans ce battement de pattes désespéré qui brusquement lui rappelle l'agonie du chien noir près du pont de Milk Creek. Et cette écume aussi lui rappelle quelque chose.

Par d'absurdes secousses à la chaîne, il tentait de la faire se relever, l'exhortait, songeait enfin à la libérer de l'étranglement de son collier de cuir sous la fourrure. Alors, d'un suranimal effort, elle parvenait à se remettre debout, aussi tremblante, aussi hagarde que le jour où il

l'avait délivrée de l'assaut des rôdeurs. Mais, honte d'elle-même ou peur de lui, elle reculait, tentait de se dérober du côté de la barrière, chancelante, prête à retomber.

« Colleen, *my love*, Colleen. » Entre sa réapparition nocturne et cette attaque de haut mal, il ne pouvait s'empêcher d'établir un lien.

Il la reprenait, la ramenait... à la cuisine où il l'enfermait sans bruit pour qu'Alix ne se doutât pas de l'incident. Cette lugubre arrivée, cette foulure malencontreuse qui n'était pas non plus de très bon augure l'avaient déjà assez impressionnée.

Il se contenta de prévenir l'alitée qu'il partait chercher pour elle baume et bandage, faire ensuite un tour aux provisions, pour se rendre tout aussitôt à la clinique où Colleen avait subi, avant son immatriculation l'an passé, l'examen et les piqûres réglementaires. Au compte rendu qui lui est fait, le praticien se souvenant de la chienne vérifie ses fiches, assure l'avoir trouvée parfaitement saine. D'ailleurs les vaccinations faites l'ont entièrement immunisée contre toutes les maladies possibles de son espèce et de son âge. Aucune crainte à avoir à ce sujet. Sans doute s'agit-il d'une simple crise de vers. Le placide docteur prescrit des poudres et un régime alimentaire dont l'infirmière, exécutrice des ordonnances, délivre les ingrédients par paquets et sachets assez coûteux.

Rasséréné par tant de conscience médicale il rentre... Heureuse surprise. En son absence une trève s'est conclue. Elles sont en train de se lier d'amitié à la cuisine devant un fourneau qu'Alix active, à clochepied. Chacune a oublié ses petits malheurs.

— Je lui apprends mes recettes, dit Alix.

Des paupiettes rissolent. Une odeur de tarte aux pommes monte du four. Le soleil rit à pleines fenêtres.

— Elle a bon appétit, votre Colleen !

A la façon dont elle honore les ingrédients cliniques mêlés à sa part de paupiettes, il la croit exorcisée, le mal conjuré.

Le mal a ses intermittences et ses accalmies, comme le cœur, comme le désir, comme la couleur du temps.

Avec les fêtes — Noël, le Jour de l'an, les Rois — auxquelles la payse et ses recettes rendent leur nom et leur esprit, des semaines s'écoulent sans ramener aucun inquiétant symptôme. Les mauvais présages se laissent oublier. L'année nouvelle semble inaugurer une ère de félicité, d'amour à trois, de travail facile. Alix met du bon vouloir à piocher pour lui dans les annales mormones pour cette vie du Prophète qu'il voudrait terminer avant l'été. Les skis, il est vrai, restent au sous-sol car, pour des chevilles occitanes, bien raides sont les pentes où il eût aimé la lancer et il n'est pas entraîneur patient. Mais elle aime la marche ; par les beaux jours ils battent la campagne tous les trois : au pied de

l'Olympus de superbes terrains viennent d'être lotis qui ont un champ d'horizon, une vue du Lac plus sublimes encore que de la maison Anders. Il songe à acheter, parle de bâtir, fait même tirer des plans de maison par un architecte... Les nuits sont toujours de chaudes nuits bien qu'il se modère et l'invite aux précautions. A part cela, les distractions n'abondent pas, mais elle s'occupe, lit, fait tourner des disques. Elle a tout l'air de vouloir se faire à sa nouvelle vie. En tout cas, c'est un grand pas, elle est gentille avec Colleen. Certes, il arrive bien qu'au retour des cours il la retrouve certains jours morose et butée sur des pensées qu'elle ne livre pas. Dépressions passagères, comme il en connaît lui-même et qu'une bonne marche, une journée de soleil suffisent à dissiper. A quoi tient le bonheur, à quoi la quiétude ?

Un après-midi de février elle va tourner court, cette quiétude. Un après-midi où il a décidé de rester travailler et de se remettre sérieusement aux révélations de son Prophète.

— Si tu allais faire aujourd'hui une bonne promenade toute seule avec Colleen ?

Cet après-midi-là l'offre d'aller promener la chienne n'éveille pas grand entrain.

— Peut-être, oui... Est-ce qu'il faut lui mettre sa chaîne ?

— Oh... Elle t'embêtera en tirant dessus. Emporte-la tout de même.

La vue de la chaîne à la main d'Alix avait déjà mis Colleen en route ; elle fonçait en avant vers le canyon.

***

De toutes leurs promenades, c'était la seule qu'Alix eût encore du goût à faire sans lui, cette gorge de Milk Creek. Les vues sublimes sur le Lac inaccessible ont perdu à ses yeux leur prestige depuis le jour où il l'a conduite jusqu'aux rives de cette mer frappée de mort, qu'elle a cherché en vain sur des rochers sans algues ni lichens un battement d'aile, un cri d'oiseau. Elle n'y peut rien, mais ce pays tout entier l'oppresse d'un malaise qu'elle n'arrive même pas à définir : une angoisse qui, au dehors ou derrière les vitres de la maison dès qu'elle est seule, l'étreint comme à l'arrivée ; une sorte de vertige pareil à celui qu'elle ressentait au sommet des pentes d'où il voulait qu'elle s'élance comme lui les premiers jours. Non, décidément elle n'était pas faite pour ces altitudes. Mais elle se défendait de lui rien dire de tout cela. Il l'avait prévenue, elle avait voulu venir quand même. Ce qu'elle n'arrivait pas à comprendre c'était que, depuis deux ans ce pays pût encore le retenir, lui qui en avait vu tant d'autres. Que pouvait-il bien trouver de magique dans ces montagnes ? Pour elle, à part Milk Creek...

Avec ses futaies basses entre les blocs erratiques des dévalements, les cascades du torrent qui grondent et chuintent le long d'une route sinueuse, bien dégagée par les chasse-neige jusqu'à la clairière où ils s'ar-

rêtent d'habitude, cette gorge lui rappelle les Vaux-de-Cernay, Chevreuse, Fontainebleau, ces environs de Paris où elle aimait s'évader pour y rêver de départs et de changements.

Dès l'entrée du canyon ses pensées retrouvent, au rythme allongé de son pas, leur chemin secret, la pente familière qui l'amène ici comme là-bas à regretter d'être où elle est, à s'inquiéter de tout ce qui fixe et qui retient : aujourd'hui ces idées de bâtir qu'il a en tête, ces plans de maison auxquels elle fait semblant de s'intéresser. S'il croit la tenter par la perspective d'un ermitage au pied du mont Olympus ! Un an, passe encore, et le suivre ailleurs dans d'autres régions ou d'autres pays. Mais rester ici indéfiniment — c'est tout de même ce que cela veut dire, une maison — entre un homme qui s'absorbe des journées entières et une chienne qu'il faut promener. Au fait, où est-elle passée, Colleen ?

Plus de Colleen. Disparue au départ dans un halo de soleil entre l'usine électrique et le barrage du vieux moulin. Pas de Colleen à la fontaine de la clairière où, d'habitude, elle les attend pour faire demi-tour. Elle a voulu s'en donner aujourd'hui...

— Colleen... Colleen !

L'écho revenait seul. Les traces de ses foulées sur la neige de la chaussée se perdaient par endroits dans les abords buissonneux. Avait-elle été courir derrière les biches qui se faufilent dans les plus hauts halliers? Elle n'avait pas l'instinct chasseur pourtant, sa princesse aux yeux mélancoliques. Alix pressait le pas, suivant des pensées qui la ramenaient au soir de son arrivée, à l'accueil taciturne et presque hostile de la chienne, à ses airs souffrants des jours suivants, à d'autres bizarreries auxquelles elle n'avait pas voulu prendre garde depuis qu'elles avaient fait amitié : affectueuse et presque trop câline par moments, si lugubre à d'autres, si saturnienne quand on la retrouvait sur le lit de la chambre inoccupée, un regard noir comme un mauvais sort entre les pattes. Aussi lunatique que lui, certains jours, sa Colleen. Il devait déjà s'inquiéter de ne pas les voir revenir. Et revenir sans elle...

Le fond du canyon se dessinait par la lointaine échancrure du col sur le ciel encore lumineux. De part et d'autre, les pentes s'évasaient en un cirque crépusculaire, au bas duquel le chemin devenu sente se perdait en un champ clos bordé de fourrés. Des craquements de branches sèches dans la broussaille, des soubresauts de poil blanc et fauve qui, à distance, donnaient à croire à quelque bagarre, la firent accourir le cœur battant.

Il n'y avait aucune autre bête, Colleen ne se débattait qu'avec elle-même. Venait-elle de se blesser en furetant ? Pour s'en assurer, Alix chercha à se frayer une voie dans la broussaille. Mais le temps que, se protégeant la figure de sa manche, elle y pénétrait, la convulsionnaire s'en était déjà arrachée. Hissée sur une butte surplombante et s'y cramponnant, hirsute, arquée, Colleen semblait narguer de son plus noir regard une nouvelle tentative de l'approcher. C'était une autre bête, une

Colleen métamorphosée. Sa silhouette échevelée sur les blocs erratiques dans le clair-obscur de la pente, ce maléfique regard, en faisaient une créature de mauvais rêve.

Un onduleux écart de renarde, au moment où, s'aidant d'une souche, Alix se hissait à son tour, une autre détente de la fauve échine, deux ou trois bonds dans des volées de neige et la possédée cavalait à nouveau. Elle ne semblait pas tant vouloir fuir que rester hors d'atteinte, reparaissait plus haut perchée, laissant entre elle et la poursuivante juste la distance qu'il fallait pour l'inviter à une autre approche.

« Colleen, voyons ! » Il n'était pas possible que la chienne ne la reconnût pas ; mais la reconnaissait-elle en ennemie ? Dans la fente étrécie des longs yeux qui, d'escalade en escalade, se retournaient sur elle, à chaque pause, à chaque nouvel appel, luisait une sorte de malice ensorcelante, comme si elle voulait dire : « Grimpe encore un peu et je me laisse prendre. » Ces louvoiements de dame blanche entraînaient Alix. La montée semblait se faire plus facile, le sol plus égal, la neige sans poids. Et s'éloignant obliquement le col d'hermine se fondait à la mystérieuse blancheur du versant, à la vapeur du soir qui s'en élevait.

Un reste de jour baignait le haut de la pente d'une clarté qui scintillait encore aux franges de la ligne de crête. Vers un point de cette crête, un passage enneigé entre des futaies dont les stries brunes se détachaient sur la luminosité d'un ciel tournant au vert, Colleen se coulait maintenant, ombre à la nage, montrant le chemin par d'insensibles retournements du long museau seul à émerger de son sillon mouvant. Haletante, Alix s'arrêtait. D'autres empreintes d'animaux croisaient les traces de la chienne. Dans la poursuite, elle ne s'était point encore retournée. Au-dessous d'elle, la brume et la nuit montaient ensemble du canyon englouti, l'isolant dans ce dernier refuge de jour comme aux confins d'un monde interdit aux humains. Où était-elle ? Que faisait-elle là ? Une béante immensité l'environnait, obscure comme la désolation qui l'anéantissait. A l'aveugle, elle se laissa redescendre vers une route que, seule, elle désespérait de retrouver.

***

— Rentre... Fais-toi quelque chose. Couche-toi, ne m'attends pas.

Elle l'avait rencontré déjà en chemin, à leur recherche. A mesure que, sans rien omettre, elle lui disait ce qui était arrivé, elle avait vu sa figure s'altérer, se décomposer, puis se durcir comme si c'était à elle qu'il en voulait. Et sans un mot pour le tracas qu'elle s'était fait, le mal qu'elle s'était donné, sans égards pour sa fatigue, il la laissait rentrer seule, repartait tenter contre toute chance de retrouver l'évadée. Avec cette torche électrique dont le faisceau s'éloignait voletant dans la nuit noire.

Elle était rentrée, trop lasse pour rien préparer et s'était jetée au lit, luttant contre une envie de larmes qui devenait difficile à maîtriser.

Le bruit de leurs pas sur le porche la réveilla, la tirant d'un rêve d'angoisse où elle voyait se perdre dans la brume et la neige d'une haute pente une ombre fantôme qui tantôt était Colleen tantôt lui. Elle se blottit quand, sur le seuil, il poussa la chienne pour la faire entrer la première, mais vit celle-ci rampante et tête basse aller s'aplatir au sol, près de la cheminée. Elle le vit aussi, dans le rougeoiement des braises, s'allonger près de sa Colleen, la prendre par le cou, poursuivre joue à joue un colloque de pensées incommunicable. La lueur du feu projetait au mur leurs ombres jumelles. Des frissons parcouraient la fourrure en désordre. Caressant la malheureuse tête, il l'interrogeait à mi-voix : « Qu'est-ce qui t'a fait revenir ? Où voulais-tu aller ? Qu'est-ce qui t'a pris ? » Questions qu'entendait seule la femme qui ne dormait pas.

Ce ne fut qu'au lit, dans le milieu de la nuit, qu'il les sentit couler sur son épaule, ces larmes de femme qui ne dormait pas. Chaudes larmes qui rallumaient un sournois, ténébreux désir. Il n'y cédait point. Etait-il besoin de lui demander : « Qu'as-tu ? » La réponse vint, qui aggravait la crise : elle aussi voulait s'en aller.

VI

... Qu'est-ce qu'un être ? La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ? Non, je vais à un terme. Et les espèces ? Les espèces ne sont que des tendances à un terme qui leur est propre... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes. Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent tout est un flux perpétuel. Tout animal est plus ou moins homme, tout minéral plus ou moins plante, toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en la nature.

Inscrits au tableau, ces passages du *Rêve de d'Alembert* venaient de fournir la conclusion d'une classe sur Diderot et le bergsonisme de ce philosophe quand le rendez-vous pris avec un certain docteur Brown, vétérinaire spécialiste des chiens, se rappela et vint abréger les digressions.

La crise aussi se rappelait. Alix ne s'était pas aisément laissé convaincre, au petit matin, de surseoir à une résolution de départ prise, elle le reconnaissait, sous le coup des émotions que leur avait values Colleen. Bien entendu, il aurait pu lui dire : « Comme tu voudras ! » mais la chair est faible... La preuve qu'il lui en avait donnée, l'offre d'un voyage de deux ou trois semaines à faire, en camping, au prochain congé d'avril avait réussi à la persuader d'attendre un changement d'air qui leur serait salutaire à tous les trois avant de prendre des décisions irrévocables. Car, si elle persistait à vouloir quitter la Terre promise, y resterait-il ? Mais Alix, revenant au sujet de la chienne, sans dire expressément qu'elle eût souhaité qu'il s'en débarrassât, lui avait demandé ce

qu'il comptait faire pour prévenir des ennuis dont, prétendait-elle, elle ne pouvait se défendre d'avoir le pressentiment. Le plus pressé, s'il tenait à garder cette bête, était de la faire sérieusement examiner. Il avait invoqué la consultation prise à la « clinique » de la ville, à l'occasion du premier accès observé, les assurances qui l'avaient tranquillisé, les prescriptions suivies. Elle n'en avait insisté que davantage. Le nom et l'adresse du docteur Brown avaient été fournis, au téléphone, par Naylor qui avait été heureux de recommander cet autre dignitaire de l'Église mormone comme l'un des plus consciencieux vétérinaires du voisinage.

Au sortir du cours — et son sujet encore en tête — il se hâta de passer prendre Alix et Colleen pour aller de concert au rendez-vous. De la maison ils n'eurent qu'à descendre la route jusqu'aux faubourgs pour trouver la demeure du spécialiste reconnaissable à un vaste chenil aux cages treillissées d'aluminium. A l'approche de ce chenil où quelques isolés aboyaient ou geignaient leur désolation, Colleen donna les premiers signes d'une inquiétude assez comparable (au moins dans l'esprit de son maître) aux affres d'une grande nerveuse conduite à un asile et promenée devant des cabanons. Ces affres ne firent que croître en intensité lorsqu'ils descendirent vers le sous-sol où le docteur Brown avait cabinet et salle d'opération. Le corridor où ils la poussèrent, plus morte que vive, puait le formol et le pissat. Des éclopés de basse condition y attendaient leur tour, qui, oubliant leurs infortunes à son entrée, prêtèrent à son sexe un intérêt d'une outrageuse familiarité. L'apparition du praticien, manches retroussées, mains et bras englués par la bouillie rouge d'un éventré en voie d'être recousu sur l'établi chirurgical n'était pas davantage pour la rassurer. Cependant, malgré ces mains de boucher et la rupestre carrure de sa race, le docteur Brown avait plutôt l'air d'un bon colosse que d'un méchant homme.

Il s'excusa de les faire attendre dans son cabinet le temps de terminer ses travaux d'urgence, puis reparut, les bras nus mais nets, dans une demi-blouse d'une blancheur sans taches. Ce que perçut ou devina Colleen de la relation donnée par le menu de ses derniers troubles, de l'accès qu'Alix avait surpris la veille et de celui dont il avait été témoin, de tous les antécédents suspects dignes d'être rapportés, il est difficile de le dire mais non de le conjecturer, car la conscience qu'il s'agissait d'elle, des malheurs de sa forme et de sa condition, parlait par un regard aussi intuitif et aussi navrant que celui des névrosés ou des fous dans leurs intervalles lucides. Le docteur Brown qui, en écoutant, l'observait, ne semblait pas s'y tromper ; il se bornait à hocher la tête, d'un air pénétré, soucieux et sincèrement compatissant. Rustaud mais brave homme, à n'en pas douter, il connaissait certainement les bêtes autrement que par leur anatomie. Bon Mormon et, comme tel, convaincu probablement que le corps n'est à l'âme migratrice qu'un « tabernacle » transitoire, accordait-il à ses patients et, en l'occurrence, à cette patiente d'exception, le bénéfice de la spiritualité primitive dont il portait l'expres-

sion sur la figure ? Ce n'était pas impossible. A la mention de l'hypothétique « crise de vers » suggérée par la clinique concurrente, il haussa ses larges épaules, se déclara sceptique mais prêt à vérifier sur l'heure ce qu'il en pouvait être en administrant une purge à l'intéressée qu'ils n'avaient qu'à lui laisser pour quelques heures en observation. Quand ils reviendraient la prendre, il leur dirait ce qu'il en pensait.

En attendant l'heure de revenir ils poussèrent, sur les indications du bon docteur, jusqu'à une « ferme de truites » où ils pourraient s'approvisionner pour la chienne de cheval frais préférable, selon Brown, à la *dog-food* en boîtes et autres aliments pour canins que leur fournissaient les marchés ou les frigidaires cliniques. L'élevage de truites avait aux environs, dans un très beau site de la vallée, de vastes viviers alimentés d'eaux courantes et un abattoir. Ils y arrivèrent à point pour y assister, aux rayons du couchant, au dépeçage d'un noble animal fraîchement retiré des travaux de labour et destiné à nourrir les truites. Pour moins d'un demi-dollar leur fut octroyé un appétissant filet écarlate qui donnait à regretter qu'Alix ne voulût pas de cheval pour la table, d'autant qu'il était à craindre que Colleen n'en fût guère plus friande. Puis ils se promenèrent entre les viviers où ils se munirent, à aussi bon compte, de truites pour le dîner. Diderot, d'Alembert et son rêve le poursuivant encore, la remarque, amenée par le circuit du cheval aux truites et des truites au dîner du soir, que « tous les êtres circulent les uns dans les autres » n'eut pas le don d'égayer Alix ni de la sortir de pensées trop mitoyennes des siennes pour qu'il n'en devinât pas le cours. L'invitation à admirer, avant la tombée de la nuit, la dernière roseur des cimes, n'eut guère plus de succès. Alors il reparla du voyage qu'ils pourraient faire en avril : les trois grands canyons de l'Utah et de l'Arizona : Bryce, Zion, Park, Colorado, et peut-être, au retour, la Mesa Verde. L'effet fut à peine plus heureux :

— C'est encore si loin, avril !

Elle ajoutait :

— Et vous emmènerez Colleen ?

— Naturellement, répondait-il, à moins...

A nouveau le silence des arrière-pensées pesait entre eux, plus lourd quand ils remontèrent dans la voiture. Il se décida à le rompre :

— Il y a trois mois tu n'avais qu'un désir : venir ici, quitter Paris. Cela te tente donc tant de rentrer maintenant ?

— Non, répondit-elle. Si tu voulais aller ailleurs, j'irais avec toi. Mais je sais que je ne serai jamais heureuse dans ce pays-ci. On y est trop seuls, trop perdus. Je ne comprends pas ce qui t'y retient.

Pouvait-il dire : « Ma solitude » ? Il lui avait donné déjà des raisons qui pour lui avaient été valables : l'équilibre, la santé, la paix, la force d'âme que ce « pays perdu » après la guerre lui avait rendus. Pouvait-elle les comprendre ? Il se borna à répondre :

— On verra.

Après d'autres courses ils repassèrent par le sous-sol de Brown. Colleen y était, attachée dans le nauséabond corridor, aplatie dans une prostration assommée dont leur retour parvint tout juste à la sortir. La purge semblait avoir eu l'effet d'un électro-choc.

— Voilà, dit Brown sortant de son cabinet. Je l'ai auscultée, examinée sous tous les angles. Je lui ai administré une purge un peu forte. Elle était assez constipée. Pas de vers dans les matières. Aucun trouble organique ou fonctionnel apparent. Je l'ai passée à l'ophtalmoscope...

Il prit un temps de concentration laborieuse pour résumer la conclusion de tous ses examens :

— C'est une bête très émotive, vous le savez, très affective aussi. Elle a dû avoir des chocs. Il faudra lui en éviter d'autres.

Les yeux pesant sur la fine tête, il effleurait du bout de ses gros doigts la double bosse du petit crâne :

— Si vous voulez mon opinion, laissa-t-il enfin tomber, c'est *mental*. Et quand c'est mental, il n'y a pas grand'chose à faire.

***

Mental... Il suffit d'un caillou pour troubler une eau claire, d'un mot pour obscurcir les fonds de la pensée. Mental !

Le docteur Brown était vétérinaire et non psychiâtre, ma pauvre Colleen. Tu ne pouvais être à ses yeux la chimérique créature entrée un soir de novembre dans le rêve éveillé d'un solitaire enclin à s'égarer par les mêmes chemins que toi. Psychiâtre, le docteur Brown ne se serait pas tenu au mot mental. Pour les maladies mentales il est des termes guère moins vagues mais plus savants. Évaluant la somptuosité de ta fourrure et diagnostiquant ta schizophrénie, avec un coup d'œil intéressé et scrutateur du côté de celle de ton ami, un psychiâtre eût parlé probablement de psychose ou de névrose, sans doute suggéré une psychanalyse dont cet ami aurait trouvé en ses rêves et souvenirs de valables éléments. Ou bien au lieu de la purge qui vint ajouter une nouvelle infamie à tes tourments, un traitement par électro-chocs t'aurait, au prix d'une petite mort momentanée, remise à neuf pour rentrer dans le train-train circulaire des êtres normaux. Ce n'était pas ton destin, chienne poétique. Ce n'est pas ainsi que l'on traite ni les poètes ni les chiens.

La ressource qu'eût pu offrir le docteur Brown était plus modeste : ce grand chenil aux cages treillissées où il eût accepté, à prix raisonnable, de la garder indéfiniment en observation. Alix elle-même avait vu son recul, compris sa terreur. Il ne pouvait être question de mettre Colleen au cabanon. Elle fut enfermée à domicile, entre les murs d'une maison dont les lourdes neiges de mars et les brouillards allaient condamner les occupants à la même claustration.

Ce fut pour Alix que ces semaines de mars furent les plus longues à traverser, car dans les limbes où une contagieuse tristesse les enfonçait,

Colleen et lui, le temps pour eux semblait suspendu. Il fallut à Alix plus d'efforts qu'elle n'en avait encore faits sur elle-même pour prendre patience, dans l'attente du voyage promis, sans trop laisser reparaître sa nostalgie d'un départ définitif. Elle craignait de l'avoir heurté en en brusquant l'aveu et d'être en partie la cause du tracas auquel il semblait en proie. Évidemment, elle s'en rendait compte, il ne pouvait tout lâcher du jour au lendemain ; il avait bien mis au panier ses plans de maison, mais abandonner le pays où il préméditait de se fixer, le contrat universitaire qui lui permettait d'y vivre devait lui poser des problèmes matériels de nature à le préoccuper. Mais était-ce là le sujet de la morosité nébuleuse dont il se laissait envahir ? Elle se le demandait, frappée chaque jour davantage des changements qui se faisaient en lui. Ce n'était pas qu'il manquât d'attention pour elle : il ne la laissait seule qu'un jour sur deux, rentrait tôt de ses cours, lui rapportait quantité de livres et de disques, comme s'il cherchait à se faire pardonner ses absences et l'isolement dans lequel, à domicile, il se confinait. Mais c'était un autre homme, enfermé, taciturne, replié, différent comme « la nuit et le jour » de celui qui l'avait attirée au cours des heureuses journées sur la Dordogne, du voyageur « cuivré » qu'elle regardait pousser la barque, qu'elle écoutait parler d'Afrique et d'Océanie, qui lui apprenait à crawler, de l'amoureux de la châtaigneraie et du grand lit carré, celui qu'elle avait tant voulu rejoindre et rêvé de suivre jusqu'au bout du monde. Et maintenant le bout du monde c'était ça : cette chambre double, son coin de feu, Colleen, sa pipe, ses lunettes, ses bouquins, ces méditations qui s'éternisaient...

« Tu n'es plus le même. Qu'est-ce qu'il y a ? » Il feignait de n'entendre ni le reproche ni la question. Même dans l'amour quelque chose avait changé : avant ou après, il semblait en avoir honte ou regret. Mais le plus intolérable, c'était de le voir s'absorber de plus en plus tard dans la nuit en des lectures qui n'en finissaient pas, Colleen à ses pieds, demeurer même aux repas en songeries dont aucun effort de gentillesse ne parvenait à l'arracher. Certains jours elle s'insurgeait :

— Si vous croyez que c'est bon pour vous de vous enfoncer comme vous le faites. Partez faire du ski. Changez-vous. Vous devenez aussi lugubre que Colleen. Donnez-la ou faites-la soigner pour ce qu'elle a. Mais prenez garde, ça vous gagne... Et sérieusement !

Il s'éveillait d'un songe, forçait un sourire, répondait : « Tu crois ? ».

Pour s'excuser il prétextait son travail, ses cours à préparer, le livre qu'il voulait terminer avant l'été. Beau prétexte, ce livre ! Il y avait des semaines qu'il ne lui avait dicté une ligne. La page où elle en était restée était encore sur la machine, à l'épigraphe du chapitre *L'homme exalté* sur les révélations de son Prophète : « *Dieu a été ce que nous sommes. Ce qu'Il est, l'homme peut le devenir.* » La suite n'avait pas l'air de venir vite. Ce n'était pas en restant plongé des soirées entières dans des ouvrages de biologie ou de philosophie qu'il le ferait beaucoup avan-

cer, son livre. Elle ne lui voyait guère que son Bergson en mains, ces derniers temps. Et presque toujours le même volume qu'elle retrouvait le matin, près de son fauteuil, bourré de signets et accouplé au carnet où elle le surprenait de temps en temps à consigner des notes. Pour ses cours ? Elle en doutait. Il ne l'emportait pas souvent ce cahier gris.

Un après-midi, pour se rendre compte, elle l'ouvrit, parcourut une page, l'une des dernières. Ce n'était guère que des extraits, avec tout de même quelques notes de lui griffonnées çà et là, juste de quoi se demander...

De bas en haut du monde organisé c'est toujours un seul grand effort : mais le plus souvent cet effort tourne court, tantôt paralysé par des forces contraires, tantôt distrait de ce qu'il doit faire par ce qu'il fait, absorbé par la forme qu'il est occupé à prendre... il est à la merci de la matérialité qu'il a dû se donner. C'est ce que chacun de nous peut expérimenter en lui-même.

Pour être conscient, exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même.

On pourrait supposer que même chez l'animal le plus rudimentaire la conscience couvre en droit un champ énorme, mais qu'elle est comprimée en fait dans une espèce d'étau[1].

L'étau de ce petit crâne, oui, docteur Brown. Mental.

Dans toute l'étendue du règne animal la conscience apparaît comme proportionnelle à la puissance de choix dont l'être vivant dispose...

C'est-à-dire à la liberté de devenir autre qu'il n'est, de muer, de muter, et d'aller ailleurs.

Pour notre gouverne commune : *Se conduire par caprice consiste à osciller mécaniquement entre deux partis tout faits et à se fixer pourtant enfin sur l'un d'eux. Ce n'est pas avoir évolué.*

Rester, partir ? Eternelle balançoire. « Si tu peux rester, reste. Pars, s'il le faut. »

Plus le cerveau se compliquera augmentant ainsi le nombre des actions possibles entre lesquelles l'organisme a le choix, plus la conscience devra déborder son concomitant physique. Ainsi le souvenir d'un même spectacle auquel ils auront assisté modifiera probablement de la même manière un cerveau de chien et un cerveau d'homme, si la perception a été la même. Pourtant le souvenir devra être tout autre chose dans une conscience de chien.

Souvenir du chien noir.

Alix eut à revenir deux ou trois fois aux gribouillis insérés entre les citations pour s'assurer que c'était bien à Colleen, à quelque idée fixe relative à la bête que se rapportaient les textes relevés, que dans ce puzzle d'extraits la chienne obsédante et obsédée était la figure cachée entre les lignes. Elle n'en revenait pas et cependant se disait : « J'en avais l'intuition. Je m'en doutais. » Sa perplexité s'accroissait d'autant qu'à les reparcourir les passages cités commençaient à prendre sens dans son esprit, qu'un lien entre eux apparaissait confusément. Mais certains mots comme les derniers de la page : *souvenir du chien noir*, fai-

1. Les citations en italique sont de Bergson (*Evolution créatrice*).

saient vraiment rébus, histoire de fou. Une inquiétude la prenait : ça le gagnait vraiment. Il commençait vraiment à en avoir la tête dérangée.

Un bruit bizarre, venu de la pièce à côté, l'arrêta net au moment où elle tournait la page : une suite de tambourinements, de roulements de coups à la fois contre la porte et le parquet. Elle se rappela avoir, après déjeuner, enfermé la chienne dans la chambre à côté inoccupée, afin de pouvoir écouter tranquillement ces chants *grégoriens* qu'il avait apportés la veille, sans avoir tout le temps cette funèbre figure sous les yeux. Le martèlement s'arrêtait, puis recommençait, assez précipité pour lui donner un nouveau coup au cœur. « Ça y est. Un autre accès. Ça la reprend. » Elle se décida à entrebâiller la porte communicante, juste assez pour rencontrer la résistance, contre le battant, de la bête couchée au sol, en proie à sa crise. Le peu qu'elle en vit la fit revenir au divan, combattant une impression de peur, de dégoût, en même temps que de culpabilité angoissée : « Je n'y puis rien... Ça lui passera. Attendons que ça passe. » Reprenant le carnet où elle l'avait laissé, elle tourna la page :

Solidarité de l'homme et de l'animal ; faisant corps dans une certaine mesure avec l'ancêtre primitif il est également solidaire de tout ce qui s'en est détaché par voie de descendance divergente : en ce sens on peut dire qu'il reste uni à la totalité des vivants par d'invisibles liens.

Le bruit s'arrêtait, la crise décroissant. Alix put se concentrer sur une seconde lecture. A mesure qu'elles lui apparaissaient plus cohérentes ces dernières phrases s'éclairaient, lui ouvrant des horizons sur des mystères auxquels elle s'étonnait de n'avoir jamais pensé. Une nouvelle note qu'elle eut d'abord peine à déchiffrer vint lui rappeler un mot d'elle dont il avait paru irrité à la suite de la visite de Brown :

Pour Alix qui dit de Colleen qu'elle est « décadente » et « dégénérée ».
Un groupe d'espèces apparu sur le tard peut être un groupe de dégénérés mais il faut pour cela qu'une cause spéciale de régression soit intervenue.

Une haleine chaude sur sa main la fit sursauter. Colleen était là sans qu'elle l'eût entendu pousser la porte entrebâillée ni venir. Ces derniers temps, ils en avaient été frappés, la chienne approchait ainsi de ce pas imperceptible, sans poids, comme si un obscur progrès du mal dont elle était atteinte la rendait sensitive jusqu'au bout des phalanges et la faisait « marcher sur des épines ». « Ah ! c'est toi... Tu m'as fait peur. » Cette façon d'approcher en fantôme causait chaque fois à Alix la même frayeur. La longue face de Saint-Suaire élevait un suppliant regard. « Allons, couche-toi et tiens-toi tranquille maintenant. C'est passé. Je ne lui dirai rien. » Elle se surprenait à penser tout haut, à entrer tout haut en dialogue avec la bête, elle aussi ! (« Voilà que ça me gagne, moi aussi. ») Tranquillisée, Colleen se couchait, la laissait terminer les dernières lignes du carnet :

Entre la mobilité et la conscience il y a un rapport évident. Hyperconscience de l'être immobile. Quand je m'arrête de lire et la regarde, elle est là, à mes pieds, toute travaillée de soubresauts.

Messages subliminaux transmis par l'instinct à la conscience-connaissance innée de choses. Prescience ? Entre sa conscience et la mienne simple différence de degré, non de nature si ce n'est que l'intelligence raisonnable étouffe les messages, les transforme en parasites : les mots, tous ces mots si creux, si vains en face de son psychisme de muette. Psychisme... Si âme il y a, il n'y en a qu'une. Captive en chacun. Unique problème.

C'était tout, mais assez pour qu'elle entrevît sur quelles pentes son esprit cheminait et s'égarait, tel qu'en ce rêve de montées où elle ne pouvait pas le suivre, où elle le perdait. Elle se leva, fit quelques pas, prise du même vertige qu'en haut du versant, le soir où Colleen filait vers la ligne de crête, regardant autour d'elle, cherchant où elle était, dissociée de cette chambre double où depuis trois, quatre semaines qu'il y fût ou qu'il n'y fût pas, l'obsession contagieuse tournait à pas feutrés. Mais une chose singulière se produisait, la chambre se transformait, s'élargissait, s'illuminait. Était-ce la suggestion de ce qu'elle venait de lire et d'entrevoir ou simplement l'effet du rayon oblique entré, les brouillards s'entrouvrant sur cette fin de jour, par la baie du couchant. Les murs reculaient, se mettaient à palpiter, à flamboyer d'une lumière qui animaient murs, meubles, objets — le *driftwood* aux longues cornes de bélier, rapporté de sa plage de Californie, la stèle Tang de la cheminée, les coupes de céladon — d'une vie hallucinante, collective et particulière. Durant quelques secondes, il lui sembla percevoir un au-delà des choses, de ces objets, de cette chambre, d'eux-mêmes, des parois montagneuses, de ce monde, intérieur ou extérieur, dont les formes ne sont que des signes indéchiffrables. Brève hallucination car soudain une grande ombre se dressa, interceptant le mirage. Elle se retourna. La chienne était debout contre la baie, nez et pattes à la vitre.

Alix guetta, sans parvenir à l'entendre, le bruit de la voiture. Colleen n'en avait pas besoin pour savoir qu'il approchait, que dans deux ou trois minutes les roues crisseraient sur le gravier.

En entrant il avisa le cahier laissé ouvert sur le divan, le prit sans mot dire, posa sur la table un album empaqueté :

— Du Bach pour finir le Carême... *La Passion selon saint Matthieu*. Tu trouveras à la cuisine les choses du marché. Il y a du poisson.

Elle passait à la cuisine. Il gagnait son fauteuil, prenait la longue face de la malade entre ses genoux, au creux des mains, penché sur ce mal obscur qui changeait l'être aimé en sujet de méditation, devenait le sien.

Mars tirait à sa fin. Inaperçus aux branches des pommiers, de premiers bourgeons avaient déjà percé. Un nouveau printemps sortait des limbes.

VII

C'était un trop beau matin. De l'efflorescence des vergers aux dernières neiges des cimes, à travers les buissons bourgeonnants des pentes, par les champs et les jardins en un Alleluia de lilas et d'iris, l'immense Vallée béante célébrait encore ses Pâques. Un matin où les terres vibrent au cœur de la lumière, où la vie explose de trop de forces comprimées dans le minéral et le végétal, dans tous ses règnes : explosions de germes et de pousses par trillions dans les haies et les fourrés, explosions dans la montagne où, se hâtant vers la ville, il entendait gronder le roulement sourd des éboulis, éclosions, gestations, mutations, naissances. Un matin où, dans les ondes en délire et les effluves du jour trop beau, la tête chavire.

Un matin comme celui-là, au fil de la Seine, cette inconnue que l'on repêchait, et la concierge du quai accoudée au parapet qui soupirait : « C'est le printemps. » Ce souvenir lui revenait, tandis qu'il se pressait pour passer à la banque avant de grimper au Campus, aux salles de cours. Réveillé tard, il était parti en coup de vent. Alix dormait. Colleen aussi probablement.

La ville plongeait dans la même allégresse ou la même hébétude que les champs. Les grandes orgues du Tabernacle couvraient de Hændel le trafic de Main Street et de State Street. Devant le temple les parterres de tulipes ressuscitaient les martyrs de l'Église en cœurs de flamme. Les voitures des « Saints » resplendissaient comme leurs figures : « *Dieu a été ce que nous sommes et c'est un homme exalté.* » A la banque, le *ticker* déroulait les nouvelles d'un monde en gestation de cataclysme et les cours du Stock Exchange. « Beau jour de printemps », disait, pleine de grâce, la caissière, en lui allongeant sa ration de billets verts.

Beau jour de printemps dans les salles de cours où les premières heures de l'après-midi allongeaient maintenant sur les tables des jambes impatientes d'aller s'étirer moins séparément sur les pelouses, dès qu'un professeur tourmenté, aux prises avec l'enfantement du Romantisme, aurait achevé de paraphraser la formule du Mal du Siècle : « Tout ce qui était n'est plus. Tout ce qui sera n'est pas encore. » Ces jambes s'échappaient à grands pas, comme « l'affreuse désespérance » vers le renouveau, quand une messagère du secrétariat vint le prévenir qu'on l'avait, de chez lui, appelé trois fois, pour le prier de revenir d'urgence. Il eut un choc, mais devina.

Sur la route, devant la barrière, Alix guettait. Dès qu'elle aperçut la voiture elle courut au-devant, s'y jeta dès qu'il stoppa. Son air égaré, sa pâleur en disaient plus long que ses paroles : « Ne descendez pas. Roulez. Passons chez Brown ou chez un autre. » Brown, elle l'avait déjà appelé trois ou quatre fois de demi-heure en demi-heure. Pas de Brown, une femme qui ne comprenait rien. « Et pour approcher de ce téléphone... » Il ralentissait, prêt à arrêter. « Je vous en supplie, vous ne

pourrez rien faire. Vous ne pouvez pas savoir. » Il se résigna à continuer, gagné par son bouleversement, attendant qu'elle se reprît pour demander comment, depuis quand, quoi... « Depuis ce matin, redisait-elle, depuis onze heures environ, presque sans arrêt. »

Il n'en apprit davantage qu'une fois chez Brown. Le vétérinaire venait de rentrer, ramenant des victimes de la route. C'était une dure journée pour le docteur Brown qui les accueillit au seuil de la salle d'opérations la mine grise, montrant qu'il avait, plus qu'à l'ordinaire, de la besogne plein les bras. Cependant il prêta l'oreille aux explications d'Alix : d'abord le matin, la chienne, Colleen, semblait mieux qu'elle n'avait jamais été : « Joueuse, gaie, sautant après moi, tandis que je cueillais des branches de pommier près de la maison, le nez dans mes jupes pendant que je préparais le déjeuner, l'air si affamé que je lui ai donné tous les restes que j'avais et ouvert même les boîtes de *dogfood* qu'elle ne touche jamais. Après mon déjeuner, je mets un disque ; elle écoute sagement, religieusement. Tout à coup — j'étais allongée sur le divan — elle veut y sauter et au moment où elle s'enlève, chavire, s'accroche, retombe... » C'est alors que la « sarabande » avait commencé, un tournis de plus plus vertigineux qui bousculait tout, chaises, téléphone, disques, s'arrêtait par intervalles assez longs d'abord, à croire que c'était fini, la bête revenant complètement à elle « et à moi, comme pour demander pardon. Puis à partir du moment où j'ai commencé à téléphoner, crise sur crise, presque sans arrêt ». Et ainsi plus de deux heures durant, jusqu'au moment où terrifiée, ne sachant que faire, Alix était sortie pour appeler du secours, guetter la voiture.

Il fallut, faute de pouvoir le traduire, expliquer le mot tournis au docteur Brown qui ne connaissait d'exemple de tournis ni chez les animaux, ni chez les humains de sa contrée. Le docteur hochait de nouveau la tête, revenait à son diagnostic premier, ne voyant qu'un remède qu'il hésitait à formuler : « *It's mental and when it's mental, you have to be human.* » C'est mental, et quand c'est mental il faut être humain... On ne lui demandait que de l'être. Il promit d'accourir aussitôt ses victimes de la route recousues. Ce ne serait pas long, avant son dîner en tous les cas.

Ils remontèrent vers Milk Creek, Alix en partie calmée par cette promesse, lui, dans une angoisse et des pensées que la raison claire ne connaît pas. Par exemple : — Qu'est-ce que tu jouais quand ça l'a prise, quand elle a essayé de sauter ? Quoi, quel disque ?

— Est-ce que je sais ? Pourquoi ?

— Pour rien.

Il arrêta la voiture dans l'allée.

— Je ne veux pas rentrer, dit-elle. Pour rien au monde je ne reverrai ça. Attends Brown, n'y va pas.

— J'irai. Va faire un tour dans le canyon, promène-toi.

Elle le regarda, alarmée par le son de sa voix qui pourtant était posée.

Il descendit, passant sous les pommiers en fleurs. Leur odeur de miel entra dans le souffle qu'il prit pour escalader en deux enjambées les marches du porche. Lorsqu'il ouvrit, une âcre odeur de roussi remplaça l'autre.

Elle gisait au milieu de la pièce. Il ne s'avisa pas, dans le trouble du moment que c'était sur la plaque du calorifère. Alix n'avait pas exagéré : les rideaux décrochés, le récepteur du téléphone pendant au bout de son cordon en travers d'un pied de chaise, les touffes de poil accrochées aux fibres de la natte et au pan de la couverture du divan furent les premiers signes à témoigner de la tornade. D'un geste machinal il raccrocha le récepteur de l'appareil. Colleen ne bougea pas à son approche ; elle ne le reconnaissait pas. Pour l'avertir de sa présence il l'appela d'une voix qui semblait celle d'un autre. Elle n'avait plus de regard mais peut-être l'entendait-elle encore. Il le crut lorsqu'elle se souleva, fit, penchée d'un côté, une demi-volte qui l'effleura pour revenir s'effondrer sur la bouche de chaleur. L'explication de l'odeur de fourrure brûlée perçue en entrant fit irruption dans son esprit. Le circuit qui la ramenait à cette place, insensible ou non à la brûlure, mais attendant ou cherchant peut-être la suffocation, donnait à croire à l'abandon de la lutte, d'une lutte qui avait dû être sans merci.

La lumière oblique entrant à pleines vitres frappait au mur, au-dessus des plinthes, les traces de bave et de sang laissées par son tournis. Fut-ce pour l'arracher à cette bouche crématoire qu'il la prit à mi-corps, la traîna vers la porte ? Aux gestes faits, aux actes tentés dans l'horreur de la souffrance ou dans la contagion de la démence, il est vain de chercher un sens. La force qui demeurait dans la bête la clouait à cet endroit, refusait l'expulsion. Aussitôt lâchée, elle reprit sa marche en rond, inclinée vers les émanations de la grille dont il cherchait à lui barrer l'accès. Il avait confusément l'impression que c'était hors d'elle-même, hors de sa carcasse que son mal, physique ou mental, cherchait issue. Pouvait-il la laisser agoniser sur cette grille ? Il se décida à la prendre à pleins bras, à la soulever et porta ce corps alourdi de contractions et de sursauts qui résistait de tout son poids jusqu'au porche. Là, il descendit les marches et, comme elle lui échappait, eut à la jeter plutôt qu'à la poser sur le gazon.

Il rentra, referma la porte pour ne pas la voir plus longtemps se débattre contre la vie. Car c'était avec la vie, sa vie de chienne qu'elle était aux prises, comme les désespérés ou les fous qui se tapent la tête contre les murs ou font le saut d'un pont, d'une fenêtre, un jour de printemps. Issue réservée aux seuls humains. Mais l'étau de sa vie la tenait bien. Malgré lui, il allait à la vitre et la voyait se traîner dans l'herbe neuve jusqu'au petit canal d'irrigation, s'y laisser glisser, en émerger jusqu'au col dans l'eau courante, se cramponner au bord de

ciment pour ne pas être entraînée, se hisser et tournant sur elle-même, revenir vers le porche.

C'était trop. Il fallait abréger sa lutte, en finir sans attendre Brown. Il se souvint qu'il avait un revolver quelque part dans la chambre de débarras, dans la commode. Il trouva sous une pile de linge l'arme qui n'avait jamais servi, vérifia qu'elle était chargée sans pouvoir maîtriser le tremblement nerveux joint à la pensée : « Pourquoi garder ces armes qui un jour ou l'autre ?... »

En retraversant le living-room, ce revolver imprimé à sa paume, il marcha sur l'un des disques épars avec la sensation que le sol glissait sous lui. A ses pieds l'album de *la Passion* de Bach lui donna la réponse à la question idiote qu'il avait posée. Dans le vacillement qu'il éprouvait, la pièce dévastée vacillait aussi, comme si tout sombrait dans le même naufrage : sa paix, son équilibre, sa raison. Il en oubliait pourquoi il était allé se munir de cette arme, revenait à la fenêtre : dehors la bête qu'il avait voulu abattre poursuivait ses girations.

La voyait-il dans la réalité de l'heure qui se coulait tiède et dorée sous les pommiers, sur l'herbe neuve, au milieu du clapotis des eaux brillantes ou dans la double vue d'un délire pareil au sien ? Elle n'était pas à bout. Ranimée à l'air du dehors par de nouvelles forces, son aveugle tournis reprenait plus opiniâtre, la faisait retomber au ruisseau, se dégager, ramper, s'éloigner, décrire autour de la voiture devenue le centre de ses évolutions des cercles dont elle ne sortait pas. Hors de lui-même, hors de l'heure et du temps, il la suivait de chute en chute et de redressement en redressement, cherchant l'impossible passage, l'impossible évasion de ce traînant corps de bête, l'impossible mutation. Par les liens qui unissent les vivants aux vivants, dans leur conscience comme dans leur matière, il partageait, vivait son calvaire qui lui devenait la vision, l'image même du tournis de l'existence. Tourne, tourne, pauvre créature, dans le cycle d'efforts aveugles, d'éternels recommencements qui nous entraîne tous, enfants de la même substance ou du même esprit, dans une évolution qui n'a ni queue ni tête, ni commencement ni fin. « L'agonie durera jusqu'à la fin du monde. »

L'arme crispée se retournait, montait, tâtonnait vers le cœur, la place sûre. A quoi tient la mort ? A quoi la vie ?

Brown arrivait ; sa voiture accostait l'autre. L'aurait-il vu descendre avec sa trousse, le sacrificateur en complet noir, si le téléphone entrant en danse ne l'avait arraché à peu près au même moment à l'idée fixe et à la seconde vue. Pour faire taire la sonnerie, il décrocha le récepteur, écouta : New York parlait. C'était Jill, Jill qui demandait : « Comment allez-vous, comment va Colleen ? » Encore dans le songe il répondait : « Elle va mourir » et raccrochait, pour courir au-devant de Brown.

Dans l'allée, l'homme en noir achevait de charger sa seringue et la tenait la pointe en l'air, évaluant la dose de léthal.

Colleen ne recula pas quand le sacrificateur avança vers elle. Sous la

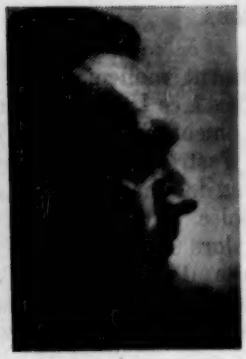
poussée de sa main elle se laissa choir doucement, mollement à la place même qu'elle semblait avoir choisie : c'était face à ce Lac tant regardé de la fenêtre de l'attente, face au couchant au moment où sortant du désert intérieur ce Lac s'exhaussait pour accueillir l'astre du jour suivant les rites quotidiens, dans la levée des trônes et des dominations. Alix accourait ; ils n'avaient de regard que pour l'immolée. Sa fourrure tressaillit à peine quand le stylet s'enfonça. Ils virent alors se faire la délivrance. En lenteur elle se détendit, s'étira à la limite d'une espérance vaste comme un devenir. Et en exhalant le grand souffle qui l'allégeait de l'existence, elle pointa sa tendre, fine tête de Colleen vers la caresse — peut-être divine — du dernier rayon.

Où vont les chiens ? demandait Baudelaire. Voilà cinq ans qu'au grand souffle de la vie tu rendis le tien, ma Colleen, et te voici... Dans ce printemps qui renaît d'un autre rivage, dans le parfum de ces autres fleurs de pommier que je respire en achevant, un matin de Pâques, cette histoire dont le lecteur sceptique sourira. A moins qu'il ne se souvienne de l'Ecclésiaste, à moins qu'il ne se demande aussi : « Qui sait si l'esprit de l'homme s'élève vers les hauteurs et si l'esprit de l'animal descend vers les profondeurs de la terre ? » L'histoire est dite, telle ou à peu près, qu'elle fut vécue. *Arise my love...* Relève-toi, petite âme ! C'était ta vie et il fallait que tu en périsses. Mais tout n'est pas dit.

Deux mots encore, pour la « forme » :

Brown se chargeant du reste l'emporta, roulée dans la couverture qu'Alix avait eu la pensée d'aller chercher à la maison. Ils retournèrent vers le porche, tête basse, les yeux au sol... Une neige de pétales couvrait déjà les foulures fraîches du gazon.

MARC CHADOURNE



MONTHERLANT OU LE VŒU DE L'UNITÉ

par Henri Perruchot

Il est peu d'écrivains contemporains sur lesquels on ait publié autant de gloses que sur Henry de Montherlant. Il ne me semble pas pourtant que la critique ait beaucoup insisté sur ce qui me semble être l'une des caractéristiques vraiment importantes de son œuvre — un trait que *Port-Royal* a contribué à mettre davantage encore en valeur — je veux dire le besoin profond, essentiel, d'unir les opposés, de marier les inconciliables, que l'on rencontre chez lui de façon permanente et qui donne à ses attitudes devant la vie, leur signification proprement originale.

⁂

Un petit livre de Péladan fit sur Montherlant, lorsqu'il était adolescent, une impression extrêmement forte. Ce livre, *Le Vœu de l'Unité*, développe l'idée qu'un tel vœu fut celui des hommes de la Renaissance italienne. Ce vœu, c'est celui-là même, précisément, que Montherlant a rempli de manière continue dans sa vie et dans son œuvre. Dès les *Olympiques*, à vingt-sept ans, il écrivait : « La grande affaire n'est pas de renoncer, et qu'on ne ricane pas quand j'ajoute : ce serait trop facile. La grande affaire est de connaître le principe qui doit dominer, de le maintenir, et, autour, de *garder tout en composant tout* [1]... La belle vie tient toujours au tempérament des forces opposées, telle que la figurèrent les anciens dans le caducée où les deux serpents, ennemis que balance l'amour, maintiennent en équilibre la branche coiffée d'ailes. La raison en est simple : parce que là est l'exemple de la nature... Comme elle, je me refuse à choisir. »

Garder tout (syncrétisme) *en composant tout* (alternance). Voyons cela.

Le dogmatisme, rappelons-le, divise le monde en parties ennemies. Ici est le bien et la vérité, déclare-t-il ; là est le mal et le mensonge. Le dogmatisme est l'intolérance et la haine. Il arme les passions des hom-

1. C'est moi qui souligne.

— Ci-dessus portrait de Montherlant (photo Laure Albin-Guillot).

mes, et les dresse les uns contre les autres, car il les oblige, dans sa fureur de prosélytisme, à s'engager dans un camp ou dans l'autre, à se dire ami ou ennemi.

Le syncrétisme détermine une attitude exactement inverse. Chaque chose a sa raison d'être et sa justification, dit le syncrétisme, chaque chose représente à sa façon la vérité, cette grande réalité qu'est le monde, chaque chose mérite de vivre et de survivre, de se manifester. Allons plus loin : chaque chose peut être, en son temps, accueillie et aimée. Nul sectarisme. Nul aveuglement partisan. Une tolérance rayonnante de compréhension.

Ce syncrétisme, comment l'illustrer mieux que par l'image de la Rome des premiers siècles de notre ère ? La religion de Rome ne possédait pas de dogmes. Essentiellement polythéiste, elle jugeait tout culte légitime. « L'État romain, dit Louis Rougier dans son étude sur *Celse*, toléra les religions les plus exotiques, dans la limite où elles ne troublaient pas l'ordre public et les bonnes mœurs, se réservant seulement un droit de police à leur égard. » A côté des dieux autochtones de Rome, le Panthéon national admettait, sans rien de cette jalousie si caractéristique des dogmatismes [1], la Magna Mater de Phrygie, les divinités égyptiennes, les Baals d'Héliopolis, la Dea Celestis de Carthage... L'empereur Alexandre Sévère sacrifiait au Capitole, mais il célébrait *aussi* la fête des *Hilaria* de la Grande Déesse, mais il décorait *aussi* les temples des Isiaques et des Sérapiastes, et dans son oratoire, il accueillait, côte à côte, les bustes d'Apollonius de Tyane, du Christ, d'Abraham et d'Orphée.

C'est là, très exactement, l'attitude de Montherlant. Son refus de l'engagement est refus de choisir. « Tout est bien, tout est vrai, tout a de profondes raisons d'être, tout a droit à faire entendre sa voix. » Montherlant ne rejette rien ; il ne s'oppose pas. Il peut y avoir, évidemment, en de certains instants, pugnacité, mais cette pugnacité n'est qu'une forme du jeu, une pugnacité analogue à celle qui s'exprime sur le stade, une pugnacité toute provisoire (où d'ailleurs intervient le *fair play*) et qui sait bien que dérisoires sont l'enjeu et les raisons de la lutte : l'animosité n'a plus de sens. Souvent, on considère l'œuvre de Montherlant comme une œuvre de guerre. Animée par le syncrétisme, elle est en fait une œuvre de réconciliation — une œuvre de paix.

*
**

La guerre ? La guerre, que Montherlant a aimée ? On a fait de l'auteur du *Songe* une « brute casquée ». Sans aucun doute, il a aimé la guerre ; elle l'a marqué à jamais. Mais qu'aima-t-il, en vérité, dans la guerre ? « Ceux qui vous traitent de brute casquée se méprennent du tout. Ils ne comprennent pas que ce que vous regrettez dans la guerre, c'est

1. La dictature est la forme la plus parfaite de la jalousie, écrit Malaparte.

l'amour. » (*Chant funèbre.*) Pour Montherlant, la guerre fut l'occasion d'une camaraderie, d'une communion à l'intérieur d'un certain groupe humain. C'est de cette communion que le héros de l'*Exil* (le titre est-il assez significatif ?) avait la nostalgie, dont il se sentait frustré dans la solitude de sa famille. La communauté de la guerre, ainsi que, la veille, la communauté du collège. « Hier, au collège, je me mêlais, et c'est pourquoi j'y ai été si heureux. » (*L'Exil.*) Ainsi qu'au lendemain de la guerre, la communauté du stade. Camaraderie et poésie : voilà, en définitive, tout ce qu'il reste de l'expérience sportive. « Et le dos du camarade était une muraille tiède. » (*Olympiques* [1].) Passion pour le collège, pour la guerre, pour le stade, tout cela a nom camaraderie. Qu'expriment d'ailleurs le *Maître de Santiago* et *Port-Royal*, sinon l'amour pour une communauté, ici un ordre de chevalerie, là un monastère ? Dans *Port-Royal*, « le désespoir des sœurs à la pensée qu'elles vont être dispersées, que la communauté va être rompue, est presque tout le sujet de la pièce [2]. »

Mais cette camaraderie ne se borne pas aux êtres d'un groupe. Elle s'élance au-delà des barrières pour s'étendre à ce qui vous est étranger ou ennemi.

Dans le *Songe*, Alban, durant la guerre, seul au milieu de soldats ou d'officiers qui ricanent, le méprisent ou le suspectent (toujours, naturellement, l'accusation, claire ou allusive, de « trahir »), ne peut résister au mouvement qui l'entraîne à secourir des Allemands blessés [3]. Secrétaire général de l'Œuvre de l'Ossuaire de Douaumont (1920-1924), Montherlant souhaitait que l'Ossuaire fût dédié non pas seulement aux Français et aux Alliés, mais encore aux Allemands — « à la gloire de l'Homme [4]. » S'adressant un peu plus tard (1929) à des étudiants allemands [5], il leur rappelait que « les Grecs d'Homère proclament qu'en se battant, ils n'ont pas de haine... Quand Achille tue Lycaon, il l'appelle *philos*, il lui dit : « Meurs, *ami !* » S'il doit y avoir entre nous une nouvelle guerre, qu'elle soit sous cette épigraphe-là. » La même idée, Montherlant l'exposait en juillet 1938 dans l'essai *Que 1938 est bon*, publié dans les journaux de l'Association des Écrivains pour la défense de la Culture : « Les dieux grecs — et, plus tard, les héros de la Walhalla — se réconcilient chaque soir après les trucidations réciproques, comme des sportifs d'équipes adverses qui se sont combattus dans la journée. » Il ajoutait : « Entrer dans le monde de l'ennemi, et voir que tout vous y convient, voilà qui a un sens très profond... C'est le oui et le non qui

1. Voir, notamment, la préface de 1938 aux *Olympiques*.
2. Note inédite de Montherlant.
3. Chapitre XIII, intitulé « Que de souffrance ! ». Il comporte cette phrase malgré tout assez étonnante chez un « belliciste » : « Ce qui se passe ici est abominable. Rien n'excuse l'hécatombe inutile. »
4. *Chant funèbre.*
5. *Allocution à des Etudiants allemands.* Cette allocution ne fut pas prononcée. Elle fut imprimée dans *Mors et Vita.*

s'étreignent et fusionnent déjà dans le temps comme ils s'étreindront et fusionneront dans l'éternité. Tout est un. Et cet un est bon[1]. »

Cette compréhension de l'adversaire, cette amitié, imprègne à tel point la pensée de Montherlant qu'elle se mue très souvent dans son œuvre en poésie. « Je me rappelais mon saisissement ce soir où je vis la nuit tombante donner une teinte uniforme aux capotes des morts français et allemands, comme s'ils étaient tous d'une même patrie, disait-il dans l'*Allocution à des Étudiants allemands*. Je rêvais à tant de moissons françaises qui, sur une partie de notre territoire, sont nées des os allemands. Je songeais combien nous étions proches, quand nous vous entendions, dans la tranchée d'en face, tousser ou vous étaler sur le caillebotis humide ; et, tirant du cas concret ce mot « combien nous étions proches », je lui donnais de grandes ailes avec lesquelles il recouvrait toute la vie. » Obéissant au même lyrisme, Montherlant traçait ces phrases à la fin de l'*In Memoriam* pour Karl-Heinz Bremer, son traducteur allemand : « Les combattants s'entretuent, minuscules, au ras de la terre. D'immenses nuées combattent au-dessus d'eux. Je songe à ces fumées d'obus — fumées allemandes, fumées françaises — qui s'élevaient hautement autour de Saint-Quentin, ce jour de mai 1940. D'abord distinctes, ensuite elles se mêlèrent, se confondirent en un seul nuage : les fumées allemandes et les fumées françaises, on vit que c'était la même chose. Et cette chose enfin se dissipa ; avec le soir, le ciel redevint pur. Un jour, les nuées qui remplissent le ciel au-dessus des hommes qui combattent se réuniront pareillement. Et elles ne feront qu'un[2]. »

***

Tout pareillement dans l'ordre religieux.

Montherlant, qui est incroyant (« Je n'ai pas la foi », disait-il dans *Pour une Vierge Noire*), ne combat pas le christianisme, ne s'oppose pas à lui. Il l'accueille, au contraire, lui réserve une place, place mineure sans doute, comme l'empereur Alexandre Sévère accordait droit d'entrée à Jésus dans son oratoire.

Tout pénétré qu'il soit d'antiquité et de paganisme, Montherlant — qu'on y songe — n'en a pas moins écrit, en effet, outre de nombreuses pages isolées, quatre œuvres d'inspiration catholique : la *Relève du Matin* et ces *autos sacramentales* que sont le *Maître de Santiago*, la *Ville dont le Prince est un Enfant* et *Port-Royal*. Dans les *Olympiques*, il souhaitait « qu'il y ait des angélus sur tous les stades ». Dans *Il y a encore des Paradis*, il allait même jusqu'à se demander si le monde

1. L'*Equinoxe de Septembre*, où est inséré *Que 1938 est bon*, contient également l'apologue des samouraïs (*Le Parapluie du Samouraï*).

2. *Sur un Tué de Guerre allemand*, dans *Textes sous une Occupation*.

moderne « n'aurait pas besoin (plutôt que d'adhérer au paganisme) de trouver au ciel quelque étoile semblable à celle de la crèche ».

Des critiques catholiques (et également des critiques non catholiques) ont fait grief à Montherlant d'avoir, en 1940, dans les dernières pages du *Solstice de Juin*, salué par avance une possible mise en sommeil du christianisme, sans s'apercevoir, semble-t-il, que ce christianisme renié faisait partie, lui aussi, des retours de la Roue. « Et ensuite, quand cet âge aura disparu, la Roue continuant de tourner, nous verrons remonter un âge chrétien. »

C'est toujours le « garder tout », le « ne cédons rien » des *Olympiques*. « La pensée l'enthousiasmait, qu'il était un grand pécheur. Celle aussi qu'il était un grand chrétien », lit-on dans les *Bestiaires*.

***

Je sais : représenter Montherlant sous les traits d'un homme hautain, raidi de morgue, est devenu l'un des poncifs de la critique.

Mais à la guerre, c'est parmi les gens du peuple qu'il sert et entend servir. Il reste simple soldat ; passer officier, il ne le veut pas. Sur le stade, c'est encore à la rencontre des gens du peuple qu'il va. Il s'inscrit non pas à un club « chic », mais à un club populaire, celui de l'*Auto* [1].

En Afrique du Nord, le problème qui immédiatement le préoccupe est celui de l'indigène. La *Rose de Sable* en est née. En 1932, Montherlant adresse au général Giraud, qui à ce moment-là commandait au Maroc, une somme de dix mille francs destinée à être « employée pour moitié aux agréments de soldats français, et pour moitié à ceux de dissidents vaincus, puisque après tout des deux côtés on a fait son devoir également [2]. » Un an plus tard, il propose qu'on élève à Alger, face à la statue du maréchal Bugeaud, un monument aux indigènes tués en défendant contre nous leur indépendance [3].

A l'origine de tous ces mouvements, il y a moins des raisons intellectuelles, un calcul de l'esprit, que des poussées affectives, un élan du cœur. Si le dogmatisme (cette passion est ceci et cela, mais son origine est toujours, par la force des choses, cérébrale), si le dogmatisme demeure à ce point étranger à Montherlant, il faut en chercher avant

1. « Il y a un terrain sur lequel on se trouve *naturellement* avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : différences dans l'instruction, l'éducation, les soucis, les ambitions, la sphère de mouvance, l'argent. Nul besoin de « se mettre à la portée », de « minimiser les distances », rien de ces laborieux efforts qui introduisent une gêne, une réserve, et finalement une caducité, dans tant d'essais de pénétration des classes, etc. » (Préface des *Olympiques*.)

2. « Je me demande ce que les dissidents en ont reçu », me disait récemment Montherlant.

3. Voir, dans *Service Inutile*, l'essai : *Un Vainqueur élève-t-il une statue au Vaincu ?*

tout l'explication dans le fait que Montherlant est à peu près complètement fermé aux abstractions. Ce qui compte, ce ne sont pas pour lui des catégories, mais des individus, la chair et le sang des êtres. « Les êtres ! Les êtres ! Il n'y avait qu'eux. » (*Relève.*) « Jean-Jacques Rousseau a dit : « Otez les hommes, et tout est bien. » J'ai toujours répondu : « Otez les hommes, et tout n'est rien [1]. »

Le syncrétisme, chez Montherlant, s'exprime naturellement par la sympathie, l'amitié, l'amour-passion, voire la sexualité. L'affectif tisse les liens de l'unité. Par les êtres, par les élans qui nous portent vers eux, ce qui est séparé se rejoint. Les classes sociales se rejoignent. Les nations se rejoignent. Les civilisations se rejoignent. Les races se rejoignent. Et même les espèces se rejoignent. Dans les *Bestiaires*, l'homme éprouve de l'amour pour l'animal qu'il tue. Mais il y a plus encore dans l'œuvre de Montherlant : il y a *Pasiphaé*. Et il y a plus encore peut-être : il y a ce passage de la *Déesse Cypris* [2], qui montre à quel point la pure sexualité peut, aux yeux de Montherlant, travailler au syncrétisme : « Si un homme, couchant avec une personne d'une race, d'une civilisation qui lui sont très étrangères, ou seulement d'un milieu social très différent du sien, a la sensation que, dans le plaisir et l'affection partagés, des barrières communément tenues pour indestructibles tombent [3], s'il a l'âme faite de telle sorte que cette sensation lui paraisse grandiose, si cette sensation grandiose collabore au sentiment du *sacré* qui l'occupe en ces instants, quels ne seront pas alors sa sensation grandiose de barrières tombées, et, de là, accru, son sentiment du sacré, si, dans le plaisir et dans l'affection partagés, il couche avec une bête ? »

Bref, tout se confond dans le grand Tout de l'univers. La vie est acceptée dans sa totalité. Rien n'en est à exclure. Et même pas la souffrance. Et même pas la mort. « La décomposition elle-même est encore de la vie, et se voir périr à petit feu dans tout ce qui a été votre raison d'être, cela aussi me semble digne d'amour [4]. »

Le syncrétisme est la religion de la vie.

Dea vita.

***

Cette religion de la vie, le syncrétisme, ne peut, dans la pratique, être vécue que par l'alternance, laquelle est le rythme même de la vie, dans ses périodiques retours et ses recommencements éternels. *Aedificabo et destruam.* Construire, puis détruire. La Roue ne cesse jamais de tourner, prêtant aux choses tantôt un sens et tantôt l'autre [5]. « C'est déjà très

1. A Etienne Mériel. Cité dans Etienne Mériel, *Henry de Montherlant.*
2. Dans *Textes sous une Occupation.*
3. Voir, à ce propos, les pages sur la Bédouine, dans la *Rose de Sable.*
4. *La Balance et le Ver* dans *Textes sous une Occupation.* Sur le même sujet, cf. l'*Explicit Mysterium* de *Mors et Vita.*
5. « Le monde n'ayant aucun sens, il est parfait qu'on lui donne tantôt l'un et tantôt l'autre. » (*Fontaines.*)

bien, que ne voir pas d'opposition entre les idéals qui ont mené un Kant, un saint Vincent de Paul, et un Casanova... Mais il est mieux encore d'être à la fois — c'est-à-dire, en fait, tour à tour — saint Vincent de Paul, Kant, et Casanova. A coup sûr, celui qui serait cela ferait honneur à son Créateur : il serait un bel exemplaire humain [1]. »

Indifférence ? Certes ; et tout à l'opposé des fanatismes partisans. Le syncrétisme n'est principe d'union que parce qu'il a pour filles l'indifférence et la compréhension. Comprendre, c'est-à-dire pouvoir « se mettre à la place de... », être capable d'ubiquité, de saisir ses propres raisons et ce qui les nie, d'être *à la fois* ceci, qui vous importe, et cela, qui en est la contradiction.

Ferrante, dans la *Reine Morte*, projette de tuer Inès, mais pour Inès il a *aussi* de la sympathie ; et il éprouve *aussi* de la sympathie pour Egas Coelho, qui le trahit et bien qu'il sache qu'il en est trahi [2].

Que Solange soit sa maîtresse ravit le Costals des *Jeunes Filles*, mais *en même temps* Costals blâme les parents de Solange de se montrer si conciliants (« Quelles mœurs ! »). « L'inhumanité de Costals, est-il dit dans *Pitié pour les Femmes*, ne venait pas de ce qu'il ne pût ressentir des sentiments humains, mais, au contraire, de ce qu'il pût les ressentir tous indifféremment, à volonté, comme s'il ne fallait pour chacun d'eux que presser le bouton approprié. »

Ne nous y trompons pas. C'est de cet « humus » du syncrétisme que l'œuvre de Montherlant, et principalement son œuvre dramatique, a tiré sa substance et sa force. « Tout pouvoir pour tout vivre, écrivait Montherlant dans les *Olympiques*, tout vivre pour tout connaître, tout connaître pour tout comprendre, tout comprendre pour tout exprimer : quelle récompense le jour où, nous regardant, nous nous verrons comme un miroir de la création. » Grâce à cette ubiquité du syncrétisme, et parce qu'il lui est possible de se trouver au même instant dans des situations qui, pour un autre, paraîtraient s'exclure, de voir, dans le même mouvement, la justification de conduites antagonistes, il a pu s'identifier, avec une égale facilité, aux personnages les plus opposés et, dans sa mouvance et sa diversité — disons-le : dans sa richesse — leur conférer même réalité dans l'existence de l'art, même évidence dans la présence humaine.

La chose, du reste, ne va pas sans risques : elle est, dans notre temps, une perpétuelle raison d'incompréhension et de malentendu. Le public

1. *Service Inutile.*

2. « Chose curieuse, dit Louis Madelin de Napoléon (dans *Talleyrand*), il s'intéressait si vivement à la vie, qu'il suivait d'un œil passionné un *beau travail*, même fait contre lui, et qui précipitait sa chute. » Cette remarque à propos du « coup » des Alliés, en 1814, dans lequel trempa Talleyrand, et de la déconcertante mansuétude de Napoléon à l'endroit du ministre. Dans cet « intérêt pour la vie », ne retrouvons-nous par Ferrante ? Ne retrouvons-nous pas Montherlant et son besoin de « garder tout » ?

aime bien savoir à quoi s'en tenir, n'avoir pas à hésiter sur le « héros » et sur le « traître », et savoir aussi qui est l'auteur, pouvoir s'en faire une petite idée élémentaire, dont il n'aura plus à démordre. « Je fais dire à chacun des personnages ce qu'il doit dire, étant donné son caractère. Aussi écrit-on que je *me contredis.* » Costals ou Auligny ? L'aile ou la cuisse ? Mais il n'y a pas de traître et il n'y a pas de héros. Il n'y a que des personnages que l'auteur nourrit à parts égales de sa propre matière. « Chacune de ces créatures devenait tour à tour le porte-parole d'un de mes *moi* », dit Montherlant des personnages de la *Reine morte* [1]. *Moi* opposés, et pourtant réunis, *moi* inconciliables, et pourtant conciliés, *moi* antagonistes, et pourtant fraternels. *Moi*, divers et changeants, qui sont de l'homme avant d'être de l'œuvre. *Moi* qui reflètent autant d'aspects de l'humain et qui, les uns aux autres mêlés, sont la foisonnante image de la mouvance et de la richesse de notre monde.

« Ainsi que tous les poètes vraiment grands, disait Hugo de Shakespeare (dans *William Shakespeare*), il mérite cet éloge d'être semblable à la création. Or, la création est l'éternelle *bifrons.* »

Le syncrétisme est la source de la grande poésie.

HENRI PERRUCHOT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA VIE INTERIEURE D'UN JESUITE

(*Aubier*)

Le Père Auguste Valensin, qui vient de mourir à Nice (qui fut l'ami de Brémond, de Valéry, de Gide et de Roger Martin du Gard, et dont il ne faudra pas négliger le rôle quand on écrira l'histoire du sentiment religieux au xxe siècle), avait achevé de rassembler les écrits spirituels de son frère, le Père Albert, en qui beaucoup seraient tentés de voir un saint, ce que confirmeraient, s'il en était besoin, ces admirables pages qu'il a précédées d'une introduction fort utile. Le Père Albert s'était efforcé de réagir contre la « confiscation du catholicisme par les nationalistes français » ; mais c'était un homme d'oraison, plus qu'un homme d'action ; il avait trouvé le recueillement, non dans le statut spirituel auquel il avait longuement rêvé, mais dans la sainte obéissance. « O mon Dieu, murmurait-il, l'avant-veille de sa mort, vous avez tout disposé selon vos desseins miséricordieux. »

PIERRE DE BOISDEFFRE

LES POISSONS SINGULIERS

par Léon Bertin (*Dunod*)

C'est à l'aquarium du Trocadéro que le professeur Léon Bertin a présenté son service de presse... M. Léon Bertin n'est pas seulement un savant, c'est aussi un écrivain plein d'esprit qui, avec force anecdotes, ouvre au profane un monde étonnant — un monde où les personnages devraient s'appeler Borgia, Frégoli ou Grandgousier, où l'on voit des poissons qui chantent, d'autres qui grimpent aux arbres et certains qui laissent aux mâles le soin d'enfanter. M. Georges Duhamel a préfacé et mademoiselle Gisèle Mauger illustré avec talent cet ouvrage, qui nous révèle tant d'inquiétantes silhouettes.

P. R.

1. *Comment fut écrite la Reine morte*, dans *Textes sous une Occupation.*

NÉRON ET L'INCENDIE DE ROME

EN L'AN 64 APRÈS JÉSUS-CHRIST

par GÉRARD WALTER

DANS la soirée du 19 juillet, le chef de la septième cohorte des vigiles, dont dépendait la région de Rome où se trouvait le Grand Cirque [1], fut averti que le feu venait de se déclarer dans les baraques attenant à cet édifice. C'étaient de fragiles constructions en bois qui abritaient tout un peuple de petits commerçants, pour la plupart Grecs et Asiatiques, installés là avec leurs familles. Le local occupé servait à la fois de boutique et de logement. On y faisait la cuisine en utilisant des réchauds à charbon de bois, procédé rudimentaire et économique, d'usage courant chez les pauvres gens à Rome, mais qui offrait des risques d'incendie perpétuels, d'autant plus que ces échoppes contenaient des denrées (l'huile, notamment, et en grande quantité) fort inflammables. Séparées les unes des autres par de minces parois, elles fournissaient aux flammes, en cas d'incendie, une proie particulièrement facile.

C'est ce qui arriva cette fois. Les efforts des pompiers pour arrêter le feu se révélèrent vains. Les flammes, progressant rapidement, atteignirent bientôt le Palatium situé dans le voisinage immédiat du cirque.

Néron se trouvait alors en villégiature à Antium, petite cité au bord de la Méditerranée, où il avait vu le jour et où il se plaisait beaucoup. Il dormait probablement quand un courrier arriva de Rome pour lui annoncer que la demeure impériale brûlait. Il sauta sur son cheval et partit à bride abattue.

Arrivé sur place, Néron vit sa belle maison, dont l'aménagement venait à peine d'être achevé, transformée en un immense brasier. Il s'efforça de sauver ce qui pouvait l'être encore, et s'occupa de venir en aide à la grande masse des sinistrés. Leurs misères ont été très éloquemment racontées par Tacite. C'est l'évaluation matérielle du désastre qui retiendra mon attention.

D'après cet historien, des quatorze régions de la ville, quatre restèrent intactes, trois étaient « consumées jusqu'au sol », les sept autres « offraient à peine quelques vestiges de maisons en ruines et à moitié brû-

1. La Rome républicaine était divisée en quatre régions. Auguste en fit quatorze, en y englobant les faubourg et les jardins qui formaient la banlieue de la capitale.

lées », et il ajoute : « Il serait difficile de compter les hôtels particuliers, les immeubles de rapport et les temples qui furent détruits [1]. » Essayons-le pourtant.

Un passage interpolé de la correspondance apocryphe de Sénèque et de saint Paul mentionne 132 hôtels particuliers et 4 000 maisons brûlés. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'accepter ces chiffres comme authentiques, mais on peut bien admettre que celui qui les donnait ne se proposait nullement de minimiser l'étendue du désastre, bien au contraire.

Faute de mieux, livrons-nous à un calcul approximatif, en les prenant pour base.

On comptait à Rome, d'après les tableaux statistiques, très précis, dressés au temps de Constantin, 1 680 hôtels particuliers et 38 450 immeubles de rapport. Le total des destructions causées par l'incendie pourrait donc être évalué à environ 10 p. 100. Quant à la superficie du secteur, considéré comme entièrement détruit, elle représente environ 118 hectares. Le secteur estimé partiellement détruit comprend 695 hectares. Il me paraît impossible d'évaluer exactement la superficie des quatre régions périphériques restées indemnes. D'après les tableaux statistiques précités, elles forment un total de 970 hectares. Il est très probable qu'en 64 leur territoire n'avait pas encore atteint ces dimensions. En réduisant son étendue de moitié, ce qui, assurément, peut paraître excessif, on aboutirait à cette constatation que la partie de la ville épargnée par l'incendie fut quatre fois plus grande que celle qui devint la proie des flammes. Mais, pour pouvoir esquisser une vue d'ensemble de cette catastrophe, il faudrait établir l'importance des dégâts causés par l'incendie dans les régions classées par Tacite comme ayant conservé « à peine quelques vestiges de maisons à moitié brûlées ». C'est ce qu'on va essayer de tenter, à présent.

Il y avait à Rome, à cette époque, en plus du Palatin, trois points où se trouvaient concentrés les monuments publics et religieux : le Forum, le Capitole et le Champ de Mars.

Commençons par le Forum, situé à toute proximité du quartier ravagé par le feu et qui, évidemment, ne pouvait pas rester indemne. En effet, tout le secteur du Forum situé au sud de la *Via Sacra* et représentant un espace d'environ 250 mètres de long sur 120 mètres de large, fut presque entièrement détruit. Par contre, le secteur situé au nord de la *Via Sacra*, de dimensions à peu près égales, et comprenant, entre autres, la basilique Emilia, le temple de Janus, celui de la Concorde, ne fut pas endommagé [2].

Passons au Capitole, séparé, dans sa plus grande partie, par le Forum,

1. *Ann.*, XV, 40.
2. L'existence de ces trois édifices à une époque immédiatement postérieure à l'incendie est attestée par Pline ; *Hist. Nat.*, XXXIV, 33 ; XXXVI, 28 et 102 ; XXXVII, 4, etc. ; *cf.* Suétone, *Néron*, XIII.

du foyer de l'incendie. Il semble demeuré complètement intact. Du moins, on a cette impression après avoir lu le passage des *Histoires* de Tacite, où il raconte comment, en 69, les partisans de l'empereur déchu Vitellius avaient entrepris d'en déloger le frère de Vespasien, Sabinus, qui s'y était enfermé avec ses troupes [1].

Les vitelliens essaient de pénétrer à l'intérieur du Capitole du côté de la vallée de l'Asile. Il y avait là, dit Tacite, *une suite de maisons contiguës, élevées dans la sécurité de la paix* (autrement dit, après la guerre civile qui avait suivi la mort de César), *à une telle hauteur qu'elles se trouvaient de niveau avec le terrain du Capitole.* Donc, tout un ensemble de maisons d'habitation construites aux abords du Capitole avant 64, y sont toujours en 69. C'est cette année-là qu'elles furent incendiées. Tacite s'avoue incapable de dire si ce furent les assiégés ou les assiégeants qui allumèrent le feu. Peu importe. Ce qu'il faut noter c'est que les flammes gagnent les portiques qui entourent le temple de Jupiter Capitolin. *Les aigles qui soutenaient le faîte du temple*, écrit Tacite, *et dont le bois était vieux* (donc, datant d'avant 64), *prirent feu et nourrirent l'embrasement.* Et il conclut : *Ainsi brûla le Capitole... Le feu l'avait déjà détruit dans une guerre civile* [2], *mais ce fut le crime de mains inconnues ; ici il est assiégé publiquement, publiquement incendié.* Aurait-il manqué de signaler qu'il avait été victime d'un autre incendie encore, cinq ans auparavant, si le fait avait vraiment eu lieu ?...

Poursuivons notre marche dans la direction nord-ouest. Nous arrivons au Champ de Mars. D'abord, cette simple constatation. On lit dans Tacite : *Pour abriter la masse des sinistrés demeurés sans asile, Néron ouvrit le Champ de Mars, les monuments d'Agrippa et ses propres jardins.*

Si tous ces bâtiments purent être utilisés comme lieu de refuge, c'est qu'ils n'avaient pas été brûlés. En d'autres termes, le feu n'était pas parvenu jusqu'à la partie centrale du Champ de Mars. A plus forte raison, il ne put faire des ravages dans la partie qui va des thermes d'Agrippa jusqu'au fleuve. Essayons de voir ce qu'il a pu faire dans la partie opposée, celle qui se trouvait le plus rapprochée du Forum.

Le *Circus Flaminius*, le second cirque de Rome (300 mètres de long sur 120 de large), est demeuré intact. On y donna des jeux quelque six mois après l'incendie. Le *Porticus Octaviae*, dédié par Auguste au nom de sa sœur Octavie, de même. Fait à signaler, il comportait une riche bibliothèque qui aurait pu devenir un excellent aliment pour le feu. Elle le sera, en effet, mais seize ans plus tard, en 80, sous Titus. Les trois théâtres : *Balbi, Marcelli, Pompeii* (Néron se produira l'année suivante sur ce dernier), attendront de même l'an 80 pour devenir la proie des flammes ainsi que le superbe temple d'Apollon, dit *in Campo*

1. *His.*, III, 71-72.
2. En 83 avant Jésus-Christ (Sylla contre Marius).

Flaminio, un véritable musée où se trouvaient, accumulées en nombre considérable, des statues, des peintures, des couronnes d'or, des pierres précieuses, etc. Néron s'en servira pour subvenir aux frais de reconstruction des immeubles sinistrés.

Retournons maintenant sur les lieux mêmes de l'incendie : le Palatin et le Grand Cirque.

Ce dernier d'abord. On se gardera bien d'imaginer qu'il ne représentait plus qu'un amas de décombres. En fait, il n'y eut que les gradins supérieurs et les escaliers qui y conduisaient, en bois les uns et les autres, qui furent détruits. Quant à l'édifice même, il ne fut guère sérieusement endommagé puisque, moins de neuf mois après, en avril 65, des jeux traditionnels en l'honneur de Cérès y eurent lieu.

Le *Palatium*, aussi, ne fut que partiellement détruit. Si les appartements d'Auguste, situés sur la partie méridionale de la colline dominant la vallée du Grand Cirque, furent, à l'exception du pavillon où, jadis, il avait habité lui-même, complètement anéantis, le temple d'Apollon ne subit que peu de dégâts. En avril 68, Néron, revenu de son voyage à travers la Grèce, y fut accueilli en grande pompe. La *Domus Liviae*, habitée primitivement par Livie et son premier mari, découverte en 1869 fort bien conservée, semble ne pas avoir souffert de l'incendie. La *Domus Tiberiana* non plus. Vitellius en fera sa résidence quand il s'emparera de l'empire. Mais c'est la demeure que s'était aménagée Néron et qui se trouvait la plus rapprochée du cirque, qui fut brûlée de fond en comble. Et, tout compte fait, c'est lui qui devrait être considéré comme le plus grand sinistré de l'incendie de 64.

En était-il l'instigateur et faut-il lui attribuer les responsabilités de ce désastre ? Telle est la question qui se pose maintenant.

Les témoignages des Anciens déclarent expressément que Néron avait incendié Rome. Tacite signale bien que la version qui attribuait cette calamité au hasard comptait également des partisans, mais aucun texte pouvant être invoqué à l'appui de cette thèse ne nous est parvenu. On ne peut donc faire état que des propos qui accusent formellement Néron.

Ainsi qu'il vient d'être dit, Tacite annonce d'abord qu'*on ne sait pas si ce désastre est dû au hasard ou à la malignité du prince*. Mais, par la suite, il se plaît à insister sur les « rumeurs infâmantes » *qui accusaient Néron d'avoir ordonné l'incendie* [1]. Suétone déclare sans ambages : *Il* [Néron] *incendia Rome* [2]. Dion Cassius est non moins catégorique : *Néron eut le désir d'exécuter un dessein qui avait toujours été l'objet de ses vœux, celui de détruire de son vivant Rome tout entière et l'empire* [3].

Je me borne, pour le moment, à enregistrer ces déclarations aussi

1. *Op. cit.*, XV, 44.
2. *Op. cit.*, XXXVIII.
3. *Hist. rom.*, LXII, 16.

nettes que péremptoires, et je passe à l'exposé des motifs que les Anciens ont attribués à Néron pour expliquer ce crime.

Tacite, toujours prudent et évitant de s'engager personnellement, préfère signaler, parmi les « mauvais bruits » mis en circulation, celui-ci : *On croyait que Néron recherchait la gloire de fonder une ville nouvelle et de lui donner son nom.* Suétone y met moins de façons : *Quelqu'un disant, au milieu d'une conversation générale : « Qu'après ma mort la terre disparaisse dans les flammes », Néron répondit : « Mais non, que ce soit de mon vivant ! »* Dion Cassius est, à peu de chose près, d'accord avec Suétone. Pour lui, Néron *enviait à Priam le rare bonheur d'avoir assisté à la destruction de sa patrie et de son royaume.*

Pour assouvir ce désir infernal, à quels procédés aura recours Néron ? Dion Cassius n'est pas embarrassé de nous le dire : *Il* [Néron] *envoya sous main quelques hommes qui mirent le feu en un, en deux endroits et plus.* Suétone, qui admet également l'existence des équipes d'incendiaires lancées par Néron, croit savoir que parmi ceux-ci figuraient les propres serviteurs de l'empereur. Mais, contrairement à Dion Cassius, il prétend que Néron a agi ouvertement. *Il se cacha si peu*, écrit-il, *que plusieurs consulaires, ayant surpris dans leur propriété des esclaves de sa chambre avec de l'étoupe et des torches, n'osèrent porter la main sur eux.* Tacite, enfin se décide cette fois à rapporter, non comme un simple bruit mais comme un fait acquis, qu'*un grand nombre d'hommes inconnus s'opposaient, en menaçant, à toute tentative de combattre l'incendie, d'autres lançaient ouvertement des brandons et criaient qu'ils avaient des ordres.*

Comment s'est comporté Néron lui-même pendant la durée de l'incendie ?

D'après Suétone, pendant que la ville était en flammes, Néron se bornait à *contempler cet incendie du haut de la tour de Mécène et, charmé,* disait-il, *par la beauté des flammes, il chanta la ruine d'Ilion dans son costume de théâtre.* Dion Cassius le confirme dans ces termes : *Néron monta sur le haut du Palatin d'où les regards embrassaient le mieux la plus grande partie de l'incendie, et, vêtu en citharède, chanta, disait-il, la ruine d'Ilion, et, en réalité, celle de Rome.* Tacite, fidèle à son habitude, signale que *le bruit s'était répandu qu'au moment même où la ville était en flammes, l'empereur était monté sur son théâtre domestique et avait chanté la ruine de Troie, cherchant dans le passé des comparaisons avec le désastre présent* [1].

Voici donc un ensemble de témoignages dont le poids, écrasant, continue à peser sur la mémoire de Néron, et dont la postérité ne semble guère être disposée à le décharger. On essayera, néanmoins, de peser leur valeur.

1. *Op. cit.*, XV, 39. Cf. Suétone, *op. cit.*, XXXVIII, et Dion Cassius, *op. cit.*, LXII, 18.

Je commencerai par le dernier qui semble avoir le plus profondément impressionné les imaginations populaires : Néron chantant la ruine de Troie pendant que brûle sa capitale. Sur le fait même, les trois historiens anciens, dont l'œuvre fournit les éléments fondamentaux de la biographie néronienne, sont d'accord. Il y a seulement une certaine divergence quant à la localisation de celui-ci. Quel pouvait être l'endroit où Néron aurait accompli ce geste que le roman, le théâtre, le cinéma n'ont cessé et ne cesseront, sans doute, jamais de reproduire ? Dion Cassius dit : sur le Palatin. Ce n'est guère possible, puisque quand Néron arriva à Rome, la colline, à en croire le même auteur, était *tout entière la proie des flammes*[1]. Le « bruit » que rapporte Tacite, sans préciser l'endroit, indique le théâtre domestique de Néron. Il en avait deux : dans son palais, à Rome, et dans sa résidence, à Antium. Il ne pouvait pas être question du premier puisqu'il venait d'être dévoré par le feu. Donc, c'est sur son théâtre d'Antium que cette scène mémorable dut avoir lieu, autrement dit, avant son départ pour Rome. Essayons de la reconstituer.

L'incendie, nous le savons, s'était déclaré dans la soirée. On résolut d'en faire part d'urgence à Néron, quand on s'aperçut que le feu s'approchait du Palatin. On dut s'en rendre compte assez rapidement, l'incendie ayant pris naissance dans la partie du cirque toute proche du palais. C'est donc entre dix et onze heures du soir qu'un courrier fut dépêché à Antium. Il y a quarante-cinq kilomètres de Rome à Antium. Le courrier en question dut mettre au moins trois heures pour parcourir cette distance. Il ne put arriver à Antium qu'entre une et deux heures du matin. Il est permis de supposer que Néron dormait à ce moment. Donc, on le réveille et on lui annonce que le feu est aux portes de sa demeure où se trouvent tous ses trésors, toutes ses collections d'art, toute sa magnifique garde-robe de prince, de citharède et de tragédien. Au lieu de sauter aussitôt sur un cheval et de partir pour Rome, Néron ordonne qu'on lui apporte sa lyre, son costume de théâtre, s'habille en citharède, monte sur l'estrade, et se met à chanter... devant quelques serviteurs ahuris et mal éveillés !

La version de Suétone qui l'installe sur la terrasse[2] du jardin de Mécène pour chanter, paraît plus vraisemblable. Ce jardin, qui faisait partie du domaine impérial, était situé au bord de la colline de l'Esquilin, voisine du Palatin et pouvait être un bon poste d'observation pour suivre la marche de l'incendie. Il est donc fort possible qu'à un moment donné, Néron, sans s'exposer à aucun danger (le feu s'étant arrêté au pied de cette colline), y soit monté pour contempler les ruines fumantes de sa demeure. Qu'en les regardant, les vers célèbres

1. *Op. cit.*, LXII, 18.
2. Suétone parle d'une tour. Il s'agissait, plutôt, d'une terrasse surélevée, peut-être, d'un toit transformé en une espèce de belvédère.

d'Homère aient effleuré ses lèvres, cela aussi est possible. Le second Africain, en contemplant Carthage en flammes, les a bien cités [1]. Mais avait-il vraiment chanté *en costume de théâtre et en s'accompagnant de sa lyre*, ainsi que le prétend Suétone ? Eut-il donc la précaution, en partant d'Antium, d'emporter avec lui son instrument et sa robe de citharède ? Car, enfin, ce n'est pas parmi les décombres de son palais détruit qu'on alla les chercher pour lui permettre d'arborer la tenue qui convenait à son exhibition théâtrale. Il ne m'appartient pas, en tout cas, de décider si celle-ci avait vraiment eu lieu.

Passons aux « motifs ».

C'est le désir de Néron d'*égaler Priam*, signalé expressément par Dion Cassius et confirmé par Suétone, qui a été, surtout, pris en considération. Pourquoi pas ? Comme on se plaît à le dire, avec Néron il fallait s'attendre à tout. Mais alors pourquoi ne pas avoir ordonné à ses incendiaires d'attendre son arrivée, pour commencer leur travail, au lieu de l'obliger à se réveiller en sursaut et à galoper en pleine nuit pour arriver sur place quand le « spectacle » touchait à sa fin ? Et puis, aurait-il vraiment sacrifié, pour les besoins de la mise en scène, sa propre maison avec tous les objets rares et précieux qu'elle contenait ? Pourquoi, par exemple, ne pas avoir utilisé à cette fin les nombreux monuments et édifices qui ornaient le Champ de Mars ? Quel beau spectacle cela aurait été de voir, commodément installé sur l'esplanade du Palatin, s'embraser l'un après l'autre le Panthéon, le Théâtre de Pompée, le Cirque Flaminius, etc., tandis que pour s'être offert le plaisir de voir brûler sa propre demeure, Néron se trouva dans l'obligation de s'improviser une couche de fortune dans une maison de plaisance, qui n'était guère prête à le recevoir.

Le motif : Néron aurait fait détruire Rome par l'incendie pour pouvoir en faire une ville moderne, répondant mieux aux exigences de l'hygiène et de l'esthétique urbaine, a plus fortement retenu l'attention des historiens anciens et même modernes. *On crut*, dit Tacite, *que Néron aspirait à la gloire de fonder une cité nouvelle et de lui donner son nom* [2]. C'est là un sentiment que l'on pourrait effectivement prêter à Néron. Ce que l'on n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi, au lieu de faire incendier les quartiers populaires tels que ceux de la *Subura* et de la *Transtiberim*, dont les maisons délabrées représentaient une perpétuelle menace aussi bien pour les locataires que pour les passants, il s'attaqua au groupe de baraques qui avaient poussé aux abords du Grand Cirque, et qu'il aurait été facile de démolir en quelques heures sans avoir besoin de recourir à un procédé aussi terriblement spectaculaire. Mais, dirait-on, il devait envisager, sans doute, que le feu allumé aux abords

1. D'après le témoignage de Polybe, alors secrétaire particulier de Scipion Emilien et témoin oculaire de la destruction de Carthage. Cf. mon livre : *La Destruction de Carthage*, p. 507.
2. *Op. cit.*, XV, 40.

du Grand Cirque ne tarderait pas à se propager et à atteindre ces rues encombrantes et malsaines qui lui déplaisaient tant. Évidemment. Seulement, il ne pouvait pas ignorer que, pour y parvenir, le feu devait passer par son propre palais. Le voulait-il ? Tenait-il vraiment à anéantir un édifice dont la construction venait à peine d'être achevée ? Admettons-le. Admettons que, pour une raison qui nous échappe, sa nouvelle demeure lui eût aussitôt déplu et qu'il voulût, en en faisant table rase, la remplacer par une autre. Mais alors il aurait certainement donné l'ordre d'en enlever au préalable tous les objets précieux qu'elle contenait. Rien ne nous dit qu'il le fit. Négligeons cependant toutes ces objections et tous les points d'interrogation qu'elles suscitent. Admettons que telle fut, en effet, l'intention de Néron, et qu'il put, de la sorte, entreprendre la réalisation du projet qui lui était cher.

Ce qui paraît certain, c'est qu'aussitôt l'incendie arrêté, on se mit à réparer, avec une hâte fébrile, les dégâts causés. Tacite reconnaît que Néron déploya une activité extraordinaire. Et les résultats ne se firent pas attendre. *Les rues*, dit cet historien, *furent élargies, les maisons alignées et réduites à une juste hauteur*[1]. La façade des immeubles reconstruits fut munie de portiques surmontés de terrasses, *d'où*, dit Suétone, *on pouvait combattre les incendies*[2].

La voilà donc, dira-t-on, cette « nouvelle Rome » qu'avait rêvée l'incendiaire de l'ancienne ! Eh bien, écoutons ce que dit de cette « nouvelle Rome » quelqu'un qui la connaissait suffisamment pour y avoir vécu sa vie presque tout entière : Juvénal[3]. Il l'a en horreur. Et pourquoi ? Parce qu'on y vit dans une perpétuelle hantise d'être brûlé dans un incendie ou écrasé par la chute d'une maison qui s'effondre. *Est-il solitude si désespérée*, s'écrie-t-il au comble du désespoir, *qu'on ne doive préférer à la terreur des incendies, aux continuels écroulements de maisons, aux mille périls de cette redoutable Rome*[4] ?

Que faut-il en déduire ? Qu'au fond, après la fameuse reconstruction radicale de la ville entreprise par Néron, il n'y eut pas grand'chose de changé, que les maisons continuaient à offrir une proie facile au feu et, comme par le passé, à s'écrouler sans trop de difficultés. Bien entendu, il ne s'agissait pas là de maisons nouvellement construites et où toutes les précautions possibles étaient prises par les architectes pour éviter le renouvellement d'un pareil désastre. Mais c'est là une preuve suffisante qu'un très grand nombre de maisons, vieilles et délabrées, épargnées par l'incendie de 64, continuaient à enlaidir la « nouvelle Rome » et à mettre en péril la vie de ses habitants.

Occupons-nous un peu des incendiaires embauchés par Néron. Nous

1. *Op. cit.*, XV, 43.
2. *Op. cit.*, XXXVIII.
3. Né en 62, il avait deux ans à l'époque de l'incendie. Il ne pouvait donc pas connaître la « vieille Rome ».
4. *Satires*, III, vers 6-8 ; cf. vers 195-197.

savons déjà, grâce à Tacite et à Suétone, qu'il en avait formé plusieurs équipes, recrutées en partie parmi ses propres domestiques. Il faut donc penser que Néron, bravant l'opinion publique, n'hésita pas à se faire connaître comme l'exterminateur de sa propre ville et de ses propres sujets. Pour oser avouer un si criminel dessein, il fallait avoir bien du courage. Ce n'était pas la première vertu de Néron. Si, vraiment, il avait entrepris de réaliser ce projet, il aurait su, sans doute, s'arranger de façon à ne pas compromettre si ostensiblement sa propre réputation.

On retiendra néanmoins, de ce qui vient d'être dit, le fait même de la présence sur les lieux d'un ou de plusieurs groupes d'incendiaires. Cette présence, loin de paraître anormale, suffit pour expliquer la durée exceptionnellement longue de cet incendie qui, prêt à s'éteindre, se trouvait ranimé chaque fois par des interventions nouvelles.

Ceci mérite une tentative d'explication. L'incendie, à Rome, était non seulement un fléau de la nature, mais aussi un instrument du crime et une arme de combat. Quand on se proposait de se venger de quelqu'un on trouvait toujours un « spécialiste » qui, moyennant un prix à débattre, se chargeait de mettre le feu à la demeure ennemie. Aucune émeute populaire, aucune bagarre sur la voie publique à Rome n'avait lieu sans qu'aussitôt, de part et d'autre, des torches allumées n'entrassent en action.

Les ennemis de Néron (il en avait déjà assez à cette époque : on le verra bien quelque neuf mois plus tard lors de la découverte de la conjuration de Pison) auraient pu fort bien profiter d'un incendie allumé par un des hasards trop fréquents à Rome, pour transformer un accident fortuit en un formidable sinistre et, ensuite, en attribuer la responsabilité à Néron, afin de dresser le peuple contre lui. Telle serait, peut-être, l'origine de bruits qui faisaient de Néron l'incendiaire de la capitale, l'exterminateur de ses propres sujets, le cabotin qui chante pendant que les Romains pleurent leurs parents morts, leurs maisons détruites, leurs biens anéantis.

⁂

Pour combattre ces bruits, Néron, à en croire un passage qui figure à la fin du chapitre XLIV du quinzième livre des *Annales* de Tacite, fit accuser les chrétiens d'avoir mis le feu à Rome. Je transcris ici ce texte, tel qu'il a été traduit par l'éminent latiniste Henri Goelzer :

Pour anéantir la rumeur infamante d'après laquelle l'incendie avait été ordonné, il [Néron] supposa des coupables et infliga des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait Chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, que, sous le principat de Tibère, le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice ; réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non pas seulement en Judée où le mal avait pris naissance, mais encore dans Rome, où tout ce qu'il y a d'affreux ou de honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle. On commença donc par se saisir de ceux qui confessaient leur foi, sur leurs révélations, une [immense] multitude, d'autres qui furent convaincus

moins du crime d'incendie que de haine contre le genre humain. On ne se contenta pas de les faire périr : on se fit un jeu de les revêtir de peaux de bêtes pour qu'ils fussent déchirés par la dent des chiens ; ou bien ils étaient attachés à des croix ou enduits de matières inflammables, et, quand le jour avait fui, ils éclairaient les ténèbres comme des torches. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle, et donnait des jeux au Cirque, où tantôt en habit de cocher il se mêlait à la populace et tantôt prenait part à la course debout sur son char. Aussi, quoique ces gens fussent coupables et dignes de dernières rigueurs, on se mettait à les prendre en pitié, car on se disait que ce n'était pas en vue de l'intérêt public, mais pour la cruauté d'un seul qu'on les faisait disparaître[1].

On est porté, tout naturellement, à croire que les propagandistes chrétiens des premiers siècles de l'Église n'ont pas dû manquer de faire le plus grand cas de ce texte appelé à servir si bien leur cause. D'autre part, le fait même que Néron eût fait souffrir de si affreux supplices à des chrétiens en les accusant d'un crime dont ils n'étaient nullement coupables, ne pouvait pas, en bonne logique, ne pas avoir une ample résonance dans les larges masses des fidèles. Voyons donc ce qu'en pensaient les uns et les autres.

Le premier en date des témoignages invoqués par les historiens de l'Église pour démontrer que Néron avait bien commis l'acte monstrueux que lui attribue le passage précité des *Annales*, est un message adressé par l'Église de Rome à celle de Corinthe dans les dernières années du premier siècle, et connu sous le nom de l'*Épitre de Clément le Romain*. Son auteur, évidemment, ne pouvait pas avoir connaissance de l'ouvrage de Tacite, dont la parution est postérieure à cette époque. Mais, homme d'un certain âge, habitant de Rome, ayant été certainement témoin de l'incendie, il ne pouvait pas ignorer l'accusation fabriquée par Néron contre ses coreligionnaires et tout ce qui s'ensuivit. Sa lettre, écrite peu après, sinon pendant la grande persécution qu'avait fait subir aux chrétiens Domitien, a pour objet de prémunir les frères de Corinthe contre les méfaits de la jalousie et de raffermir leur courage en leur rappelant les souffrances endurées par leurs pères.

Après avoir évoqué la fin des apôtres Pierre et Paul, victimes « d'une injuste jalousie », Clément écrit :

A ces hommes dont la vie fut sainte (Pierre et Paul), furent joints une grande multitude d'élus qui, ayant souffert par la jalousie mille maux et tortures, deviennent parmi nous le plus beau des exemples. Des femmes, persécutées par jalousie, des Danaïdes et des Dircés, ayant souffert des supplices horribles et indécents, surent atteindre dans leur carrière le but sûr de la foi et reçurent une noble récompense, elles dont le corps est faible.

Les biographes de Paul sont d'accord pour placer sa mort en 67. La

1. Coll. Budé, *Annales*, t. III, p. 491-492. Il y a lieu de noter que ce passage des *Annales* est le seul où il est question de la persécution des Chrétiens en tant qu'incendiaires de Rome. Suétone parle des poursuites exercées contre eux sous le règne de Néron, mais n'établit aucun rapport entre celles-ci et l'incendie. Quant à Dion Cassius, d'une manière générale, il ignore tout de cette affaire et ne prononce même pas le nom des Chrétiens.

tradition chrétienne, acceptée dès la fin du siècle suivant, fait mourir Pierre au cours de la même année, soit trois ans après l'incendie. Il en résulterait donc que les « Danaïdes » et les « Dircès » qui leur furent jointes n'avaient pas été martyrisées en 64, à la suite de l'odieux stratagème imaginé par Néron. En tout cas le nom de celui-ci ne se trouve mentionné nulle part dans la lettre de Clément. C'est Tertullien, le plus fougueux des polémistes produits par l'Église aux premiers siècles de son existence qui va le mettre en cause. Mais qu'en dit-il ? *Néron le premier sévit le glaive impérial contre notre secte*[1].

Cette thèse de Tertullien : la première persécution des chrétiens est l'œuvre de Néron aura de nombreux adeptes. Par la suite, saint Augustin ne manquera pas de leur signifier leur erreur. *Pourquoi veulent-ils*, lit-on dans sa *Cité de Dieu, commencer à Néron les persécutions de l'Église, puisque ce n'est que par d'horribles souffrances qu'il serait trop long de relater ici, qu'elle est arrivée au règne de ce prince*[2] ?

Sans prendre parti dans le débat, on se bornera à constater qu'en parlant de Néron, saint Augustin ne mentionne nulle part l'accusation que fait peser sur lui le texte des *Annales*. Et pourtant, homme profondément imbu de culture classique, il connaissait bien Tacite. Tertullien aussi, du reste. Comment se fait-il que ni l'un ni l'autre ne se soient appuyés sur un texte qui leur offrait des arguments si conformes à leurs vues ?

Le pieux Lactance, dans son traité *De la Mort des Persécuteurs*, consacre un chapitre spécial à Néron. Texte important où l'auteur tente de discerner les motifs qui auraient incité ce prince à s'acharner contre les chrétiens. *Sous le règne de Néron*, écrit Lactance, *saint Pierre vint à Rome où il amena beaucoup d'âmes à la vraie foi. Néron en fut informé et remarquant que chaque jour, non seulement à Rome, mais dans tout l'empire, on abandonnait en foule le culte des idoles, cet exécrable tyran voulut renverser le céleste édifice et anéantir la foi chrétienne. Il fut donc le premier qui persécuta les serviteurs de Dieu.*

Lactance était un homme très instruit. Pouvait-il ne pas connaître l'œuvre de Tacite[3] ? Et pourtant nulle trace chez lui des raisons invoquées par le texte des *Annales* pour expliquer les supplices infligés par Néron aux chrétiens.

Un contemporain de Julien l'Apostat, saint Aster, évêque d'Amasée, a voulu, à son tour, trouver une explication des *atrocités néroniennes*. Dans sa huitième homélie *In sanctos principes apostolos Petrum et Paulum*, il écrit : *Paul faisait une guerre impitoyable aux danses indécentes*

1. *Apologétique*, V, 3. Cf. *Aux Nations*, I, 7.
2. XVIII, 52.
3. L'empereur M. Claudius Tacitus (275-276 ap. J.-C.), qui prétendait descendre du célèbre historien, avait ordonné qu'on plaçât dans toutes les bibliothèques un exemplaire des œuvres complètes de cet auteur et qu'on en fît chaque année dix copies aux frais de l'Etat. (Cf. Vopiscus, *Tacit.*, X.)

et à l'ivrognerie. Il blessa particulièrement Néron par ces exhortations à la vie chaste et réglée. L'empereur était, en effet, exclusivement adonné à la satisfaction de ses sens, et passionné pour tous les genres de plaisir. Sa mollesse et ses mœurs efféminées en faisaient le président (sic) *des prostituées et non le souverain des hommes. Aussi cet être impudique et débauché s'en prit-il à Pierre et à Paul et fit tomber leurs têtes en les couronnant de martyre.*

On ne saurait prétendre que le saint évêque ait flatté son personnage. Il est assez étrange qu'il n'ait pas profité de l'occasion pour condamner l'odieux stratagème dont Néron avait usé envers les chrétiens, au lieu d'imputer leur martyre tout simplement à ses mœurs dépravées et à ses dérèglements.

Chez Boèce, dans le sombre portrait qu'il trace de Néron au deuxième livre de sa *Consolation de la philosophie*, on rencontre des réminiscences assez nettes d'une lecture de Tacite, ce qui, bien entendu, n'a rien de surprenant chez un lettré tel que lui. Il me paraît d'autant plus nécessaire de rappeler ce texte au lecteur, avant de clore cette suite, déjà suffisamment longue, de citations. Boèce parle :

Quels meurtres, quels ravages n'a point faits Néron, ce monstre détestable qui brûla la capitale du monde, en égorgea les sénateurs, empoisonna son frère, trempa ses mains parricides dans le sang de sa mère, et, par une abominable curiosité, osa promener, sur ses charmes éteints par la mort, ses yeux que les remords auraient dû remplir de larmes.

Lui, au moins, n'omet pas de traiter Néron d'incendiaire. C'était bien le moment de stigmatiser cette « supposition » de coupables dont l'accuse le texte des *Annales*. Boèce n'y songe pas. Qu'a-t-il donc fait de cette page de Tacite ?

On a entendu la voix des érudits, des grands lettrés. Que pensaient les chrétiens « moyens » ? Tous, ils ont entendu parler de Néron, tous, ils se transmettent de génération en génération le souvenir des persécutions souffertes par les premiers propagateurs de leur foi sous son règne. C'est là le sujet d'une quantité innombrable de récits qui circulent dans leur milieu et dont ils ne se montreront jamais rassasiés. Ces romans d'aventures, car au fond, ce ne sont que des prototypes de ce genre littéraire, étaient avidement lus, transmis ensuite par voie orale, arrangés conformément au goût des lecteurs ou des auditeurs. Certes, leurs humbles auteurs, dont les noms sont demeurés inconnus, ignoraient l'existence même d'un Tacite, mais leur esprit et leur imagination ont été nourris de récits que la tradition avait conservés, et c'est le reflet de cette tradition que nous leur demanderons à présent de nous restituer.

Parmi ces productions anonymes, les *Actes de Paul*, dont la version primitive pourrait être datée de l'an 150 ou 160, soit d'environ un siècle après sa mort, est une de celles dont le succès semble avoir été particulièrement grand. Il y est question d'un jeune échanson de Néron, qui,

venu entendre la prédication de Paul, se tua en tombant du haut de la fenêtre où il s'était installé, faute de place à l'intérieur, et fut rendu à la vie par l'apôtre. L'empereur, informé de sa mort, fut saisi d'une grande stupeur en le voyant paraître vivant. A sa question : « Qui t'a fait vivre ? » l'adolescent répond : « Le Christ-Jésus, le roi de l'éternité qui renversera tous les royaumes et il n'y aura pas de prince pour lui échapper. » Ici, je laisse la parole à l'auteur des *Actes* :

Alors Néron le frappa au visage et dit : « Patrocle [c'est le nom de l'échanson], es-tu, toi aussi, au service de ce roi ? » Lui répondit : « Oui, seigneur César, car il m'a ressuscité alors que j'étais mort. » Et Bar Sabas Justus, aux larges pieds, et Urion le Cappadocien, et Festus le Galate, les premiers serviteurs de Néron, s'écrièrent : « Nous aussi, nous sommes au service du roi de l'éternité. » Et lui les fit enchaîner après des tortures terribles, puis il ordonna de rechercher les soldats du grand roi.

Une persécution générale des chrétiens commence, et Paul est mis à mort.

Cette version de la fin de saint Paul doit être confrontée avec celle que donnent les *Actes de Pierre* (une production analogue, et que le succès de la précédente a dû faire naître), de la mort du prince des apôtres. Elle insiste tout particulièrement sur le succès que la propagande de Pierre obtenait parmi les femmes. L'apôtre avait réussi, notamment, à convertir les quatre concubines du préfet Agrippa (personnage purement imaginaire), qui s'entendirent entre elles pour ne plus partager la couche de leur amant. Le préfet, *plein d'embarras et de chagrin*, finit par découvrir d'où venait ce refus et, apprenant que de nombreux citoyens romains se trouvaient dans le même cas que lui, fit arrêter Pierre et ordonna de le crucifier.

Le « pseudo-Marcellus », un prétendu ancien disciple du fameux magicien juif Simon passé à saint Pierre, explique à sa manière la genèse de la persécution néronienne.

Le magicien Simon, jaloux du succès obtenu par Pierre et par Paul, essaie de tromper la foule par des prodiges de toute sorte. Pierre lui oppose de nombreux miracles, ce qui n'avance guère les choses. On se traite de charlatan de part et d'autre. Néron, dont le magicien juif avait su gagner la faveur par des tours de magie, apprend la querelle et convoque celui-ci et les deux apôtres au palais. Simon, pour prouver la divinité de ses origines, se fait fort, si on lui construit une tour, de s'élever, soutenu par ses anges, au ciel, vers son Père. Néron accepte.

On élève une tour sur le Champ de Mars. Simon monte, déploie ses ailes et s'envole. Pierre se jette à genoux et adjure les anges qui supportent Simon de le lâcher. Sa prière est exaucée. Simon tombe sur la Voie Sacrée et se brise en quatre morceaux. Néron, furieux, fait enchaîner les apôtres, ordonne de les faire périr et persécute les chrétiens.

On pourrait voir dans ce duel Simon-Pierre une vague réminiscence des discussions violentes qui mettaient aux prises les fidèles du Christ

et ceux de Jehovah ; elles dégénéraient parfois en rixes sanglantes, au cours desquelles des Juifs étaient assommés par des chrétiens ardents et vigoureux. Qu'ensuite ceux-là portaient plainte contre ceux-ci, en les dénonçant comme des sorciers et des séducteurs dangereux — on l'admettrait aisément. Le grand théologien allemand, Adolf von Harnack, estime que la persécution des chrétiens sous Néron est le résultat des dénonciations juives. *Sans cette hypothèse*, écrit-il, *elle est difficilement explicable* [1].

Il y aurait lieu, cependant, d'ajouter d'autres motifs à celui-là. Progrès de la propagande chrétienne qui avait atteint même le personnel de la maison de l'empereur, rancune des maris et des amants qui ne peuvent plus coucher avec leurs femmes et leurs maîtresses converties à la religion nouvelle, haine des professeurs qui voient s'enlever leurs meilleurs disciples, tout cela se traduisant en plaintes, en délations, en récriminations, ne pouvait pas ne pas provoquer une réaction des autorités. Cette réaction se produisit effectivement, et son caractère sanglant ne fait pas de doute. Mais rien, dans la suite des témoignages qui viennent d'être analysés (pas plus que dans une quantité d'autres que, faute de place, j'ai dû négliger), ne démontre qu'il y ait eu une corrélation quelconque entre cette persécution et l'incendie de Rome.

Les historiens orthodoxes des origines du christianisme expliquent ce caractère complexe de la persécution néronienne en admettant qu'il y en eut deux : la première, courte mais très violente, n'avait pour but que de dégager la responsabilité de Néron dans l'affaire de l'incendie, la seconde, méthodique et organisée, fut d'une durée beaucoup plus longue, et l'on prétendit même que Néron avait fait promulguer une loi spéciale qui punissait de mort toute personne se déclarant chrétienne. Or, cette loi n'a jamais existé. Mommsen a clairement démontré que les chrétiens, sous Néron, ne pouvaient être poursuivis que par des mesures de police, en vertu du droit de la *coercitio* dont disposait tout magistrat chargé de poursuivre les sujets estimés dangereux pour l'ordre public [2] : à Rome, le préfet de la ville, en province les gouverneurs de province. Mais puisqu'ils étaient censés agir tous au nom de l'empereur, on ne pouvait pas manquer, par la suite, d'attribuer leurs actes à Néron qui se trouvait en Grèce précisément à l'époque où sévissait la persécution.

Il faut revenir maintenant au passage précité des *Annales* de Tacite, passage « plein d'obscurités et d'incohérences », de l'avis d'un maître de la Sorbonne [3].

On avait supposé, dans le dernier quart du XIXe siècle, qu'il était le

1. *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*, t. Ier, p. 400, n° 3.
2. Cf. son étude : *Der Religionsfrevel nach römischem Recht*, dans *Hist. Zeitschr.*, 1890. Sa publication avait excité un tollé général dans le camp des théologiens catholiques. Le P. Hedde voulut ramener à la raison ses confrères (Cf. son article *Martyre* dans le *Dictionnaire de théologie catholique*). Il n'a pas réussi à les convaincre tous.
3. M. Paul Vallette, à son cours professé en 1935.

fruit d'une interpolation. Le quinzième livre des *Annales* où il figure ne nous est parvenu que grâce à une copie du XIe siècle. Dans l'espace de près de mille ans le texte primitif aurait pu subir des retouches. A quoi une objection fut opposée qui, à première vue, paraissait irréfutable.

Sulpice Sévère, ce compagnon de saint Martin, devenu son hagiographe attitré, avait composé vers 400 une *Histoire sacrée* qui offrait une sorte de « condensé » de l'histoire de l'Église jusqu'à la fin du IVe siècle. En parlant de l'activité de Pierre et de Paul à Rome, il évoque l'incendie de 64 et, le premier parmi les auteurs chrétiens, accuse Néron d'avoir usé du stratagème que lui attribue le passage précité des *Annales*. Voici son texte : *Il* (Néron) *rejeta l'odieux de ce désastre sur les chrétiens qui, malgré leur innocence, souffrirent d'horribles tourments. De nouveaux genres de mort furent inventés : on couvrait les uns de peaux de bêtes, et on les abandonnait à la fureur des chiens ; d'autres étaient attachés en croix, ou consumés dans les flammes, beaucoup étaient brûlés la nuit, en guise de torches* [1].

Ce texte ressemble, en effet, de très près à celui du passage correspondant de Tacite. On en conclut que Sulpice Sévère l'avait purement et simplement emprunté aux *Annales*, et on en déduisit que, de son temps, cet ouvrage comportait bien le fragment sur les chrétiens.

On pourrait y répondre : 1° En admettant même que le texte des *Annales*, publié pour la première fois vers 115, comportât, en 400, le passage en question, on ne saurait affirmer que, dans l'espace de deux cent quatre-vingt-cinq ans, une des copies exécutées n'ait pas fait l'objet d'une interpolation (procédé extrêmement courant à l'époque), notamment, dans la seconde moitié du IVe siècle, lorsque le christianisme triomphant était en train de créer la geste héroïque de ses origines ; 2° La similitude des deux textes ne prouve pas nécessairement que Sulpice Sévère ait emprunté le sien à une copie contemporaine des *Annales*. Le copiste interpolateur de Tacite aurait pu, tout aussi bien, à une époque postérieure à la parution de l'*Histoire sacrée*, se servir de cet ouvrage pour les besoins de sa cause ; 3° Si l'on admet l'authenticité du fragment correspondant des *Annales*, il faut bien trouver une explication de l'étrange « conspiration du silence » qui s'était formée à ce sujet dans les milieux chrétiens pendant les dix premiers siècles de l'Église.

GÉRARD WALTER

1. Livre II, chap. 29.

ANDRÉ SIEGFRIED

par Paul Guth

De l'appartement de M. André Siegfried, rue de Courty, on aperçoit le jardin du ministère de la Guerre. Mais ce voisinage n'anime M. André Siegfried d'aucun cliquetis guerrier. Il est toute paix, le long de son corps élancé. Les cheveux à peine gris se partagent en deux par souci d'équité. Les joues pleines, le regard bleu adoptent la forme ou la couleur qui convient le mieux pour exprimer l'équilibre. Le veston noir, la cravate rouge semblent se conformer, dans leur essence, aux ondes régulières de la voix qui ne dérangent aucun pli. La tête bouge un peu. La bouche laisse tomber de haut des mots parfaitement équilibrés qui, par un frémissement en retour, font refluer parfois dans les yeux un sourire.

Je comprends les fruits de cette sérénité quand M. André Siegfried me révèle sa date de naissance. Son indestructible vitalité semble à tel point la contredire que je la lui fais répéter.

— Je suis né au Havre le 21 août 1875.

Son père était un Alsacien, né à Mulhouse. Il faisait le commerce des tissus et représentait l'esprit d'audace des affaires.

— Ma mère, fille d'un pasteur de l'Ardèche, représentait la vie intellectuelle et littéraire.

M. André Siegfried professe une vive admiration pour l'énergie réalisatrice de son père.

— Il était employé dans l'affaire de mon grand-père paternel. A vingt-deux ans il avait économisé 2 000 dollars. Il décida d'aller étudier le marché du coton aux États-Unis. Il partit en 1861, à vingt-trois ans, avec quelques bonnes recommandations, notamment pour le président Lincoln. Il se rendit compte que la guerre de Sécession durerait et qu'elle priverait la France de coton américain. Avec son frère, il fonda une maison qui importerait du coton indien. Son frère s'installa au Havre, lui à Bombay.

Un homme aussi actif songea très vite à régir l'activité des autres. Il entra à la Chambre de commerce, au Conseil municipal du Havre.

— Ci-dessus portrait d'André Siegfried. (Photo Lipnitzki.)

En 1870, il était adjoint au maire de la ville et il y établit la République.

M. André Siegfried est né au Havre dans une maison située à mi-côte d'Ingouville. Cette côte était l'échelle du prestige. La côte elle-même formait le quartier chic, la mi-côte le quartier moyen. Au bas de la côte végétaient les humbles, levant leurs regards vers les cimes.

Comme adjoint, le père de M. André Siegfried avait été révoqué au moment du coup d'état du Seize Mai. Il fut nommé maire en 1878. Et cet événement offrit à M. André Siegfried son premier souvenir.

— Je devais avoir trois ans ou trois ans et demi. Un jour, à midi, mon père rentre satisfait : « Je suis maire !... » Je me précipite à sa rencontre : « Bonjour, monsieur le Maire ! »...

En 1881 on alla habiter une seconde maison sur la côte.

— Un bâtiment énorme, invivable, en briques rouges et blanches, aux toits Louis XIII, avec véranda.

Mais il y avait le jardin, et la vue. A cent vingt-cinq mètres de haut le petit André habitait un véritable belvédère. Il dominait le port du Havre et l'estuaire de la Seine, depuis La Roque jusqu'à Courseulles, Port-en-Bessin...

— Il ne pouvait pas partir ou arriver un bateau sans que je le sache. Dans le Midi il y a la lumière. Mais Le Havre est un des plus magnifiques pays du monde pour la couleur. Comme situation il ressemble un peu à Edimbourg, en plus beau.

Le petit André observait les climats. Il étudiait d'où venaient les vents. Il établissait un lien entre eux et le temps.

— Je connaissais tous les raffinements des vents et des marées. Je savais distinguer l'atmosphère de la marée montante, de la marée baissante, de la marée pleine, de la marée basse. J'ai mesuré plus tard la faiblesse des pays comme le Midi qui vivent sans saisons ni marées.

Son père était devenu député, sénateur. Au lieu de reléguer le petit André dans sa chambre d'enfant, où il aurait trempé tout seul ses mouillettes dans son œuf à la coque, il l'admit, dès l'âge de six ans, à la table familiale.

Cette maison était un double belvédère. Tournée d'un côté vers le ciel et la mer, ouverte sur le monde. Tournée de l'autre sur les grands personnages de la Troisième République qui défilaient à sa table : Gambetta, Jules Ferry...

— Gambetta est celui qui m'a fait la plus forte impression. On disait de lui : « Quand il entre dans une pièce, la température monte de dix degrés. » Il est venu en 1882. J'avais sept ans. Je me rappelle quand il est arrivé, le soir. Le timbre de sa voix a rempli la maison. En ce temps-là j'étais très fort au billard. Le lendemain matin mon père a dit à Gambetta : « Permettez à mon fils de faire un carambolage devant vous. » J'en ai fait deux. Gambetta m'a demandé : « Comment as-tu

fait ? — Par le contre, ou coup dur ! » Et Gambetta m'a dit : « Ah ! ah ! petite canaille ! »

Jules Ferry a laissé un souvenir plus brumeux à André Siegfried. Il ne se rappelle que ses favoris.

A table, dans les conversations de son père, M. André Siegfried a appris la réalité.

— Mon père a devancé son temps d'une génération. Il fut un précurseur des habitations à bon marché, de l'hygiène publique, de l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire. Il était passionné de Pasteur, des filtres, de l'antisepsie. On racontait qu'il voulait faire son cidre avec de l'eau filtrée et qu'il n'y réussissait pas.

Les microbes ont hanté la jeunesse d'André Siegfried. Quand un sceptique lui demandait : « Est-ce que tu en as jamais vu ? » André Siegfried avait l'impression qu'il insultait son père.

Pendant des soirées entières la conversation roulait sur les égouts. Les convives se divisaient en deux clans. Les uns étaient partisans d'égouts assez vastes pour qu'un homme pût y entrer et les nettoyer. Les autres, menés au combat par le père d'André Siegfried, prônaient des égouts d'un diamètre réduit que balaierait une chasse d'eau.

Grâce à ses voyages aux États-Unis et aux Indes, le père d'André voyait plus loin que le bout de sa mairie. Trente ou quarante ans à l'avance, il a prévu que les plus vastes échanges se feraient entre continents.

Quand le petit André, enfiévré par ces joutes sur les microbes et les égouts, sortait dans le jardin, il voyait, au loin, les bateaux entrer au port ou en sortir.

— J'ai su que l'Amérique existait avant de le lire dans les livres. Parce que je savais que le bateau qui venait des États-Unis portait des balles de coton, celui qui venait du Mexique du bois de campêche. J'ai appris la différence entre la chose écrite et la chose qu'on touche ou qu'on voit. Le mari de notre concierge était pilote. Le frère de notre cuisinière était garçon de table sur un transatlantique. Il racontait qu'il venait de New-York. Cette différence entre la chose écrite et la réalité, je l'ai transposée plus tard dans l'étude de la politique.

Outre les hommes politiques français, défilaient chez le père d'André Siegfried des consuls, des missionnaires méthodistes, des lords anglais. Le monde entier, s'imaginait le petit André.

A côté de ce tohu-bohu de réalité, les études lui semblaient bien fades. Fidèle à la majesté des notables, son père ne l'avait mis ni à l'école primaire ni au lycée. Une « demoiselle » d'abord, puis un instituteur et un professeur d'anglais vinrent l'endoctriner à domicile.

Le père avait un dédain superbe pour tout ce qui n'était pas la pratique. Son bureau ne renfermait aucun livre : rien que des boîtes de notaire.

— Quand, plus tard, j'ai écrit quelques livres, je lui ai dit : « Il n'y a pas de livres dans ton bureau », il m'a répondu : « Oh ! les livres, ça ne se fait plus !... »

Parmi les réalités qu'André Siegfried découvrit au Havre, il faut ranger la République.

— Il y avait alors des républicains passionnés de la République : des instituteurs, des employés, des gens du peuple. On les invitait à de grands dîners. Ils arrivaient avec des redingotes noires, dures comme du bois, et des gants qui sentaient mauvais. Il y en avait qui ne buvaient que de l'eau. C'étaient les ivrognes. On leur avait dit chez eux : « Fais bien attention ! »

Le 14 Juillet flamboie dans la mémoire de M. André Siegfried. Ce jour-là, son père embrasait la maison de feux de Bengale.

— Nous allions en landau de permanence et permanence. Il y avait des drapeaux partout. C'était une atmosphère de révolution, sans violence. Aujourd'hui, en 1955, la République s'est bien assagie !...

André Siegfried n'eut le contact direct avec des gens de son âge qu'à partir de dix ans. Élu député, son père démissionna de la mairie du Havre. Il avait abandonné ses affaires en 1885. Sa fortune était faite. Il pouvait vivre de ses revenus. Il vint s'installer à Paris, dans un appartement du rond-point des Champs-Élysées.

André entra au petit lycée Condorcet, en septième, dans le haut de la rue d'Amsterdam.

— Maintenant, le lycée Condorcet est surtout le lycée des banlieusards, à cause de la proximité de la gare Saint-Lazare. En ce temps-là c'était sa grande époque : il était le lycée des dynasties bourgeoises.

André Siegfried fut un élève consciencieux, sans plus, et déplorable en mathématiques. De cette science austère il n'a retenu qu'une chose :

— Un élève n'avait pas fait son devoir. Il arrive en retard, juste pour copier la solution. Il se borne à remettre l'énoncé du devoir qu'il fait suivre immédiatement de cette solution : « Il avait donc vingt-cinq barriques de vin. » — Copiez si vous voulez, lui dit le professeur, mais ne mettez pas « donc ».

L'élève Siegfried se traîna parmi des résultats médiocres. Mais son éducation politique par la gastronomie continuait à la maison.

— Chez nous, dans de grands dîners, je voyais passer tout le personnel de la République, sauf les extrêmes. Pas de Mun : trop à droite. Ni Clemenceau : trop à gauche. Jaurès vint au début, mais plus du tout ensuite, quand il devint socialiste. Par contre, on recevait Freycinet, Waldeck-Rousseau, Brisson.

Dans toute cette foule d'hommes d'État, parmi toutes ces redingotes et ces gibus républicains, André Siegfried finit par confondre les souvenirs de son père et les siens :

— Le président Lincoln entrerait dans la chambre, je le reconnaîtrais.

Brusquement, en classe de philosophie, en octobre 1892, coup de théâtre. André Siegfried entre dans la classe d'Izoulet.

— Izoulet n'avait pas la cote. Quinze élèves seulement avaient demandé à venir chez lui. Cinquante se pressaient chez Darlu. Je me rappellerai toute ma vie... Nous entrons en classe. Izoulet prend nos noms, puis déclare : « Je vais vous expliquer ce que c'est que la Science et la classification des sciences d'Auguste Comte. » Quand je suis sorti de cette classe j'étais un autre homme. Cet enthousiasme a duré trois ans. J'ai gardé à Izoulet une reconnaissance éperdue.

Dans son élan de gratitude, M. André Siegfried nomme deux autres professeurs, qui dominèrent sa vie : Seignobos et Vidal de la Blache.

— Vidal de la Blache, je n'ai jamais été son élève. Mais quand j'écrivais mon *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, j'allais le voir chez lui, rue Mazarine, puis boulevard Raspail, pour lui soumettre mes cartes. Quant à Seignobos, sa mère était une amie de la mienne. Toute ma vie je suis allé le voir tous les mercredis soirs rue de l'Odéon, puis rue Dante. Il m'a beaucoup plus influencé par sa conversation que par ses cours. Mais il m'a frappé comme intuitif réaliste. Il voyait les choses intuitivement comme elles étaient. C'était un homme de gauche, alors que la politique du pays était à droite et que j'étais le fils d'un modéré. Même s'il exagérait un peu à gauche, cela n'avait pour effet que de me remettre au centre.

A dix-huit ans, en quittant le lycée, avec un baccalauréat sous chaque bras, que faire ?

Le Havre et l'influence paternelle orientaient André Siegfried vers la mer et le coton. Mais son père avait quitté les affaires. Il n'était pas très facile à son fils d'ouvrir cette porte qu'il venait de fermer.

Sa mère le poussait vers une carrière intellectuelle : l'Histoire, la Philosophie, la Géographie...

André Siegfried ne s'est pas décidé. Il énonce, avec une lenteur d'élocution dubitative et charmante :

— Je suis un hésitant. Ce n'est pas un signe d'inintelligence. Se décider c'est se fermer à beaucoup de possibles.

Il tâtonna à la fois, d'une main suspendue, à l'École des Sciences Politiques, à la Faculté de Droit et à la licence d'histoire en Sorbonne.

— J'ai encore fait un discours latin sur Caton l'Ancien. Ce fut une chute lourde que de passer de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur. La Sorbonne était alors sous l'influence de l'érudition allemande : la recherche de la petite bête.

Le service militaire combla de joie la recrue Siegfried. C'était le premier contact direct qu'il avait avec le vrai peuple.

— Le peuple, tel qu'il est vraiment, quand il n'est pas affilié à un

parti politique ou à un syndicat. Le peuple français, merveilleux de finesse, de simplicité, d'esprit.

Comme deuxième classe au 119e de ligne du Havre, il connut les délices de la chambrée, du jus, et même du thé que leur faisait absorber un colonel original, sous le nom « d'eau de thé ».

A vingt-deux ans, après une cure de « jus » et « d'eau de thé », le fantassin Siegfried, rendu à la vie civile, hésitait toujours. Il aurait pu se présenter au concours des Affaires étrangères ou à celui du Conseil d'État. Son père coupa court à ses oscillations en le jetant dans le rite des jeunes gens de la famille : le tour du monde.

« Tu feras le tour du monde et puis tu écriras là-dessus un livre qui fera ta réputation », lui fixa-t-il comme programme. En même temps il chargeait son autre fils, âgé de vingt ans, de fonder une chambre de commerce à Pondichéry.

Pour obéir à son père, André Siegfried s'embarqua donc au Havre, avec 23 000 francs en poche et vingt-trois ans d'âge. Sans passeport, muni de lettres de crédit qui fonctionnaient avec la suavité d'un monde bien huilé. Il boucla en vingt mois la boucle qui passait par le Canada, les États-Unis, le Mexique, Honolulu, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, les Philippines, Hong-Kong, le Japon, la Corée, Pékin, Shanghaï, Hankéou, le Tonkin, le Siam, Singapour, les Indes et Marseille.

Ce périple a servi de base à toutes ses études futures. Repassant sur ce canevas qu'il avait tracé dans sa jeunesse, il reviendra plus tard dans tous ces pays, sauf en Chine, en Indochine et au Japon.

— Quand on voyage jeune, on a des impressions directes, mais on ne connaît pas les questions. Quand j'ai recommencé, vingt-cinq ans plus tard, je connaissais les questions mais je n'avais plus la même fraîcheur. Faire le tour du monde tout seul, à vingt-trois ans, c'était assez dangereux, notamment en Indochine, en Chine. Mais je ne m'en suis pas rendu compte. J'ai visité la muraille de Chine seul avec un ânier. On aurait pu m'assassiner... Je n'ai pris aucune précaution de santé. J'aurais dû attraper dix fois la malaria.

Au retour, M. André Siegfried hésitait toujours. Il prépara une thèse sur la démocratie en Nouvelle-Zélande (1904).

Une thèse de quoi ? On n'a jamais su. Seignobos prétendait que ce n'était pas une thèse d'histoire. Un géographe rétorquait qu'elle n'était pas de la géographie.

— On n'a jamais su ce que je suis, murmure en souriant André Siegfried l'indécis.

En sous-main, malgré sa thèse et sa démocratie en Nouvelle-Zélande, le père de M. André Siegfried poussait son fils à se colleter avec la démocratie sous des cieux moins lointains.

André Siegfried ne pouvait guère se présenter à la députation au

Havre, où son père détenait un mandat. Il porta donc son indécision dans les Basses-Alpes. Contre Boni de Castellane.

Ce fut la seconde fois, avec la chambrée et le jus, qu'André Siegfried bénéficia du rude contact populaire. Il me répète avec volupté les reproches que les électeurs lui jetaient à la face dans les réunions publiques.

— Ils me reprochaient d'être Allemand... A cause de mon nom alsacien... De ne pas m'intéresser aux affaires du département... A Paris on demandait à ma mère : « Que fait votre fils ?... — Il prend des leçons de psychologie à 1 000 francs le cachet. »

M. André Siegfried s'enorgueillit encore aujourd'hui d'avoir été battu avec une minorité de voix honorable : dix-huit cents contre deux mille sept cents.

Il se présenta au Havre, cette fois, contre M. Brindeau. A distance il reconnaît loyalement sa faute, en bon joueur de billard.

— C'était une erreur. On nous accusa, mon père et moi, de faire un trust. Je me représentai en 1910. Nouvel échec. Je ne parlais pas mal, mais je n'aimais pas écrire des lettres de recommandation. Je n'avais pas le génie électoral.

Mais de ces échecs germa sa vocation. Par un caprice du destin, le véritable André Siegfried est né sur ces tribunes de réunions électorales où il essuyait les sarcasmes des électeurs et d'où il descendait battu.

Il se présenta dans une circonscription du Havre où son père s'était présenté vingt-cinq ans auparavant. En étudiant les voix du canton il remarqua qu'il avait recueilli le même pourcentage d'inscrits que son père. Il se dit : « Il y a là une permanence ! » Cette constatation lui donna l'idée d'étudier la géographie électorale en se fondant sur les statistiques et en s'appuyant à la fois sur la géographie et sur la psychologie.

Il pensa d'abord : « Je vais étudier toute la France. » Mais c'eût été trop grand. Puis la Seine-Inférieure. Trop petit. Il se décida pour l'Ouest.

En six ans cet indécis composa avec beaucoup de courage son immense *Tableau politique de la France de l'Ouest* (1913) : un in-8° raisin de cinq cent trente-cinq pages qui fait encore force de loi dans la géographie électorale.

Il regrette maintenant de ne pas en avoir fait sa thèse de doctorat.

— Vous devriez en faire votre thèse ! s'écria Vidal de la Blache.

Trop tard !

Une vie nouvelle s'ouvrait devant André Siegfried sans qu'il s'en doutât. Quand son père mourut, en 1922, il ne chercha pas à lui succéder. A sa place fut élu M. René Coty qui, des brumes du Havre, devait s'élever un jour jusqu'au soleil de l'Élysée.

Et voici le coup du destin.

— Un soir de 1911 on avait organisé un dîner où on parlait des élections anglaises. Il manquait deux orateurs. J'ai dû corser mon intervention. M. Leroy-Beaulieu, directeur de l'École des Sciences Politiques, était dans la salle. Après m'avoir entendu il me demanda d'entrer à l'École comme professeur.

Ainsi commença cette carrière qui fit d'André Siegfried le professeur le plus prestigieux de ce demi-siècle avec Alain. Il fit son premier cours sur l'Angleterre et les États-Unis. Puis se succédèrent un cours de géographie économique et un cours des échanges internationaux, qu'il poursuit encore.

La guerre de 1914 brisa le grand dessein qu'il avait formé : consacrer six livres, en tout, région par région, à un panorama colossal de la géographie politique de la France. Il rêvait : « J'aurais fait là mes *Origines de la France contemporaine* ».

On l'envoya rêver au 24e territorial, puis comme interprète de l'armée anglaise. Ensuite Albert Metin, ministre du Blocus, l'appela à son cabinet. Il l'emmena comme secrétaire général d'une mission en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Les guerres ont ceci de bon qu'elles bousculent les indécis. Mais elles ne peuvent pas durer toujours. Après l'armistice la même alternative lancinante posa devant M. André Siegfried son même jeu de balancier : vie active ?... ou vie d'études ?...

— Qu'est-ce que tu attends ? lui demandait son père qui commençait à taper du pied.

André Siegfried entra au service français de la Société des Nations. Il y resta deux ans, jusqu'en 1922. Mais André Siegfried a un grand défaut, et c'est sans doute pour y échapper qu'il est indécis. Dès qu'il séjourne un peu, il s'attache. A la Société des Nations il commença à aimer le bureau. Le style administratif se mit à l'entortillier de ses grâces. Il sentit sur son front l'haleine ensorceleuse de l'Administration. Il devina qu'il était perdu. Il s'enfuit.

Il reprit son cours à l'École des Sciences Politiques. Mais M. André Siegfried n'est pas un professeur assis. Il avait un pied sur sa chaire et l'autre sur un bateau ou un avion.

Il visite les États-Unis en 1925, 1929, 1935, 1938, 1939. En 1927, il publie *Les États-Unis d'aujourd'hui*. Tout à coup, avec la loyauté de pensée qui lui donne un rang si éminent parmi les valeurs intellectuelles et morales de notre temps, il se dit : « Je vois trop les Anglo-Saxons. » Il craint que sa vue n'en soit faussée.

En 1931, 1937, 1938, en Amérique du Sud, il fait la connaissance du monde latin.

— Toute mon éducation était anglo-saxonne. Je suis protestant. Je parle anglais. Eh bien ! le jour où je suis arrivé en Amérique du Sud, sans connaître l'espagnol, je me suis senti chez moi, beaucoup plus

qu'aux États-Unis et en Angleterre. J'ai écrit un petit livre : *Amérique Latine*, où je disais « nous ».

En 1932, André Siegfried accède à la chaire la plus haute que puisse rêver un professeur : celle du Collège de France (géographie économique et politique).

Après un arrêt de quinze ans il reprend ses études de géographie électorale. Cette fois, il projette un *Tableau politique de la France du Midi sous la Troisième République*. Il s'attarde en quinze leçons sur un seul département. Il laboure ainsi tous les départements entre le Rhône et les Pyrénées.

On lui jette une seconde guerre dans les jambes : celle de 1939. Le Midi politique n'aura pas la chance, comme l'Ouest, de reposer en un in-8° raisin sous la signature d'André Siegfried.

André Siegfried poursuit au Collège de France, jusqu'en 1947, un cours sur l'Angleterre, les États-Unis, l'Amérique latine. Atteint par la limite d'âge il descend des cimes du Collège.

Mais, parallèlement, les honneurs montent vers lui. En 1932, il est élu à l'Académie des Sciences morales. En 1944, l'Académie française le coiffe du bicorne et le ceint de l'épée.

Il succède à Hanotaux. Avec le goût de vivre qu'il manifeste en toutes choses, il s'intéresse passionnément à l'éloge de son prédécesseur qu'il doit écrire.

Il s'est rendu compte d'une chose : non seulement les guerres vous tuent, mais encore elles vous vieillissent. Elles dérèglent la montre du géographe.

— Elles décalent toutes les questions. En 1920, je conservais l'image du monde de 1913. En 1945, je ne voulais pas garder l'image de celui de 1938.

En 1945, il s'en va à San Francisco comme membre de la délégation française à la première assemblée de l'O.N.U. Il revient au Canada. En 1946, Brésil, Argentine, Uruguay, Chili. En 1947, en voisin, il se met la Suisse sous la dent. D'où un livre : *la Suisse, Démocratie témoin*. En 1948, Congo et Afrique du Sud. En 1950, les Indes. En 1951, les États-Unis.

Parmi les grands fauves géographiques, le chasseur André Siegfried ne compte pas, évidemment, le menu gibier des pays d'Europe.

— Il me resterait à voir le Japon. Je n'y suis pas revenu depuis cinquante ans. C'est à refaire !

La porte du Collège de France se ferme. Celle du *Figaro* s'ouvre. André Siegfried resserre ses liens avec le grand journal du rond-point des Champs-Élysées, jusqu'à les rendre hebdomadaires. En même temps, il continue son cours à l'École des Sciences Politiques.

Son art de professeur, qui lui assure la fidélité fervente de tant de générations, repose sur plusieurs principes :

— J'ai toujours le même style pour tous les sujets. Je me dis : « J'écris ou je parle pour le public cultivé. Si je suis suffisamment clair, je dois me faire comprendre. »

Depuis la guerre, André Siegfried a élargi encore le champ de sa curiosité. Lui qui a sillonné avec une avidité diamantine notre planète de terre et d'eau, il découvre de nouvelles planètes dans la pensée : *Géographie poétique des cinq Continents ; La Fontaine, Machiavel français ; La Géographie humoristique de Paris.*

Il arrive à quatre-vingts ans sans un pli de déformation professionnelle : « Je ne peux pas avoir de déformation professionnelle. Je n'ai pas de profession... »

Il a découvert que les deux outils les plus efficaces pour pénétrer profondément le réel étaient la poésie et l'humour. Au lieu de rétrécir ses points de perspective, comme la plupart des pontifes, aveuglés par les honneurs, il les multiplie.

— Je dis à mes élèves : « La culture générale ne s'enseigne pas. Vous pouvez faire de la culture générale avec de l'histoire, de l'administration, de la comptabilité. » La culture générale est une vision générale à propos du particulier.

Il considère la curiosité comme le moteur inépuisable du rajeunissement.

— J'ai plus appris par les voyages et la conversation que par la lecture. Ma méthode est celle d'un reporter.

Ce grand usager de l'avion souhaiterait maintenant prendre la nouvelle ligne qui survole le pôle : Copenhague-San Francisco par le Groenland. Il est très fier d'avoir inventé le mot « démercatorisation », pour désigner la tendance récente à circuler par-dessus le pôle, et non plus à suivre les lignes des latitudes tracées au XVIe siècle par le géographe Mercator.

Madame André Siegfried l'accompagne dans la plupart de ses voyages. Et pourquoi cacher que cet ancien indécis qui a réussi sa vie a réussi aussi son mariage ?

Je lui demande une de ces vues planantes sur le monde que semble lui avoir données, dans son odyssée perpétuelle, la fréquentation des hautes régions de l'air.

— Aujourd'hui, me dit-il, tout est dominé par deux choses. On substitue une civilisation technique à une civilisation de culture. Nous touchons à la fin de la période gréco-latine qui ne fut pas une grande période de technique. D'autre part, l'Europe perd la domination du monde... Nous devrions arriver à tirer une culture de la technique.

En le voyant si calme, et si apte, après ces hauts problèmes, à tailler un crayon acheté à Genève, je suis persuadé qu'il connaît, personnellement, le remède à ces deux maux et qu'il l'exposera un jour de sa voix égale.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LES SORCIÈRES DE SALEM

Le *Crucible* d'Arthur Miller est arrivé en France précédé d'une double réputation. Il s'agissait d'une des œuvres importantes d'un des auteurs américains les plus célèbres du moment, l'auteur de *Mort d'un Commis-voyageur ;* il s'agissait aussi d'une pièce « engagée », et violemment engagée, contre l'inquisition MacCarthyste : au point qu'on nous annonça d'abord que cette pièce, qui affrontait ainsi l'actualité polémique immédiate sous le travesti historique, serait jouée en France avec le titre significatif de *La Chasse aux Sorcières*. En fin de compte, l'adaptateur, M. Marcel Aymé, ou le producteur, M. Julien, qui a décidé de lancer le Théâtre Sarah-Bernhardt dans une nouvelle et brillante carrière, ont renoncé à accentuer ainsi les intentions circonstancielles prêtées, sans doute à juste titre, à l'auteur. Ils ont bien fait. En traversant l'océan, la pièce d'Arthur Miller a changé de climat politique. Le MacCarthysme, si désagréable, si odieux puisse-t-il être, est tout près à Broadway, il est loin place du Châtelet. Lorsqu'un auteur dramatique nous montre, sur une scène européenne, la stupidité du fanatisme, la contagion de la peur, l'inquisition de la police, les aveux des innocents épouvantés dont on se sert pour perdre d'autres innocents, ce n'est pas, qu'on le veuille ou non, à la commission des autorités antiaméricaines que ce public pense, mais au monde totalitaire qui étend son ombre vers lui. J'ajoute que dans le temps même où la pièce d'Arthur Miller était soumise au travail intelligent de Marcel Aymé pour sa transposition en français, puis, pour sa réalisation scénique, à l'admirable metteur en scène qu'est Raymond Rouleau, le MacCarthysme perdait de sa virulence et cessait de paraître presque chaque jour dans les manchettes des journaux. Tels sont les périls auxquels sont exposées les œuvres qui visent trop exclusivement les problèmes du moment. Elles risquent d'être frappées de péremption soit par le cours des événements, soit par l'évolution de l'auteur lui-même, comme les *Mains sales*.

Heureusement, la pièce qu'on nous a présentée au Théâtre Sarah-Bernhardt n'a besoin, pour se justifier, ni du MacCarthysme, ni même des autres formes modernes d'inquisition et de persécution qu'Arthur Miller n'a d'ailleurs pas songé un instant à mettre en cause, s'il est, comme on nous le dit, sympathisant communiste. J'écris à dessein ces mots : *comme on nous le dit,* car on ne sait que trop que l'épithète « communiste » est appliquée de façon un peu hâtive aux Etats-Unis aux intellectuels de gauche, parfois anticommunistes convaincus.

Quoi qu'il en soit, *Les Sorcières de Salem* — puisque tel a été le titre définitivement choisi — étaient attendues par notre presse communiste et progressiste comme une œuvre de combat : le choix, pour les rôles principaux, de M. Yves Montand et de madame Simone Signoret, tous deux adoptés — à leur corps peu défendant — par le parti communiste et considérés comme ses deux grandes vedettes, chargeait la pièce d'Arthur Miller d'un surcroît apparent d'intentions politiques. A cet égard, il faut bien dire que l'attente a été déçue. Soit que Miller ne fût pas exactement ce qu'on dit, soit qu'il préférât la prudence à la bataille, il n'a rien mis, absolument rien dans sa pièce que ne puisse approuver des deux mains le plus libéral des humanistes bourgeois. Pas d'allusions à l'actualité. Pas de couplets politiques. Miller s'est tenu très sagement, presque trop sagement, dans les limites assignées par son sujet même, par les événements historiques où il a puisé sa matière. On me dit que dans le texte original, il fait assez souvent appel à la Bible, de façon un peu prédicante, mais Marcel Aymé a retranché, sans doute à juste titre, la plupart de ces passages, et d'ailleurs la Bible n'est pas un ouvrage subversif. Quant à la morale professée par l'auteur dans sa pièce, elle est très exactement la morale de tout le monde : personne ne peut approuver une délation qui s'étend de proche en proche par la terreur et qui voue des centaines de victimes à la potence en se mettant aux ordres d'une « justice » plus stupide encore que cruelle, et dans la salle comble tous les soirs du théâtre Sarah-Bernhardt, il n'y a pas un spectateur sur mille pour donner raison aux tortionnaires et estimer bon que des innocents soient conduits au gibet.

J'en viens au sujet, pris, nous dit-on, avec un parfait scrupule d'exactitude, dans les archives de la grande affaire de sorcellerie qui sema la panique, vers 1610, dans la bourgade de Salem, en Nouvelle-Angleterre. Un fermier des environs de Salem, John Proctor, a failli à la fidélité conjugale que la morale puritaine impose plus rigoureusement que toute autre morale, dans les bras d'une jeune servante, Abigaïl. Les coupables ont été surpris par l'épouse légitime, et Abigaïl chassée. John désire sans doute encore celle qui l'a entraîné dans le péché, mais il est revenu de son égarement, et désormais il la repousse. Abigaïl en éprouve un ressentiment naturel, et, comme elle sait qu'elle a gardé son pouvoir sur l'homme qu'elle aime, elle pense que la mort de l'épouse, en la vengeant,

lui permettra de reconquérir John Proctor. Elle demande cette mort à des pratiques de sorcellerie, dans lesquelles elle entraîne plusieurs gamines du village. Une nuit, cette bande d'écervelées est surprise par un témoin, dansant autour du chaudron magique — l'une d'elles est nue. On ne plaisantait pas avec la sorcellerie, dans la Nouvelle-Angleterre du début du XVIIe siècle. Abigaïl, qui est une fille de tête, imagine un moyen très simple pour se sauver de la potence avec ses compagnes : c'est d'affirmer, toutes ensembles, qu'elles ont été les victimes de manœuvres démoniaques de la part d'autres personnes du bourg, qu'elles désignent par leurs noms. Les croira-t-on ? Assez vite. En matière de diablerie, on est prêt à tout croire, et les petites pestes jouent bien leur jeu, l'amour déçu et la rage d'Abigaïl conjuguant leurs effets avec le désir de toutes les filles compromises de se sauver et aussi avec les effets (ici Miller ne va pas aussi loin qu'il l'aurait pu) de la mythomanie naturelle au jeune âge. Voilà la machine en marche. Rien ne pourra plus l'arrêter. Les coupables désignés, à leur tour, désignent d'autres coupables en espérant se sauver eux-mêmes : et, bien entendu, la femme de John Proctor est bientôt désignée. En vain John Proctor lui-même, que cette monstrueuse épidémie où l'ignorance, la superstition, l'arbitraire terroriste d'une prétendue justice, la malignité et la peur ont partie liée, a indigné dès le premier jour, multiplie-t-il pour sauver sa femme, et pour ramener ses concitoyens à la raison, les plus courageux efforts. En vain parvient-il à faire crier la vérité par une de celles qui avaient menti, et suscite-t-il l'hésitation, le scrupule chez un de ceux qui avaient d'abord demandé la répression. En vain, pour confondre Abigaïl, avoue-t-il publiquement sa propre faute. Sa femme elle-même, qui pourrait authentifier son aveu, refuse de le faire, pour ne pas le livrer à la honte qu'il a volontairement encourue (on ne plaisante pas non plus avec l'adultère). Les deux époux Proctor iront au gibet, mais ils iront parmi les derniers, car le courage du seul John a réveillé les consciences endormies, et la ville est lasse de pendre, ou de voir pendre.

Ce beau sujet est traité par Arthur Miller dans une pièce simple et solide, dont la construction très traditionnelle est presque une surprise, après les recherches d'une forme d'expression dramatique originale dont ont témoigné des œuvres comme *Notre petite Ville* de Thornton Wilder, *Un Tramway nommé Désir* et *La Ménagerie de Verre* de Tennessee Williams, et *Mort d'un Commis-voyageur* du même Miller. *Les Sorcières de Salem* sont un « drame historique » fort bien charpenté, avec un sens incontestable de la « scène à faire » et du pathétique des situations. On y est parfois un peu gêné par je ne sais quoi de sommaire dans le dessin des personnages — qui manquent d'épaisseur, d'imprévu, de mystère — et par un manichéisme dramatique qui fait du bien et du mal deux domaines trop rigoureusement séparés. Cela dit, l'œuvre à laquelle on ne peut reprocher, quant à sa structure dramatique, qu'une « lon-

gueur » dans le tableau final, a des moments d'une grande intensité théâtrale, de la noblesse et de la force. Je ne suis pas sûr toutefois qu'en dépit de la réputation qui l'avait précédée, montée dans un autre théâtre que Sarah Bernhardt, avec moins de moyens et d'éclat, avec des vedettes moins connues du grand public qu'Yves Montand (par la chanson) et Simone Signoret (par le cinéma), enfin, avec un autre metteur en scène que Raymond Rouleau et un autre décorateur que Lila de Nobili, la pièce d'Arthur Miller eût obtenu plus qu'un succès d'estime.

Mais la réalisation théâtrale est de tout premier ordre. La lumière des grands peintres hollandais éclaire somptueusement les décors austères des intérieurs de l'Amérique puritaine. Le metteur en scène et le décorateur ont délibérément choisi de se priver de ces audaces dans l'invention scénique auxquels nous ont habitués leurs précédents spectacles, et ont opté pour la qualité la plus solide et la plus raffinée dans le dépouillement. Sans doute était-ce là le moyen de plaire au large public qu'exige l'exploitation d'un spectacle à Sarah-Bernhardt tout en offrant le moins de prise à la critique. Mais dans ce qu'on peut considérer comme un retour à la « tradition », une tradition sans laisser-aller et sans poussière, Raymond Rouleau a conservé toute la maîtrise qui lui fait obtenir individuellement et collectivement de ses acteurs, liés ensemble par une cohésion difficilement surpassable, la plus grande rigueur et la plus grande intensité. Sans doute les deux protagonistes, Yves Montand et Simone Signoret, ne sont-ils pas sans défaut : le jeu du premier est un peu simple et parfois conventionnel dans ses effets, la seconde pêche au contraire par un excès de discrétion cinématographique qui, dans un cadre aussi vaste que Sarah-Bernhardt, fait paraître son personnage un peu terne. Il ne faut pas s'en étonner si l'on songe que, par un paradoxe qui se fera sans doute de plus en plus fréquent à mesure que les célébrités du cinéma, de la chanson, de la télévision demain, viendront les uns et les autres chercher une gloire nouvelle sur les planches, les deux vedettes de l'affiche des *Sorcières de Salem* en sont encore, théâtralement parlant, au premier apprentissage.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

LA POLITIQUE DES MANDARINS

La politique occupe une grande place, la première, dans *les Mandarins* de Simone de Beauvoir. Il faut accepter ce « politique d'abord » et se demander de quel côté l'auteur veut entraîner son public. Ce petit exercice éclairera peut-être quelques étrangers. Après tout, songeant au prix Goncourt, à la notoriété de l'auteur, ils doivent se demander, en regardant cette jolie couverture blanche : « Est-ce ainsi qu'en France pensent les intellectuels ? ».

Le groupe décrit par madame de Beauvoir, c'est celui de Sartre et de ses amis. Pour comprendre dans quel climat ils vivent, il faut connaître leurs idées ; de ce point de vue l'auteur fait largement le nécessaire, mais pour savoir la place qu'ils ont occupée dans le concert national au lendemain de la libération, il faut se souvenir des sentiments, épars alors dans l'air français, que les mandarins ont ignorés ou refusés.

Une profonde confusion s'est établie dans la vie de notre pays par suite des conditions dans lesquelles s'est développée la résistance. On s'excuse de rappeler que le mot « résistance » a couvert des situations diverses. Les *réseaux*, prenant de grands risques, faisaient du renseignement. Les *maquis* combattaient. Les *mouvements* précisaient leurs aspirations personnelles et préparaient vertueusement le renouvellement du personnel administratif. Dans la plupart des cas, dès que les Allemands eurent été battus, les hommes des maquis et des réseaux, ceux qui avaient vraiment combattu, rentrèrent chez eux. Les groupes communistes, par contre, et les gangs de bandits restèrent en place et continuèrent avec méthode de manifester leur activité. Pendant l'occupa-

tion, beaucoup de réseaux [1] et même de maquis avaient ignoré le caractère politique des préoccupations de certains de leurs confrères. Ignoré ou refusé de s'y intéresser. Par cet état ou cette attitude, ils se trouvaient proches, innocemment, de la masse des Français, laquelle devait être stupéfaite de la tournure prise par les événements au moment de la libération. On s'attendait à participer à une explosion de joie *nationale*. Dès les premières heures, des gamins armés, couchés sur le capot de voitures qui traversaient à grande allure les rues de villes totalement vides d'Allemands se chargèrent de faire comprendre le malentendu : les préoccupations *politiques* allaient relayer les *patriotiques*. De l'étonnement éprouvé alors, beaucoup de Français ne sont pas encore revenus. Les arrestations, souvent inspirées par un robuste esprit de vengeance partisane, les massacres de province, la terreur organisée dans plusieurs départements, le rush sur les places, l'apparition de bandes à vaste estomac qui avaient attendu l'événement en songeant d'abord à leurs intérêts personnels, tout cela, à l'heure où le bonheur d'être enfin libres aurait dû provoquer un immense soulagement, fut tout près de créer une atmosphère d'angoisse.

Dès lors on ne se dégagea plus des malentendus. Les résistants apolitiques ne protestèrent pas contre la situation créée. Ils étaient les plus nombreux, mais les plus faibles car ils n'obéissaient à aucun mot d'ordre. Rentrés dans leurs foyers ou s'amalgamant à l'armée, séparés les uns des autres, ils ne savaient même pas comment ils auraient pu agir. Les politiques de la Résistance avaient d'ailleurs si ingénieusement brouillé les cartes que les apolitiques en s'opposant à eux auraient paru soutenir les anciens collaborateurs qu'ils n'aimaient pas.

Sur ce plan la situation a, d'ailleurs, peu varié et dès qu'une mise au point visant ce temps de sanglante salade est esquissée, un ex-collaborateur se précipite sur le devant de la scène en criant : *Alors avouez-le. C'était moi qui avais raison !*

Le silence gêné des résistants apolitiques aurait pu les rapprocher, dans le malaise, des millions de pétinistes qui, hostiles à l'occupant, avaient pensé (à tort ou à raison) que le maréchal avait adopté la moins mauvaise des solutions. Mais cette détente-là même ne s'est pas faite ou s'est mal faite : il y a un peu partout des Montaigu et des Capulet qui

1. J'ai travaillé de 1942 à 1944 aux côtés de M. Robert Simon qui ne cessa de procurer aux services de renseignements français et alliés des précisions sur la situation des unités allemandes, précisions recueillies sous le couvert des groupements de transports routiers répartis dans toute la France. Des officiers de renseignement « réguliers » avaient place dans cette organisation dont le travail fut important et efficace. Un jour, un des animateurs d'un groupe de résistants parisiens désira nous connaître. M. Simon lui expliqua la nature du travail accompli et les initiatives qui pourraient être prises à l'heure du débarquement. Notre visiteur écouta très froidement. Ce qui l'intéressait c'était de connaître nos opinions politiques. Comment envisagions-nous le remaniement de la constitution ? La question des journaux ? On se quitta sans avoir rien conclu d'utile. Les préoccupations n'étaient pas du tout les mêmes.

n'ont pas dit leur dernier mot, les uns et les autres assistant d'ailleurs avec le même désespoir au déclin (plus apparent que réel on veut le croire) du patriotisme et à la diffusion d'un esprit pro-russe ou paracommuniste qui, dès la première minute de la libération, a obscurci tous les problèmes et mis sens dessus dessous toutes les valeurs.

Il faut se souvenir de tout cela pour évoquer, comme par opposition, l'état d'esprit du groupe qui mène le jeu dans *les Mandarins*. Les deux leaders sont Henri Perron, romancier et journaliste, et Dubreuilh, philosophe et essayiste, sexagénaire, objet d'une vénération universelle (du moins dans l'univers des mandarins). Il serait vain de taire que Dubreuilh a des points communs avec Sartre, comme la narratrice, Anne, sa femme, semble en avoir avec madame de Beauvoir. Perron a combattu dans le maquis du Sud-Ouest. On ne nous dit pas exactement ce qu'a fait Dubreuilh à l'époque : il a remué du papier, pensé, écrit, mais sur le plan intellectuel c'est bien ce qu'on a pris l'habitude d'appeler un résistant et sans nul doute c'est un *politique* ardent.

Quand débute le roman, la défaite allemande est consommée, Paris libéré. Pas un seul instant les deux mandarins ne voient se poser sur leur joie cet amalgame de surprise, de malaise ou de crainte que 80 p. 100 des Français ont ressenti lorsqu'ils comprirent qu'après le plaisir de la libération on voulait leur offrir la surprise d'une révolution. Comme précisément les deux écrivains étaient de ceux qui voulaient que le régime socialiste fût instauré et la classe bourgeoise effacée, leur attitude ne peut surprendre. S'ils avaient éprouvé une inquiétude elle eût été de sens opposé, ils auraient craint, ils craignirent que la révolution qu'il fallait monter devant une nation encore *atterrée* ne s'accomplît pas. S'ils s'étaient intéressés aux symboles ils auraient désiré que le drapeau rouge fût tout de suite et en tout lieu associé au tricolore.

Autour d'eux on trouve à ce moment un certain nombre d'anciens maquisards dont les mérites antérieurs sont posés comme incontestables, mais qui ne pensent plus alors qu'à s'illustrer par une activité de tueurs civils. Ils assassinent les « traîtres » (sans s'être souciés d'éclairer autrement leur cas) et dans l'intervalle de ces exploits tondent les femmes ou arrachent des billets de banque ou de l'or aux collaborateurs. Dubreuilh et Perron désapprouvent ces violences, mais ils ne rompent pas avec ceux qui les commettent. Leur attitude est celle de parents agacés par la conduite d'enfants terribles. Quant aux actes de cruauté accomplis hors de leur cercle sous le couvert de la résistance, ils semblent n'en avoir jamais entendu parler.

Le seul objet de leurs pensées et de leur action (Dubreuilh fonde et dirige un parti politique, Perron un journal), c'est de préparer le triomphe du socialisme et de faire l'Europe socialiste. Sur ce second point d'ailleurs leur conviction est faible, quasiment défaillante. C'est un pro-

jet pour la vie des autres. Par contre ce qui les passionne, les empêche de dormir, agite leurs humeurs et laboure leurs consciences, c'est l'antagonisme Russie-Amérique. Voilà ce qui les *hante*. Et devait déjà les hanter avant la libération. En cela ils étaient bien dans la ligne de ces éléments d'extrême-gauche qui, pour le plus grand étonnement de la majorité des Français, révélèrent dès le premier jour une franche hostilité à l'égard des Alliés qui nous avaient libérés — attitude qui apprit aux Français moyens que certains de leurs compatriotes s'intéressaient avant tout à la Russie (s'y intéressaient même exclusivement, comme on le comprit par la suite, depuis 1939).

Dans le groupe Dubreuilh, on se méfie de Washington d'abord et, pour le principal, on fait confiance à Moscou. C'est justement à mettre au point les conséquences politiques de cette attitude que sont consacrés la plupart des immenses dialogues dont sont truffés *les Mandarins*.

La première manifestation d'antiaméricanisme de Dubreuilh-Perron se situe le jour où les deux écrivains et Anne, faisant un voyage à bicyclette dans l'Ardèche, apprennent le bombardement d'Hiroshima : *Toute une ville volatilisée, ça devrait tout de même les gêner, dit Henri. — Je pense qu'il y a une autre raison, dit Dubreuilh. Ils sont tout contents de montrer au monde entier de quoi ils sont capables : comme ça ils peuvent mener leur politique sans que personne ose broncher. — Et ils ont tué cent mille personnes pour ça, dit Anne.*

Ces réactions sont intéressantes. Nous avons appris depuis lors quel était le pouvoir de la bombe atomique — et ses effets à retardement. Mais *ce jour-là*, les Français n'avaient pas de raison impérieuse de condamner un événement qui mettait fin à la guerre. Car c'était bien la guerre qui était en question et non l'ignominie américaine. C'était bien de la guerre que nous souffrions cruellement depuis cinq ans, c'était bien elle qui consommait des milliers d'hommes chaque jour dans le monde. De ce point de vue même, le bombardement d'Hiroshima arrêtant un conflit qui, croyait-on alors, risquait de durer encore pendant des mois, pouvait même représenter une économie de vies humaines. (Les coups de bélier de Mangin ont en 1918 coûté moins cher que la guerre d'usure.) Il faut bien remarquer aussi qu'une personne aussi informée qu'Anne avant de lancer ce noble cri : *Ils ont tué cent mille personnes pour ça*, n'a pas songé une seule seconde au pilonnement de certaines grandes villes allemandes qui avaient fait aussi des centaines de milliers de victimes à Dresde et à Hambourg, par exemple, en une seule nuit. On dirait, à entendre nos mandarins, que les Américains ont révélé au monde les horreurs de la guerre. Si l'on se souvient que la guerre de 14-18 a fait, directement ou indirectement, 41 millions de victimes [1], si l'on récapitule le passif de la guerre 1939-1944 avant Hiroshima, cette

1. Voir *Revue de Paris* du 1er février 1935 : *La Mer Morte*, par L. Hersch (de l'Université de Genève).

indignation devant l'initiative américaine paraît trouver dans *les Mandarins* une expression vraiment trop appuyée. Quant à l'idée que les Américains voulaient par cette initiative imposer leur politique au monde, elle est selon toute vraisemblance injustifiée. Il ne semble pas en effet que les S.R. américains connussent exactement à l'époque le degré d'épuisement des Japonais. Washington voulait terminer la guerre rapidement et l'on ne peut, jusqu'à *preuve* du contraire, voir dans le raid d'Hiroshima, d'autre dessein.

Quand, par la suite, Dubreuilh apprend qu'il existe en U.R.S.S. des camps de travail où les prisonniers déportés meurent comme des mouches [1], il a d'ailleurs des réactions beaucoup moins vives. D'abord il met en doute avec obstination la valeur des preuves qu'on lui apporte. Cela est explicable : ces camps blessent en lui une foi ancienne. Pour maintenir entière sa confiance dans la magnanimité du Kremlin, il a déjà dû faire quelques petits sacrifices : oublier par exemple les millions de bourgeois, de koulaks, d'aristocrates supprimés en 1917-1918 ; le million de Russes liquidé par la N.K.V.D. au moment des procès de Moscou et de la grande purge ; la déportation en masse des koulaks dans les mines de Sibérie ; la dispersion des populations baltes ; l'accord germano-soviétique de 1939 qui permit la guerre ; la tuerie de Katyn ; l'abandon volontaire de Varsovie livrée aux Allemands [2] ; l'apparition de la terreur en Roumanie, en Bulgarie, en Hongrie, en Pologne. Pour 15 millions de victimes supplémentaires, Dubreuilh doit-il risquer — en révélant l'affaire — de troubler la quiétude morale des communistes français ? *La seule question*, dit-il à ce propos, *est de savoir si en dénonçant ces camps on travaille pour les hommes ou contre eux... Soulever l'opinion contre l'U.R.S.S., c'est justement ce que nous devons éviter...*

Perron a d'abord des réactions analogues : *Grâce à ces camps, le nazisme avait été vaincu et un grand pays se construisait en qui s'incarnait la seule chance des mille millions de sous-hommes croupissant de faim en Chine et aux Indes, la seule chance des millions d'ouvriers asservis à une condition inhumaine, notre seule chance.* Autant d'affirmations contestables : les fournitures d'armes des U.S.A. à la Russie ont bien mieux préparé la victoire que le travail meurtrier accompli dans les camps ; vaincre les nazis en adoptant les procédés nazis ne représente pas pour l'humanité un bénéfice intégral ; il n'est pas certain que la Chine et l'Inde se sauveront de la misère par le communisme et tout à fait certain que la condition ouvrière est pire en U.R.S.S. qu'aux U.S.A. et en Europe Occidentale.

1. Voir à ce sujet la *Revue de Paris* d'octobre 1947, l'article de M. van Narvig.

2. Abandon faisant suite (à deux jours de distance) à l'appel de la radio soviétique appelant la population de Varsovie à l'insurrection. *Une des plus abominables trahisons de la classe ouvrière*, écrit à propos de cette initiative Raymond Le Bourre, secrétaire de la C.G.T.F.O.

Mais Perron se soucie peu de semblables objections, les yeux fixés sur l'avenir, il affirme avec une autorité de tireuse de cartes *que malgré les abus de l'U.R.S.S., le socialisme, le vrai, celui où se réconcilient justice et liberté, finira par triompher en U.R.S.S. et par l'U.R.S.S.* Voilà le pari sur l'avenir, la pétition de principe sur quoi repose toute la politique des mandarins, comme s'il était évident, certain, incontestable, qu'on a plus de chances d'instaurer un régime équitable par la pratique constante de la tyrannie que par les progrès qu'on peut accomplir en pays démocratique.

C'est sur ce frêle postulat que s'étaie la dialectique d'un Dubreuilh. *Ce que les gens verraient fatalement dans nos articles* (si nous révélions l'existence des camps), *ce serait une accusation du régime soviétique... Or, attaquer l'U.R.S.S. ne change rien à ce qui se passe en U.R.S.S. et ça sert les puissances capitalistes...* Les « servirait », en effet, en inspirant aux ouvriers la crainte de voir s'établir dans leur propre pays le régime concentrationnaire de l'U.R.S.S., mais cela Dubreuilh ne le dit pas.

Pour démontrer le bien-fondé de leurs préférences, les mandarins doivent accepter les plus subtils *distinguo. L'U.R.S.S. ne veut rien annexer du tout,* dit Dubreuil *en haussant les épaules.* Les Roumains, pourtant (parmi d'autres), considèrent leur pays comme *annexé* et le communiste roumain qui ne pense pas russe est lui-même annulé. Pourquoi pas, après la Roumanie, d'autres Roumanies ? *Une occupation russe, vous n'y croyez pas vous-même,* dit Anne à un « réactionnaire ». Et pourquoi n'y croirait-il pas ? Nous croirons, nous, que la Pologne (catholique et antirusse) n'est pas réduite à l'état de colonie le jour où ce pays, délivré de toute pression et de toute menace, continuera de s'agenouiller devant Moscou.

Si l'on poussait la discussion avec Dubreuilh, on serait entraîné, comme disent les cavaliers, en « terrain varié » et l'on aurait des surprises. Anne affirme que son mari *ne ment jamais.* Mais Dubreuilh lui-même professe que *le respect de la vérité, ce sont des fariboles.* Et Perron : *Une morale, ça enveloppe forcément une attitude politique. Et inversement.* C'est bien ainsi en effet que l'on cherche à justifier Vorkouta aujourd'hui comme on a tenté jadis de justifier l'Inquisition.

On pourrait objecter que ce catéchisme n'est pas nécessairement celui de madame de Beauvoir. Par l'intermédiaire d'Anne, ne s'oppose-t-elle pas parfois (rarement) à Dubreuilh ? Perron, finalement, ne se décide-t-il pas à révéler à ses lecteurs l'existence des camps ? Et, suprême preuve de son impartialité, madame de Beauvoir aujourd'hui n'est-elle pas attaquée par le parti communiste ?

A nos yeux cette dernière mésaventure ne prouve que des divergences de tactique. Le P. C. peut condamner un livre où l'on voit ses représentants attaquer ou tolérer des paracommunistes selon qu'ils acceptent ou

refusent de mentir en leur faveur, mais son hostilité ne doit pas être profonde, car il sait les services que peut rendre une œuvre où le penseur de grand format, le philosophe par excellence (auprès de qui Perron ne fait figure que de voltigeur fantaisiste) affirme qu'on ne doit jamais contrecarrer Moscou.

Ce qui importe, en effet, c'est que, dans ce livre, les arguments anticommunistes sont très rarement accueillis et le plus souvent présentés avec une virginale timidité, tandis que la politique de Moscou trouve immanquablement pour la défendre des avocats puissants et habiles.

Aussi *les Mandarins* nous semblent-ils représenter, par voie indirecte, par infiltration, peut-être après tout contre la volonté de l'auteur — tellement pénétrée par les convictions de son milieu qu'elle les transmet avec l'innocence d'un être qui en respirant vous fait avaler ses microbes — un article de propagande en faveur des paracommunistes, c'est-à-dire de cette minorité agissante qui, dès la libération, a, comme les communistes, subordonné la cause nationale à une autre cause, et si adroitement agi depuis lors avec l'aide de dramaturges valables, d'essayistes intelligents et de journalistes adroits que beaucoup d'innocents croient voir se poser aujourd'hui sur le mot *patriotisme* le terrible petit glacis, l'insinuante flétrissure de la bêtise.

Laissons enfin la politique ; nous n'aurions même pas abordé le sujet si les dialogues politiques des *Mandarins* n'avaient servi, comme ceux de certains romans de Dostoïevski, qu'à éclairer les caractères, mais ce n'est pas le cas... Dans la vaste chronique intitulée *les Mandarins*, il y a d'attachantes nouvelles et même dans la dernière partie un excellent petit roman. Le plus souvent, pourtant, les personnages sont vus de l'extérieur et *reconstitués* intellectuellement. On n'est pas très sensible à leur existence réelle ; on s'intéresse plutôt à leur *cas*. Une excellente enquêteuse, un remarquable professeur de psychologie, développe devant nous le cas de Paule, la compagne de Henri, qui s'obstine à croire, contre l'évidence et presque follement, qu'elle est *encore* aimée ; le cas de Nadine qui couche avec tout le monde, dit merde volontiers, représente le Saint-Germain-des-Prés des Ivitch et autres jeunes filles de Sartre et finit en épouse édifiante ; le cas de Henri... Là j'hésite : Henri me paraît une somme de trop de modèles ; quant à Dubreuilh, lui, il n'en a qu'un, mais si vénéré, si préservé que la statue se perd un peu dans le ciel — statue de dieu tutélaire qui préside à toute l'aventure mandarine, mais n'a consenti à s'incarner dans la peau d'un personnage de roman qu'avec répugnance.

Enfin il y a Anne, ce curieux docteur-psychiatre qui, n'attirant qu'une modeste clientèle, réussit à s'offrir maison de campagne, toilettes des bonnes maisons et voyage en Amérique tous les six mois. On éprouve de la sympathie pour Anne. Elle émeut. Une belle intelligence, claire, sûre,

une intelligence de championne du monde (de l'intelligence), volontiers péremptoire, un peu sèche, soucieuse d'être aimée mais restant doctorale au déduit, si bien que les descriptions de ses étreintes (assez précises parfois pour suggérer la pensée qu'en d'autres temps le livre eût été non pas couronné par les Goncourt, mais condamné par un tribunal) restent aussi peu troublantes qu'une expérience de laboratoire. Ces traits, certes, n'expliqueraient pas l'émotion que peut inspirer parfois « son » livre. Mais Anne est profondément triste. Comment l'accident s'est-il produit ? Je ne saurais le dire et je me demande même si l'auteur a voulu cette sorte de douceur du détachement qui se glisse parfois dans son livre. L'apparence d'Anne ? une femme qui sait tout, tient des fiches, refuse ce qui ne se mesure pas. Le fond ? un être qui ouvre les mains et laisse glisser ; laisse glisser tout : la vie, le journalisme, la psychiatrie, l'existentialisme ; Moscou et les propositions politiques pour lesquelles elle croit encore devoir combattre, sent la vanité de ce qui est humain, comme un père de l'Église, et la menace de la mort... comme Pierre Loti.

Rien de plus mélancolique, très simplement, très humainement que l'amour d'Anne pour l'écrivain américain Brogan. Des élans de jeune épouse, l'ivresse pour la première fois ressentie des lits ravagés, une volonté de don, puis la crainte de s'être trompée, l'étonnement de n'être plus aimée, la révolte, la résignation, *es ist eine alte geschichte*, une triste histoire, une histoire de tout le monde, naïve, ridicule, touchante. L'intelligence a baissé pavillon : l'émotion enfin a jailli.

Étrange livre décidément que ces *Mandarins* (d'un style *parlé* souvent si contestable). Ils contraignent d'abord d'instituer une discussion politique puis nous découvrent graduellement un écrivain qui, le voulant ou non, se laisse toucher par tous ces *obscurs* que son intelligence refuse, glisse secrètement vers le romantisme, y goûte un plaisir clandestin et après avoir bien aligné ses pavés existentialistes, ses dalles phénoménologiques, laisse le tout se disjoindre sous la poussée d'une nostalgie de grand fond. Une nostalgie qui fait penser à l'effort obstiné des plantes agrippées en plein vent sur un roc qui les refuse — ou à une discrète et tristement ironique revanche de la poésie. Bref, un acte de foi sur le papier et l'esquisse de son démenti dans le filigrane.

LE JOURNAL DE LÉAUTAUD

Le Journal littéraire de Léautaud (dont on ne connaissait que des fragments) couvre les années 1894-1906 (Tome I, *Mercure de France*). En 1893, Léautaud avait vingt et un ans. Il était clerc d'avoué, mais sans négliger tout à fait ses dossiers s'intéressait surtout à lui-même et à la littérature. A lui-même d'ailleurs comme sujet de son travail

littéraire, comme *l'unique* sujet pour lui possible, car, dit-il, *je n'ai pas d'imagination*. Le voici donc voué dès sa jeunesse à la mise au point de son journal et à la composition de « romans » qui ne seront que des tranches de sa propre vie. Attentif à tout noter, même les mouvements qui passent pour les moins avouables. L'idée s'est ancrée en lui qu'il est intéressant de ne rien cacher d'un homme. Nécessaire de révéler le meilleur, le pire. Depuis Rousseau beaucoup d'auteurs, à cheval sur cette conviction, ont poursuivi une semblable entreprise. Léautaud y met de la bonhomie. Il s'ébroue paisiblement au milieu de ses actes et hors de la littérature et du cercle restreint de ses relations veut tout ignorer de l'univers. Socialement on ne lui voit pas d'ambition ; ce n'est pas de ce côté qu'il risque de voir altérer le bon sens ronchonneur sur lequel il s'étaie.

En ce début de vie on discerne clairement les divers courants qui traversent son univers intérieur. Gourmont lui dit : « Vous êtes un sentimental ». Ce n'est pas mal vu. Mais terriblement refoulé ; dans son enfance le sentimental a souffert. Ses parents l'ont blessé. La pauvreté l'a blessé. Un cal a commencé de se poser sur son cœur. Il écrit durement, sur la mort de son père, *In Memoriam*, lance à propos de cette mort ces rires cruels que votre propre sort, s'il est malheureux, réussit à vous inspirer. On peut devenir féroce quand on vous a refusé le droit d'être tendre. Dans ce journal, Léautaud parfois craint d'avoir été trop loin. J'ai peut-être tort d'avoir écrit ceci, se dit-il, *d'avoir joué avec un sentiment sacré*, etc.

Le repli sur soi est sans doute un mouvement spontané de son être. Mais c'est aussi le fruit de sa timidité. Quand il va chez des amis, il est gêné et comme il se sent mal à l'aise, il pense à lui-même comme d'autres prennent une attitude « désinvolte » contre une porte, et bientôt il *décide* que chez les autres il ne peut penser qu'à soi.

Au sens où l'entendrait un Benjamin Constant ce journal n'est pas un journal intime. Le désir de pousser toujours plus loin l'autoanalyse n'y apparaît pas. Léautaud a cherché à saisir ses premières réactions dans leur dureté plutôt qu'à atteindre l'inconscient. Il travaille dans le bourru plutôt que dans le fin — et tend à faire de lui-même parce qu'il accentue le rustique de ses inadaptations un personnage de Molière (secteur comique). On sent que vers 1900 cette évolution commence à se produire. Il faut être un *personnage* et Léautaud médite sur les moyens d'être original — il étudie la technique. L'idée pointe même que n'être pas comme les autres, c'est une façon de faire une œuvre — l'œuvre-soi-même.

Pourtant du fait même qu'il s'observe et se note et pense tant à soi il glisse vers les qualités et défauts des vrais journal-intimistes. Il ne peut pas agir — il le dit : la pensée éloigne de l'action. Il ne vit tout à fait que la plume à la main, au moment où il réussit à *saisir* sa propre vie. Mérimée avait pris cette direction : ses lettres c'était son journal.

Sa vie souvent (sauf quand il s'agissait de madame Delessert) l'amusait plus à conter qu'à vivre et il la vivait, songeant au moment où il la conterait.

Entre Stendhal et Léautaud il y a des affinités (d'ailleurs il l'idolâtre). Pourtant sur le plan du journal et de la création littéraire ils ne sont que de lointains cousins. Stendhal a mis souvent sa vie en journal mais le journal n'était pas pour lui une fin en soi. Sa pente le conduisait vers le roman où il pouvait recréer sa vie. Cela Léautaud le sent très bien et à cause de cela détestera les pièces qu'on tire des romans de Stendhal. Porter le *Rouge* au théâtre c'est refuser « *la part de l'auteur qui est peut-être le plus grand attrait du livre* ». Comme il a raison et que dirait-il aujourd'hui du film ! Mais cette part c'était surtout l'art de rêver sa vie, et lui Léautaud quand il écrit un roman, ne peut ni ne songe à se libérer par une semblable évasion. L'élan heureux d'un Fabrice ne l'entraîne pas. Il ne songe pas à s'élever librement au-dessus de son propre destin. Il joue perdant, s'en tient à ce qu'il a éprouvé, mais en accentuant le dessin d'un large trait noir et attaquant même furieusement la planche à l'acide.

Il éprouve d'ailleurs une émotion plus plaisante à se voir, à se rendre, malheureux qu'heureux. Il le dit — sans insister — mais clairement. Il y a en lui du masochiste. Il utilise cette disposition contre lui-même et ajoute des traits cyniques à son personnage. Il est plus distrayant de dire du mal que du bien, même de soi.

Ce goût de l'amertume se renforce quotidiennent de l'impossibilité de décider, de l'impossibilité aussi de goûter son propre présent. Il parle beaucoup de ses aventures amoureuses dans ce journal littéraire et là le mouvement de son esprit est aisé à surprendre. Il aime une Georgette qu'il a connue jeune fille. Il n'a pas voulu la retenir, elle est partie. Il pense à elle : souvent ; se déchire en y pensant mais se délecte aussi ; quand elle revient (car elle revient, après des années), elle lui plaît toujours, il couche avec elle et n'y trouve aucun plaisir : *Cela ne signifie rien* (nos étreintes), note-t-il. Il la laisse à nouveau s'éloigner. Georgette absente reprendra son prix (là il se rapproche de Benjamin Constant) jusqu'au jour où il maudira toutes les femmes, Georgette comprise.

Grandes saletés, écrit-il un jour après une rencontre amoureuse. Enfant chaste, il a dû être choqué par les réalités physiques de l'amour (sans doute au moment où son père le conduisait chez ses maîtresses). Il s'est logé dans son inconscient une petite nostalgie de pureté. Fargue était ainsi, cela ne l'empêchait pas de conter des histoires d'une énorme grossièreté. Mais peut-être à l'origine de cette habitude y avait-il un mouvement contre le plus pudique soi-même ; ainsi Léautaud quand il bouffonne sur la mort de son père ou révèle des habitudes fâcheuses.

N'insistons pas. Le Léautaud bleu et blanc a vite été remplacé par d'autres. Dans ce journal, il conte sans se gêner toutes ses aventures :

des petites femmes, des moins petites, de très brèves rencontres et une liaison — avec Blanche, liaison acceptée en rechignant ; Léautaud gémit : Blanche est trop bête, et puis elle lit son journal : c'est odieux (réaction Tolstoï) : il avoue pourtant qu'il est moins malheureux avec elle que seul, mais il optera finalement pour la solitude, afin de se sculpter lui-même en paix. Dans cette détermination il y a d'ailleurs deux autres motifs : je suis pauvre ; une femme menace le travail d'un écrivain. Renan a posé le problème : « Un écrivain peut-il travailler en province ? » Léautaud ne cesse d'agiter la question : « Peut-on travailler, marié ? » Se décide pour non, comme il l'aurait fait pour oui. Un pari. C'était peut-être, simplement, un non du Destin.

Léautaud écrit souvent et lucidement sur le style. Il a horreur du précieux, du fabriqué, de la *Nef* (celle de Bourges Elémir — comme je le comprends !). Sur le trop-bien écrire il a des remarques pénétrantes. Elles le conduisent à condamner Régnier, France, Schwob. Pour lui ce sont des *truqueurs*. Pourtant il est assez lié avec Schwob ; mais on a le droit de ne pas aimer les écrits de ses amis. Il va plus loin et donne sur les ressources financières du couple Schwob-Marguerite Moreno des détails gênants. On dira qu'il ne comptait pas publier son journal. Oui et non. Le fait est qu'il l'a publié. Vous n'auriez pas dû écrire cela d'un tel, lui disait-on déjà, il y a cinquante ans, à propos de certains de ses articles ; ce sont des confidences qui vous l'ont appris. Alors il s'écriait : *C'est à désespérer de l'amitié si l'on ne peut même plus parler de son meilleur ami.* Le mot est drôle mais c'est un mot de théâtre. Le fils du souffleur commence à monter en scène.

Vers 1900 Léautaud s'éloigne graduellement de son métier de clerc d'avoué. Écrit de plus en plus (*Le Petit Ami, In Memoriam*, des chroniques) et va le plus souvent possible au *Mercure de France*. Il n'y est pas encore attaché mais Vallette le traite en ami et, le soir, quand il n'en peut plus, lui conte les scènes que viennent faire des auteurs dont la vanité délirante n'est pas le moindre défaut... Léautaud voit beaucoup Gourmont. Cet homme-là lui plaît. Il l'admire sans réserve. Communie avec lui dans le culte de Stendhal. (Ils préparent ensemble une anthologie stendhalienne.) Leurs entretiens durent des heures, chez Gourmont, dans la rue, au café de Flore. Léautaud en est presque à se confier : « *Il faut être un homme d'esprit ou avoir de la fortune* », lance-t-il un jour entre deux dialogues sur Gobineau ; cela veut dire qu'il ne sera jamais riche. Autour de ces deux hommes qui s'animent, au Luxembourg on s'étonne, au Flore les servantes reculent épouvantées : le lupus qui couvre une partie du visage de Gourmont les terrifie.

Parmi d'autres écrivains paraît Valéry que Léautaud voit souvent ; il ne prend pas encore parti contre lui. Larguier se laisse visiter et reçoit habillé en cardinal. De Jean de Tinan on parle plus qu'on ne le voit. Dommage. Léautaud note que l'auteur d'*Aymienne* a écrit deux romans

pour le compte et sous la signature de Willy : *Maîtresse d'Esthète* et *Un Vilain Monsieur*. (Colette me l'avait dit aussi un jour). Avis aux amis de *Penses-tu réussir*.

Mais il ne faut pas demander à ce journal trop de renseignements, d'anecdotes littéraires. Léautaud n'est pas un mémorialiste. Il ne se place pas en face des hommes avec la volonté de les voir, mais avec le dessein de se voir lui-même réagissant en face de leurs personnes. Hors les chiens et les chats regardés pour eux-mêmes, tout ici, maisons, femmes, hommes, rues, tout sert à éclairer le cas Léautaud. Quand il s'égare ou est sur le point de s'égarer du côté des adolescents, les êtres qui provoquent cette tentation n'ont, pas plus que Blanche au lit ou à sa toilette, d'importance en soi. Il s'agit de savoir si l'être Léautaud pourrait s'orienter de ce côté-là, comme il s'agissait de savoir si Léautaud pouvait vivre avec une femme. Cartographie du moi, mes feuilles de température. On ne s'en plaint pas : ce journal tel qu'il est et avec sa franchise appuyée a l'attrait pittoresque du journal de Pepys ; d'un Pepys intelligent, sagace arpenteur du royaume littéraire. Il heurte parfois, amuse souvent (pas nécessairement comme l'auteur l'eût voulu), intéresse toujours. On ne trouve pas encore dans ces cahiers le grand mouvement de style qui donnera tant de prix à certaines chroniques de Maurice Boissard, mais les touches sont justes, vives. Diogène se met au point et y réussit ; seul déjà et pour toujours au milieu de beaucoup de monde.

PAUL MORAND, LOUISE DE VILMORIN

Voici deux noms qui devraient figurer en tête de cet article. Mettons qu'ils sont à cette place, comme on dit au théâtre — section affiche — en *vedettes américaines*. Pour un homme qui, par plaisir et professionnellement, passe sa vie à lire des livres et des manuscrits, c'est un constant sujet d'étonnement que la facilité avec laquelle on pourrait supprimer de la plupart des pages lues des mots, des paragraphes, des chapitres — ah ! disons-le, parfois tout. Et combien de fois ne faut-il pas faire appel à sa conscience pour ne pas lire *en diagonale, id est* à cent à l'heure. Mais parfois, ah ! parfois, quand ayant placé son métronone de lecteur à un rythme honnête qui concilie les nécessités de la situation et la vertu, on découvre dès la première phrase, disons la seconde, qu'il faut changer le tempo, prendre le grand ralenti et hisser le pavois du plaisir et de la dégustation — alors quel plaisir !

Soudain les mots ont repris leur poids ; l'air circule entre les phrases comme au milieu d'arbres ; le livre n'est plus un ruisseau d'encre, mais un paysage, une architecture, un atelier d'artiste ou plus modestement, mais c'est encore très beau, de ciseleur, de bijoutier. L'impératif catégorique d'un monde ancien s'est posé sur notre esprit : il faut, cessant

de dévorer, savourer, s'attarder, attendre la joie du sillage et du bouquet.

Que ce soit l'homme qui a jeté la jeune et sifflante vitesse dans les livres, Paul Morand, que ce soit lui qui restitue ainsi leur pouvoir aux tranquilles maturations, à la LENTEUR, c'est peut-être un paradoxe mais la vérité est parfois paradoxale. Faites l'expérience : ouvrez page 9 l'*Eau des Ponts* [1], qui vient de paraître, lisez ce portrait de Giraudoux en dix lignes. Pesez les mots ou laissez-les s'épanouir en vous comme des fleurs japonaises... Et peut-être penserez-vous comme moi : on a écrit des articles, des essais, des volumes sur Giraudoux, mais ces dix lignes valent mieux — valent mieux non seulement pour ceux qui n'ont pu que le lire et l'applaudir, mais aussi pour les quelques autres qui, en supplément, ont avec lui fait courir le caniche Puck, discuté la guerre de Troie, joué au tennis ou au bridge, ceux qui ont pu le voir, quai d'Orsay (ministère), souriant au-dessus d'un dépôt sédimentaire d'états et de rapports, rue du Pré-au-Clercs sous le grand tableau de la Comédie-Italienne qu'il aimait, quai d'Orsay (habitation), écoutant, à trente mètres, les soupirs séquaniens d'Ondine.

L'art est ici de distillation, il s'est mûri dans le goût de l'ellipse, du mot tabloïd, de la formule qui concentre, mais le goût aussi de l'expression apaisée, qui ne cherche pas l'effet extrême et préfère souvent le mot voilé cachant d'abord sa force et invitant au culte de l'*understatement*. Morand s'est expliqué là-dessus dans cette revue [2] en deux pages qui étaient précisément, comme presque tout ce nouveau livre, un modèle d'understatement. Malgré le mot, c'est une tradition française, celle de la mesure, élégante rivière qui a coulé le long de nos siècles, à petit bruit de sagesse, à distance respectueuse du torrent de la déclamation. Le XVIIIe siècle s'y est complu. Talleyrand, Chamfort, Rivarol ; et le peuple toujours en ses proverbes — et à l'autre bout du continent obscur les artistes japonais. Morand est tout près d'eux quand, pinceau aigu, main-éclair, il trace ses estampes de neige. Retour au paradoxe Morand : l'homme de la *Nuit des Six Jours* était aussi et est resté un Morand Boufflers, un Morand Hokusaï. Aujourd'hui, il regarde notre siècle avec un peu de recul supplémentaire, mais une présence aussi de moraliste de l'instantané qui, en vingt traits infaillibles tire la leçon d'une émission de radio ou d'une soirée chez Jean-Louis Barrault. Et flâne avec une patience de moissonneur parmi les livres, découvre ainsi le vrai secret d'Octave — celui qui déçut *Armance* — le secret aussi de ce méconnu : Balzac homme d'affaires.

Un peu trop d'ingéniosité parfois — un excès de sensibilité à l'égard des rouages très fins lui fait découvrir dans *Champignol malgré lui*, ce chef-d'œuvre, une réapparition du *fatum* antique, alors qu'il suffit d'y voir le divertissement éblouissant d'un vaudevilliste logicien. Je sais

1. Grasset.
2. *Revue de Paris* de janvier 1954.

bien que le vaudeville et le destin... Mais Morand, sur ce point, refuserait de se laisser lier le fer : en trois pages il retourne les doigts de tous les gants puis s'esquive, comme il fait dans la vie ; on le croit encore à vos côtés, mais il vient de s'éclipser — attentif à sa liberté et sûr, à juste titre, qu'il ne sera oublié ni par ses amis, ni par ses lecteurs — qu'ils soient d'aujourd'hui ou de demain.

Art de discrétion, encore, et de tradition, pense-t-on d'abord, que celui de Louise de Vilmorin qui, avec *les Belles Amours*[1] vient de nous offrir un nouveau roman, d'une ravissante poésie. Belles demeures couvertes de vigne vierge, parcs et soupirs, on dirait une France ancienne de paix, de violons, de guitares, de jardiniers et de grandes passions. On songe à Nerval, à Toulet, à madame de Ségur, à Granville, à la musique. Les dames ont des prénoms de velours, le domaine où elles habitent se nomme Valronce, l'hôtel des voyageurs qui les attendent Saint-Pépin. Mais s'il est vrai, comme le dit Louise de Vilmorin, que *le charme est le génie de l'âme*, le charme de ce roman n'est fait ni de souvenirs, ni d'emprunts, mais des souriantes nostalgies de l'auteur lui-même qui a noué des liens nouveaux entre esprit et sensibilité. *La fidélité*, dit un de ses personnages, *n'est que le soutien des sentiments et l'amour est un besoin qui demande un objet pour tenter une épreuve et faire ainsi ses preuves entre deux infinis.* Voilà le ton, celui du livre et celui de l'héroïne qui abandonne, sans y penser, son fiancé le jour de ses fiançailles puis trompe son mari parce qu'elle l'aime trop et veut qu'il soit heureux. Dit en douze mots, le thème paraît étrange, mais après deux cents pages qui entraînent le lecteur dans les chemins du voyage, du Brésil et des contes de fées, on le trouve on ne peut plus simple, on ne peut plus naturel. Tel est le pouvoir des poètes : la vérité qu'ils proposent ne serait-elle qu'à eux, jamais nous ne nous sentons si libres ni si parfaitement nous-mêmes que lorsqu'ils nous y ont enfermés.

MARCEL THIÉBAUT

1. Gallimard.

LE MOIS A PARIS

Gavarni. — La leçon de Courbet. — Quand on pense à la gloire immense dont a joui de son vivant Sulpice Chevallier, dit Gavarni, dont la Bibliothèque Nationale a réuni les plus belles lithographies dans des tirages rares, on imagine à quelles revisions de valeur seront soumis bien des artistes universellement encensés aujourd'hui. Comme le charmant petit-maître des *Toquades*, des *Lorettes*, du *Carnaval* reste loin de Molière et de Balzac, auxquels il fut sans cesse comparé, loin de Daumier, auquel, à l'exception de Baudelaire, presque tous ses contemporains l'ont préféré !

Les auteurs de *la Femme au* XVIII*e siècle* tenaient Gavarni pour le seul qui eût compris la femme du XIX*e*, bien qu'il eût fait d'elle une créature puérile, uniquement occupée d'elle-même, qui joue un *rôle* du matin au soir, du soir au matin, de dos, de face, de profil, debout ou couchée, déguisée en pierrot ou moulée dans le pantalon collant des débardeurs, sous l'œil de ces benêts figés, veules, opaques, que sont les hommes. Un peu de la fièvre de Watteau et de Fragonard anime ces friponnes rondes, souples de nuque et cambrées, l'épaule grassouillette, les flancs larges, en continuel essayage d'hommes ou de masques.

Gavarni ne nous laisse pas oublier qu'il commença par collaborer à des journaux de modes. Il ne se lasse d'habiller ses modèles, de concentrer le velouté du lavis lithographique sur un loup, sur un bavolet, sur un tablier, de faire étinceler satins et soies. Il a le sens du geste, de la mise en page, et chez lui la nervosité du trait commande celle de la légende. Mais combien l'emporte un Constantin Guys, tout aussi précis dans l'évocation des détails vestimentaires, mais et mêle

l'éternel au fugitif, donne aux prostituées mêmes, et aux décors les plus sordides, des proportions et une lumière féeriques !

— En attendant la vaste rétrospective dont nous avions rêvé, avec André Chamson dans ce Petit-Palais qu'on peut considérer un peu, depuis les donations de la sœur du peintre, comme un musée Courbet, cent œuvres, dont la moitié reviennent de la Biennale de Venise, sont réunies pour quelques semaines seulement.

Courbet prétendait ne représenter que ce qu'il voyait, ignorant l'immense travail de transfiguration qui se faisait en lui. La vague, le torrent, fouettés, solidifiés en plein mouvement, semblent s'accompagner d'un bruit de chute éternelle. Dans les palais de mousse ou de marbre qu'il bâtit à coup de truelle, on perçoit la sourde poussée de la sève, un irrésistible élan vers la lumière. Des natures mortes, comme la *Truite*, sont exécutées avec la même fougue que s'il se fût agi d'un portrait.

Au sortir du Petit-Palais, qu'on revoie dans l'admirable *Courbet* publié par Anna Marsan (collection des Demi-Dieux), les grands fragments qu'elle a reproduits des *Deux Dormeuses*, acquises récemment par la Ville de Paris, de la *Nymphe endormie* ou de la *Femme aux Bas blancs* : quelle ampleur magnifique et presque surnaturelle a donnée à ces créatures élémentaires étalant avec une superbe tranquillité le déroulement de leurs plans, celui qui disait n'avoir pour maître que la nature, et inscrivait sous sa propre effigie : *Courbet, sans idéal et sans religion... !*

Ni ses admirateurs, ni ses ennemis, ni lui-même ne pouvaient sentir l'importance des abréviations, des transpositions qui assurent à ses chefs-d'œuvre leur cohésion et leur plénitude, transpositions accomplies, c'est le cas de le dire, sur le champ — champ de verdure ou de neige — et face au motif. Étranger au conflit stupide qui oppose Ingres et Delacroix — auxquels il arrache une admiration mêlée d'un dégoût que nous avons du mal à comprendre aujourd'hui — n'écoutant que le bon sens supérieur de ses mains, de ses yeux, que son immense appétit de vie, Courbet sait que les peintres n'ont raison que face au motif, et quand, à Munich, il donne au public un cours de peinture, il démontre, la palette en mains, que ce n'est pas avec des mots mais avec des couleurs que, pour employer son langage, « on fabrique de la bonne m... archandise ».

Une intelligence plus rapide que l'intelligence lui permet de retrouver d'instinct des règles éternelles et d'égaler presque, à trente ans, sans les imiter, les Flamands, les Hollandais, les Vénitiens. Ce génie heureux bâtit sa toile sans dessin préalable et nous éblouit par la certitude, la rapidité et l'allégresse avec lesquelles ses brosses ou son couteau courent sur de vastes surfaces. Ainsi, ce qui fait la grandeur inattendue de cet homme si fat en apparence, et si vain dans ses propos, c'est, paradoxalement, sa simplicité. Continuateur de Frans Hals, de Rubens et de Véronèse, n'est-il pas aussi l'annonciateur de Manet, de Monet, de Renoir ?

Chaque fois que l'art anémié menace de sombrer dans l'abstraction, c'est à Courbet qu'il faut recourir. La saine voix de ses torrents, de ses forêts, couvre celle des théories. Comparés à son instinct, tous les raisonnements ont tort, et jusqu'au goût même.

CLAUDE ROGER-MARX

La musique. — Après avoir fait preuve, pendant quatre ans, à la tête de la Réunion des théâtres lyriques, des plus sérieuses qualités sur le plan administratif, M. Lehmann a annoncé son intention de ne pas demander le renouvellement de sa mission. La reprise de la *Flûte enchantée* sera donc sa dernière mise en scène Salle Garnier. Nous voudrions à cette occasion essayer de dresser le bilan objectif d'une formule qui a attiré incontestablement un public nouveau à l'Opéra, mais qui a soulevé au point de vue artistique bien des réserves.

Le système de mise en scène de M. Lehmann, depuis les *Indes galantes* jusqu'à la *Flûte*, en passant par *Obéron*, n'a évolué que sur un point : au lieu de faire appel à plusieurs décorateurs, il confie maintenant à un seul artiste le soin d'établir tous les tableaux d'un opéra. Le style général reste le même : après avoir librement reconstitué pour les *Indes* une mise en scène d'opéra à machines d'époque Louis XV (c'était une excellente idée), M. Lehmann a recommencé à peu près la même chose pour *Obéron* et pour la *Flûte*. Il en est résulté, à côté de beaux effets, une monotonie certaine, une impression de déjà vu.

M. Lehmann aime les vastes décors très construits où il peut faire évoluer une figuration nombreuse. Cela le conduit à une plantation toujours parallèle à la rampe et à l'emploi d'énormes portants latéraux. D'autre part, l'utilisation vraiment primitive qui est faite de la lumière à l'Opéra ne permet pas de modifier l'aspect de la scène par de simples changements d'éclairage. On est donc obligé, pour un spectacle comprenant de nombreux tableaux, d'employer cinq ou six fois le pis-aller du rideau d'avant-scène, si plat, si conventionnel, et alors, le bruit que font sur le plateau les machinistes qui piétinent et déplacent les décors empêche d'entendre la musique.

Nous sommes assez gêné pour porter un jugement équitable sur un effort immense dont les résultats ne sont pas à la mesure du travail et des frais engagés, et nous ne reprendrons pas les épigrammes que J.-J. Rousseau décochait à l'Opéra, il y a presque deux cents ans. Les décors de M. Chapelain Midy sont très beaux en soi (notamment la grande salle hypostyle), mais ils n'ont pas d'atmosphère. A aucun moment on ne retrouve devant ces grandes compositions uniformément

éclairées de la même lumière frontale le charme fantastique du vieux conte de nourrice qui a inspiré Mozart. On sous-titrait jadis la *Flûte* les *Mystères d'Isis*. Je vous jure qu'il n'y a pas plus de mystère dans la grande féerie de la Salle Garnier que dans un technicolor américain. On serait peiné si, dans le théâtre où M. Rouché, il y a quarante ans, avait su faire œuvre de hardi novateur, il fallait voir la mise en scène se clicher, se stéréotyper dans des formules datant de Meyerbeer et du docteur Véron (la cathédrale de Munster, l'escalier de Chenonceaux correspondaient exactement aux *clous* d'*Obéron* et des *Indes*, et attiraient, eux aussi, la foule).

— On a beaucoup parlé des mises en scène nouvelles de Bayreuth. J'ai essayé de dire ici ce qu'elles apportent de valable malgré leur esprit à priori et leur excessif dépouillement. Je comprends parfaitement qu'un directeur de théâtre se refuse à traiter la scène comme un espace abstrait, tout proche, dans sa nudité, d'un podium de concert. Cependant, alors qu'on crie au miracle pour les mises en scène que M. Jean Vilar a réalisées, avec beaucoup d'intelligence, mais en suivant pas à pas ce qu'il a pu voir en Allemagne, d'où vient que notre théâtre lyrique ignore aussi totalement l'effort poursuivi outre-Rhin et dont les réalisations de Bayreuth ne sont qu'un cas particulier ?

J'ai, l'été dernier, parlé ici de l'admirable utilisation de la lumière faite à Munich par M. Hartmann pour la *Femme sans Ombre*. Il y a quelques semaines, j'ai vu à Berlin des réussites aussi belles à l'Opéra de la ville, où M. Carl Ebert, l'ancien animateur des festivals de Glyndebourne, vient de succéder à M. Tietjen. Il a eu l'idée de monter le *Docteur Faust* de Busoni (œuvre magnifique et à peu près inconnue). Les moyens dont il dispose sont très limités : une scène minuscule et sans machinerie, une subvention qui n'atteint pas la moitié de celle de l'Opéra : quelle différence dans les résultats, sans même parler de la qualité des chanteurs !

Les trois principaux tableaux de la légende de *Faust* se déroulent à la cour du duc de Parme, à la taverne d'Auerbach et devant une église. Par de simples jeux de lumière, le palais du duc, sur un signe de Faust, devient un parc. Dans la taverne, quand Méphisto évoque Hélène pour Faust, un changement d'éclairage et les sombres voûtes de la cave s'évanouissent, remplacées par les portiques de marbre et les statues des temples grecs se découpant sur un ciel d'or. Au dernier tableau, un effet analogue fait apparaître dans les nuages la fresque pathétique d'un Jugement Dernier. Tout le long de l'action, la lumière joue un rôle de premier plan : elle lutte avec les ténèbres comme la grâce avec le péché, et, sous ses prestiges, des costumes faits avec les matériaux les plus modestes chatoient comme les plus belles soieries n'ont jamais chatoyé Salle Garnier.

Par des procédés un peu différents, mais dans le même esprit, des

opéras où il n'y a rien de fantastique arrivent à être rajeunis. Le livret de la *Force du Destin* de Verdi est bien le plus ridicule mélo du monde, et je n'ai jamais vu sans rire en Italie la bataille du troisième acte. A Berlin, par une plantation très curieuse où les ruines d'un aqueduc traversent la scène au premier plan dans un tableau et, rapetissées, au second plan dans l'autre, M. Ebert parvient à donner avec ses pierres fantômales l'impression des horreurs de la guerre avec tant d'intensité qu'on ne pense plus à l'invraisemblable grotesque de la situation dramatique où s'opposent le ténor et le baryton.

Les procédés de mise en scène modernes ne se limitent pas aux sujets fantastiques historiques. Je ne pense pas qu'on ait oublié l'effet saisissant du décor du *Consul* aux Champs-Élysées. Ce réalisme sordide, cette atmosphère qui prenait à la gorge, étaient obtenus par des moyens fort simples, la lumière y jouait le plus grand rôle aussi.

Entendons-nous, je ne demande nullement que l'on transplante sans y rien changer sur les bords de la Seine les décors de Berlin ou ceux de Munich. On peut faire autre chose et en particulier on peut mettre à la disposition des décorateurs une palette de couleurs plus étendue. Au pays de l'impressionnisme, il n'y a pas de raison de se tenir, comme le font les Allemands, dans les tons volontairement assourdis qui vont du brun au rouge sombre, mais méconnaître leur effort et ne pas annexer ce qui est valable, c'est exactement comme si nous voulions rester fidèles aux lampes à pétrole, sous prétexte que Chéret, vers 1890, avait dessiné une ravissante affiche pour la *Saxoléine*.

— Il nous reste bien peu de place pour parler de l'interprétation musicale de la *Flûte enchantée*. C'était une représentation très honorable, sans ce *je ne sais quoi* qui laisse les auditeurs en état de grâce, mais sans faiblesses choquantes. Signalons deux erreurs de distribution : l'idée de faire chanter le Maure Monostatos par un artiste noir était ingénieuse, mais M. Holland, excellent comédien, n'a pas une voix d'opéra. Quant à M. Arié, c'est une des meilleures basses chantantes d'Europe, mais il lui manque le registre grave indispensable à Zarastro. Par contre, nous n'avons que des compliments à adresser à mademoiselle Micheau (Pamina), à M. Gedda (Tamino), au couple Papagéno-Papagéna (monsieur Germain et mademoiselle Duval) et aux trois dames de la nuit (mesdemoiselles Scharley, Castelli et Melvat).

L'orchestre a été dirigé par M. Georges Sébastian dans les vrais *tempi* mozartiens, mais on dirait que nos musiciens se sentent plus à l'aise lorsqu'ils sont quatre-vingt-dix que lorsqu'ils jouent à quarante-cinq, et j'évoquais avec nostalgie la fluidité exquise et la précision aérienne des Viennois, l'an passé dans cette même salle, sous la baguette de M. Karl Boehm.

JEAN MISTLER

Le cinéma. — La guerre n'a d'intérêt, dans l'art et la littérature, que dans la mesure où elle cesse d'être la guerre, où elle fait place aux sentiments et aux gestes de la paix. Bien entendu, les « durs » n'admettent pas l'idée de trêve, qui leur paraît dangeureusement chargée de faiblesse. Mais il y a longtemps que nous savons, nous, que les hommes n'ont d'intérêt que dans leurs faiblesses.

Assez philosophé. C'est un beau film autrichien, *le Dernier Pont*, qui m'inspire ces réflexions. Une infirmière allemande a été enlevée par des maquisards yougoslaves qui ont besoin d'elle pour soigner leurs blessés. Où est désormais son devoir ? Doit-elle tout risquer pour rentrer dans le camp des siens ? Doit-elle continuer à soigner des ennemis qui souffrent et qui dépendent d'elle ?

Sauf pendant quelques moments où le dilemme est présenté d'une façon un peu systématique, le film est simple et émouvant. Ce lien d'estime et d'amitié qui naît entre des ennemis est fort joliment décrit et on a aussi dépeint les deux camps avec une même bonne foi et sans jamais tomber dans la caricature. On ne verse pas non plus dans l'utopie. Le passage de l'infirmière qui traverse un pont sous le feu des ennemis provoque une trêve de deux ou trois minutes. A peine est-elle passée que la consciencieuse extermination reprend...

Maria Schell, qui succède dignement à de grandes comédiennes autrichiennes, rend l'héroïne de cette aventure naturelle et émouvante.

— Je ne peux pas dire que les ressorts du vieux vaudeville m'enchantent, même agencés par Feydeau. Au théâtre, l'an dernier, *le Fil à la Patte* m'a laissé indifférent et parfois consterné. J'ai eu une impression différente au cinéma, d'abord parce que le mouvement et les acteurs sont meilleurs (Noël-Noël est merveilleux d'ahurissement poétique), mais surtout parce qu'on a essayé quelquefois de faire autre chose, et précisément du cinéma. C'est ainsi que nous avons la très bonne scène de l'orchestre. Noël-Noël, poursuivi par un jaloux et se présentant comme chef d'orchestre, est obligé d'entrer dans la fosse d'un music-hall, de prendre la baguette et de faire semblant de conduire. Bien entendu, il ne conduit pas ; il suit les musiciens tant bien que mal et sa baguette se lance sans cesse à la poursuite de quelque mouvement ou de quelque accord qu'elle n'avait pas prévu. Excellente idée, remarquable comédien. Tout le morceau est digne de Chaplin.

— *Huis Clos* était pour le cinéma le type du faux bon sujet. La farce macabre de Sartre était supportable au théâtre à cause de sa brièveté, de son côté allusif. Ici, prolongée, enrubannée, expliquée, elle montre, et assez longuement, ce qu'il suffisait d'évoquer. L'hôtel de l'Enfer n'est plus isolé du monde. Il a une fenêtre sous forme d'un écran de télévision.

Aussi, ces inventions nous valent un laborieux vaudeville noir à trois entre le lâche, la lesbienne et la p... et nous accueillons avec un soupir les entrées comiques du quatrième personnage, Deniau, le garçon d'étage.

JEAN FAYARD

La danse. — Folklore roumain. — Visiblement, le Ballet, à Paris, marque une période d'éclipse : l'Opéra a ajourné toute création depuis plusieurs mois ; la Compagnie du marquis de Cuevas a présenté une saison sans ambition ; Roland Petit vient de regagner Hollywood appelé par de nouvelles « directions chorégraphiques » de films. Mademoiselle Janine Charrat paraît faiblir sous le poids des difficutés financières... Cependant une sorte de vogue des spectacles de danses folkloriques semble se déclarer : après les Polonais du groupe Mazowzé, et avant les Hongrois de l'Ensemble populaire de l'État hongrois déjà annoncés, voici au théâtre de l'Empire l'Ensemble des danses folkloriques de Roumanie.

Peut-être faut-il attendre de ce « retour à la nature », aux formes primitives ou néo-primitives, le rafraîchissement de l'inspiration des artistes créateurs du Ballet, trop enclins à s'enfermer dans leur fidélité à un académisme de Conservatoire ? Nous avons vu, sous nos yeux, s'épuiser la formule du ballet diaghilévien : nous sommes anxieux des ébranlements et des renouvellements nécessaires.

— Le programme présenté par « l'Ensemble officiel de la Maison de la Culture de Bucarest » comprend des numéros de chansons, d'instruments caractéristiques : flûte de Pan, cymbalum et violons et des ballets. C'est la danse qui en forme l'essentiel : elle est vive, preste, très brillante, avec des temps sautés très légers. Avec cette légèreté on remarque aussi la grande dextérité du jeu des pieds, comme dans les danses basques et espagnoles... Nous sommes loin des lourdeurs et des rusticités primitives ; ces danses représentent des formes évoluées, élaborées, travaillées.

Les costumes sont ravissants et sobres : presque toujours les hommes sont vêtus de blanc avec de fines broderies noires et le bonnet de mouton : les vêtements des femmes, un peu plus colorés, ajoutent des notes de rouge ; pour les danses des confins hongrois les couleurs se diversifient et s'enrichissent de rubans, de couronnes de fleurs, de plumets.

Ce sont, avant tout, des danses d'hommes : compétitions de dextérité, où le danseur fait valoir sa force, son adresse, sa vitesse ; la femme est la récompense du vainqueur.

L'ensemble est alerte et gai. Souvent la danse exprime une idylle paysanne, animée d'esprit, traitée avec finesse. Avec ces danseurs, nous sommes bien dans l'univers méditerranéen.

PIERRE MICHAUT

La statue du baron Haussmann et le nouveau plan de Paris. — Nous sommes menacés, à la fois, d'une statue en bronze du baron Haussmann et d'un nouveau plan d'aménagement de Paris présenté par le président du Conseil municipal.

La statue de Haussmann, qui date de 1913 et qui a été retrouvée chez un fondeur, ne mérite, à aucun point de vue, d'encombrer une place parisienne. Nous n'avons plus grand respect pour le baron Haussmann en partie responsable du massacre de l'ancien Paris sous le Second Empire. Quant à moi je ne pourrais pas passer devant sa figure prétentieuse sans avoir envie de barbouiller au minium ce personnage.

En outre, il n'y a plus de place dans nos carrefours encombrés pour des statues : on est déjà bien embarrassés pour trouver où caser le *Gambetta* et le *La Fayette* de la cour du Louvre, sans devoir encore trouver un emplacement pour celui qui a fait de la Cité un désert de bitume.

Quant au nouveau plan d'aménagement de Paris, il aurait pu être préparé par Haussmann lui-même, un Haussmann qui n'aurait rien appris, rien compris et persisterait dans les mêmes erreurs. M. Bernard Lafay croit-il vraiment qu'il suffira d'une rocade périphérique, de quelques nouvelles voies obtenues pour la plupart en recouvrant le canal Saint-Martin et le chemin de fer de ceinture et d'un certain nombre de garages souterrains pour qu'en 1970 le problème de la circulation dans Paris soit résolu ?

En évitant, bien entendu, de déplacer les Halles, de créer quoi que ce soit au rond-point de la Défense ou ailleurs et, au contraire, en encourageant le plus possible la construction dans le centre de Paris d'immeubles de dix étages venant remplacer les bâtisses plus ou moins vétustes qui n'en ont que deux ou trois ? On aura dépensé quelques centaines de milliards et on se retrouvera avec un Paris plus engorgé que jamais.

Il n'y a pas un urbaniste digne de ce nom qui ne sache qu'il faut, pour désembouteiller Paris, commencer par transporter à la périphérie quelques-uns des pôles d'attraction qui contribuent le plus aux encombrements du centre. Bernard Champigneulle l'a bien compris qui reprend, dans les deux pages qu'il a consacrées à ce problème dans le *Figaro* du 12 janvier dernier, quelques-uns des thèmes que j'ai moi-même développés ici à différentes reprises : les Halles aux abattoirs de

la Villette, la Faculté des sciences à la Halle aux vins, celle-ci à Bercy, une cité administrative et différentes activités commerciales au rond-pont de la Défense où se créerait un nouveau quartier d'affaires à côté d'un quartier résidentiel.

Le centre de Paris redeviendrait accessible. Il ne serait plus besoin de reporter à la porte Saint-Ouen, comme il le préconise, l'hôtel des Ventes qui a besoin d'être à proximité des commerces de tableaux et d'antiquités dont il est le prolongement. (En tout cas, s'il devait quitter la rue Drouot, il serait mieux indiqué sur la rive gauche qu'au marché aux puces.) Le centre, libéré des Halles, des services administratifs qui ont accaparé des centaines d'immeubles et d'une partie des bureaux qui ont annexé les autres, redeviendrait un quartier résidentiel en même temps qu'un quartier de commerce de luxe où l'on aurait plaisir à flâner.

Mais un tel programme qui contrarie, en apparence tout au moins, une certaine somme d'intérêts particuliers, qui aura le courage de le mettre sur pied ?

GEORGES PILLEMENT

Joubert à la Nationale. — Parmi les nombreux anniversaires qui s'offraient en 1954, le bicentenaire de Joubert a revêtu un certain éclat. La Bibliothèque Nationale a voulu consacrer une exposition à cet écrivain, dont la gloire, tout entière posthume, est le fait de Chateaubriand, premier éditeur des *Pensées*.

Voici Montignac, au bord de la Vézère, au pied de son château et la maison où naquit Joubert en 1754, à peine transformée depuis ce temps ; voici le ruban bleu, « serre-tête de maman », relique de l'affection qu'il avait vouée à sa mère.

De son adolescence pieuse chez les Doctrinaires de Toulouse, une trace est restée dans le registre de probation de l'ordre : sa prise de soutane. Puis il s'éloigne. On le retrouve à Paris, en 1778, dans le milieu des gens de lettres. Trois vitrines résument les amitiés et les travaux de Joubert en cette fin d'ancien régime. Alors commence son amitié avec Fontanes, se déroulent ses orageux différends avec Rétif de la Bretonne (on sait qu'il eut une liaison avec la femme de Rétif). C'est le temps où Joubert se cherche, travaille à la critique d'art sous la direction de Diderot, tente des travaux historiques, parfois alimentaires, avec le chevalier de Langeac, commence des œuvres ambitieuses en une prose souvent magnifique et ne finit jamais rien.

La Révolution le ramène en son pays natal, fait de lui un juge de paix. Un an. Puis il rentre à Paris, fait une fin en épousant une riche bourgeoise et se partage désormais entre la rue Saint-Honoré et Ville-

neuve-sur-Yonne. Des photographies montrent la maison de la rue du Pont, sa chambre en l'état où il la laissa, celle de Chateaubriand, le billard, le salon tel qu'il l'avait orné, tout cela pieusement conservé par son frère et les héritiers de ce dernier.

C'est grâce à eux que nous pouvons voir les fameux carnets crayonnés en tous sens, les papiers dessinés de plumes et de feuilles de chêne, des lettres nombreuses, quelques portraits, un profil fugitif de Joubert, le charmant portrait d'une madame de Beaumont insouciante — et embellie par Vigée-Lebrun. Toute une vitrine est consacrée à « l'Hirondelle » qu'aima Joubert, et qui choisit d'inspirer Chateaubriand, des premières lettres qu'elle échangea avec l'ami platonique et fidèle, au testament par lequel elle lui légua quelques meubles et porcelaines.

Voici encore des lettres de Chateaubriand, réunies à celles de madame de Chateaubriand, la louve en bois d'olivier rapportée par eux de Jérusalem à madame Joubert, elle-même surnommée la « louve » dans leur cercle d'amis ; des lettres de Molé, des livres donnés par Bonald.

Plus loin, Joubert rentre dans la vie officielle : nomination d'inspecteur général de l'Université signée de Napoléon, serment de chevalier de l'Ordre de la Réunion, Légion d'honneur, et remerciements à l'abbé de Montesquiou, ministre de l'Intérieur de la première Restauration, qui va « remercier » Joubert en le destituant en des termes si polis qu'il paraît le féliciter.

Dans une dernière vitrine, une lettre accablée de Chateaubriand, celle qu'il écrivit le matin où il apprit la mort de Joubert et le bel article qu'il publia dans le *Journal des Débats* quelques jours plus tard : *C'était un de ces hommes qui attachent par la délicatesse de leurs sentiments, la bienveillance de leur âme, l'égalité de leur humeur, l'originalité de leur caractère et par un esprit vif et éclairé qui s'intéresse à tout et qui comprend tout : personne ne s'est plus oublié et ne s'est plus occupé des autres.*

SIMONE BALAYÉ

Actualité de Charles Cros. — On a cru faire beaucoup pour Charles Cros en baptisant de son nom une académie de disques. Mais, cette réparation à l'égard de celui qui eut l'intuition géniale du phonographe ne nous a pas acquittés envers le poète. D'ailleurs nous restons toujours débiteurs des poètes : c'est là que réside leur gloire.

Le Club Français du Livre, en publiant les *Œuvres Complètes* de Charles Cros, rend hommage à ce poète encore méconnu, voire inconnu. Cette édition contient les deux recueils de vers, le *Coffret de Santal* (1879) et le *Collier de Griffes* (1908), depuis longtemps épuisés, introuvables ou à des prix fort élevés, les contes et les nouvelles, des

textes scientifiques qui donnent une idée de l'esprit inventif de Cros, enfin, réunis pour la première fois, les monologues qu'il débitait au *Chat Noir*. A quoi l'on a ajouté une œuvre écrite en collaboration, le *Moine Bleu*, désopilante charge de drame romantique. C'est Jacques Brenner qui s'est chargé de cette édition. On connaît son amour pour la poésie, son intelligence et son goût. Il a déjà attaché son nom à la publication des œuvres complètes de Germain Nouveau.

Dans la préface, il nous dit pourquoi la poésie et la personne même de Cros lui tiennent tant à cœur ; et pour le dire, il se contente, fort modestement, de choisir les plus beaux vers du poète qui chante les lilas, les muguets et les roses, mais qui sait aussi écrire.

Brenner nous présente ensuite Charles Cros face à la postérité et nous voyons l'image que nous ont donnée de lui Verlaine, Huysmans, Fénéon, Allais, Breton. Mais nous, quelle image nous faisons-nous de lui ?

Le drame de Cros[1] fut de se sentir poète lyrique et de passer pour un badin, pour un bouffon. De son vivant, il dut sa renommée, non au *Coffret de Santal* où il avait enfermé son cœur romantique et son amour pour Nina de Villard, mais à des poèmes burlesques comme le *Hareng Saur* et aux monologues du *Chat Noir*. Toute gloire repose sur un malentendu. Mais de ce malentendu, Charles Cros est mort, ainsi que des habitudes d'ivrognerie contractées dès sa jeunesse et qu'entretenaient les préjugés en vigueur parmi les poètes décadents de 1880. Disons que ce malentendu ne pouvait que l'inciter à se perdre dans l'alcool. Mais qu'aujourd'hui encore on puisse attribuer son désespoir à la seule ivrognerie montre l'acharnement du destin contre certains artistes.

Charles Cros ne pouvait trouver place dans la société de son temps : voilà pourquoi Verlaine le range parmi les poètes maudits. Il n'existe plus à notre époque de poètes maudits ; la société acclame le plus ceux qui cherchent à la scandaliser. Ou plutôt, il y existe encore des poètes maudits : ils le doivent à la fabrique de leur sensibilité, et non à l'accueil de la société. Properce, Tibulle, du Bellay se sentaient aussi mal à l'aise dans leur peau que Cros ou Germain Nouveau, et pour les mêmes causes : ne pouvoir trouver de contact avec les gens de leur temps ou bien être acclamés pour de mauvaises raisons.

Les surréalistes ont avoué ce qu'ils doivent à Charles Cros. Dans son *Anthologie de l'Humour Noir* (1940), André Breton cite le *Hareng Saur* et un fragment de la *Science de l'Amour* et présente Charles Cros, non comme le fantaisiste que certains s'opiniâtrent à voir en lui, mais comme un tourmenté, comme un être pathétique, hagard, en une sorte d'exil perpétuel.

Cros sentait en lui un génie que non seulement son époque ne recon-

1. *Sur Charles Cros*. Voir *Revue de Paris* de novembre 1952 : Cros, par Y.-G. Le Dantec.

naissait pas, mais dont l'expression singulière semble l'avoir déconcerté le tout premier. Or c'est ce ton qui aujourd'hui nous accroche, nous retient, nous fascine, ce ton parfaitement insolite en 1895, qui a si peu vieilli que tel poème nous semble écrit par un contemporain. Certains écrivains actuels parlent le même langage que Cros, sans avoir lu son œuvre, sans l'avoir en tout cas volontairement imité. Ce qui était alors expression d'un caractère original se respire dans l'air aujourd'hui. Comparez l'*Homme aux Pieds retournés* avec les sketches de Jean Tardieu recueillis dans *Monsieur, Monsieur*, la *Famille Dubois* avec la *Cantatrice Chauve* d'Eugène Ionesco, *Autrefois* avec tel poème de Prévert : la ressemblance est frappante, on peut même parler de filiation.

Pour les surréalistes, point de doute : ils l'ont eux-mêmes déclaré. On voit bien ce que Breton doit à Cros, ce que Paul Éluard a trouvé dans les poèmes sentimentaux, si âpres et si tendres à la fois, du *Collier de Griffes*, quelle leçon Aragon a écoutée avec les romances et les chansons populaires du *Coffret de Santal* ; enfin les effets à tirer du cocasse et du baroque de poèmes comme le *Hareng Saur* et *Intérieur*, Benjamin Péret, Raymond Queneau les ont poussés jusqu'à la dernière conséquence.

L'accent moderne de Charles Cros ne vient pas seulement de ses ellipses et de ses images, de son expression singulière et ingénue ; il vient aussi de son humour déchirant, de sa façon même d'aimer. Il suffit de lire quatre ou cinq poèmes pour s'en persuader.

Comme nous, Charles Cros avait un sens aigu de ce que la vie, telle qu'on la mène, a de dérisoire, de ce que le progrès, tel qu'on l'entend, a de morne et de grossier.

Jadis pour s'en prendre au roi ou à ses maîtresses, on écrivait des pamphlets, des libelles. Maintenant que l'État règne sur nous, contre qui se tourner ? Contre le Progrès, contre l'Histoire, contre la Réalité ? Mais on ne fait pas de pamphlets contre des concepts, ce ne sont pas des personnes humaines. C'est pourquoi Charles Cros a créé le monologue à débiter dans un cabaret, ou plutôt il a détourné de sa destination première une forme jusque-là innocente, simplement plaisante. Le public du *Chat Noir*, sans y voir malice, devait rire à ces monologues. En réalité, le poète y dresse le réquisitoire du monde tel qu'il nous est donné. Il s'en prend à Dieu sans jamais le nommer. Ceux qui riaient aux monologues de Charles Cros sont les mêmes que ceux qui peuvent trouver drôles telles pièces de Ionesco comme *Victimes du Devoir* et *Comment s'en débarrasser*, alors qu'elles font courir des frissons dans le dos de ceux qui savent entendre. On continue à confondre humour et bouffonnerie, à ne trouver tragiques que les cris d'Eschyle et de Corneille. Notre époque a découvert ou inventé bien assez de choses pour qu'en littérature aussi soit né quelque chose de nouveau.

Ainsi Charles Cros est un novateur, un précurseur, un révolution-

naire. Tous les poètes dignes de ce nom refont le geste de Prométhée : ils volent le feu divin pour éclairer les hommes. Maus ceux-ci préfèrent se délivrer de l'importun en le payant de quelques applaudissements. Voilà de quoi est mort Charles Cros.

MARCEL SCHNEIDER

Aux Variétés. — Louis Verneuil qui eut une fin malheureuse était pourtant un auteur heureux. Il avait mis dans son jeu trois atouts maîtres : une dame de cœur qui était Elvire Popesco, un as de trèfle qui était l'argent qu'il apportait pour monter ses propres comédies, et l'art de mêler très adroitement la comédie et le vaudeville, et de choisir au mieux ses interprètes. Sauf lui-même, car il ne fut jamais un très bon comédien.

Il avait une profonde connaissance du répertoire gai de la fin du XIXe siècle. Après Labiche, il y eut Duvert et Lauzanne, moins connus du grand public, mais Verneuil qui les admirait beaucoup les avait sérieusement potassés.

Le théâtre des Variétés monte ces jours-ci une pièce inédite de Louis Verneuil : *Les Trois Messieurs de Bois-Guillaume*. Ces trois actes ayant été écrits jadis pour Victor Boucher, c'est à Fernand Gravey qu'il appartiendra d'interpréter un des rôles les mieux faits pour séduire un comédien. Trois messieurs d'une vieille famille française : au premier acte le grand-père de quatre-vingt-quatre ans, au deuxième le fils qui frise la soixantaine, au troisième le petit-fils dans la force de l'âge. Un vieux renard, un barbon imbécile et un jeune premier amoureux. Trois personnages, un seul acteur.

C'est au signataire de ces lignes qu'on a bien voulu demander de moderniser un ouvrage qui fut écrit en 1938... et qui se passe en 1952. Tâche assez délicate que celle qui consiste à enlever les rides d'un manuscrit d'un confrère qui resta très jeune jusqu'à sa mort. Il est toujours curieux de constater avec quelle terrible rapidité un dialogue prend de l'âge, et peut-être surtout un dialogue comique. Dix-huit années seulement ont passé, et pourtant certaines répliques semblaient dater d'une époque bien plus lointaine, et d'innombrables expressions ne sont plus de mode. Mais le sujet étant classique et d'une très simple originalité, la mise au goût du jour des *Trois Messieurs de Bois-Guillaume* ne fut pas un travail trop ardu. Et j'ai moins de remords d'avoir osé rajeunir Louis Verneuil en pensant qu'il s'était permis lui aussi de rajeunir Labiche.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — Avant la mi-février, selon toute vraisemblance, le Conseil de la République, suivant l'exemple de l'Assemblée Nationale, votera les accords de Paris, première étape de l'Union européenne occidentale, et cela sans avoir recours, comme ce fut le cas au Palais-Bourbon, à six scrutins, la question de confiance ayant dû être posée trois fois (287 voix contre 260 sur le réarmement de l'Allemagne fédérale).

Voilà donc virtuellement résolue, pour majeure partie, une question qui, pendant trois années, pesa si lourdement sur la politique française, tant extérieure qu'intérieure. Mais les séquelles des luttes et des controverses ne sont pas encore toutes présentement résorbées. Tandis que les experts européens négocient la création éventuelle d'une agence pour la fabrication des armements, les partis politiques restent en éveil. C'est le cas pour le M.R.P. dont le Conseil National craint que M. Mendès-France n'ait surtout cherché à obtenir une ratification pour se ménager une monnaie d'échange avec l'U.R.S.S. Mais de cela, seul le temps nous fournira la clé.

Le trouble est d'une autre nature à la S.F.I.O. Si le plus gros du contingent qui s'était opposé en août dernier à la C.E.D. s'est rallié à la solution de rechange que constituent les accords de Paris, il y eut dix-sept députés socialistes pour s'obstiner dans tout refus de reconstitution de l'armée allemande. D'où surgit un conflit entre le comité directeur qui annonçait des mesures de suspension, alors que la majorité du groupe au Palais-Bourbon se refusait à les appliquer. Ce qui va se traduire, aux premiers jours de février, par un congrès extraordinaire appelé à en juger souverainement. Y a-t-il menace sérieuse de scission ? On hésite à le croire, surtout si l'on se réfère à la piteuse issue de la scission qui précéda de peu les élections de 1936.

Il n'empêche que le malaise socialiste est venu gêner dans une certaine mesure les évolutions de M. Mendès-France au moment précis où il était soucieux de raffermir une majorité quelque peu disloquée dans les scrutins de confiance sur les questions européennes.

L'élection de M. Pierre Schneiter (M.R.P.) à la présidence de l'Assemblée Nationale en remplacement de M. Le Troquer (socialiste) a été un autre coup sensible porté au gouvernement. Sans doute, est-elle due, dans une large mesure, au fait que les communistes ont refusé à M. Le Troquer les bulletins qui avaient assuré l'an passé son succès. Mais il est caractéristique, d'un autre côté, que les deux éléments d'opposition, indépendants, paysans et A.R.S., d'une part, Républicains populaires d'autre part, aient fait bloc pour assurer le succès d'un des leurs et cela alors que M. Mendès-France venait de déclencher à l'improviste l'opéra-

tion « réforme électorale » dans le dessein précisément d'isoler et peut-être de faire « éclater » le M.R.P.

De ce fait, le retour au scrutin d'arrondissement, lancé comme une puissante machine de guerre, paraît aujourd'hui quelque peu compromis.

Reste, comme autre élément dominant de l'évolution politique de ces dernières semaines, le remaniement ministériel, — le quatrième en sept mois — auquel M. Mendès-France a dû s'appliquer, ayant à faire face à plus de difficultés qu'il ne s'y était attendu tout d'abord. Il s'agissait, là encore, de renforcer des fragments trop fragiles de la majorité. Mais aussi et surtout pour M. Mendès-France de se retirer du Quai d'Orsay pour se mieux préparer à agir sur le plan économique.

Or, il en est d'un remaniement ministériel comme d'un déplacement de meuble chez soi qui entraîne parfois le bouleversement de l'appartement tout entier. Que M. Edgar Faure ait accepté de s'installer aux Affaires Étrangères ou plus exactement s'y soit résigné, cela n'était pas, à première vue, un changement capital, mais l'essentiel était le choix de son remplaçant rue de Rivoli. C'était de nouveau poser le problème du libéralisme et du néo-dirigisme.

Petites causes, grands effets.

MARCEL GABILLY

MARIE-LOUISE LÉDÉ

SEULE AVEC LES TOUAREG

MYSTÈRES et SORTILÈGES du HOGGAR

PRÉFACE d'ANDRÉ SIEGFRIED de l'Académie Française

ÉDITIONS ANDRÉ BONNE Un volume illustré 590 fr.

denoël

A L'ENQUÊTE DE L'" OBSERVER "
SUR LES TROIS MEILLEURS
LIVRES DE L'ANNÉE

JEAN COCTEAU

a répondu :

« Il y a trois livres que j'ai lus cette année mieux qu'avec les yeux : L'ATLANTIDE ET LE RÈGNE DES GÉANTS, de DENIS SAURAT, LA COULEUR TOMBÉE DU CIEL, par H.-P. LOVECRAFT, traduit par JACQUES PAPY, et LUEURS SUR LES SOUCOUPES VOLANTES, par AIMÉ MICHEL.

L'ATLANTIDE parle de l'origine de l'homme, de la mythologie des géants et des théories de Hoerbiger au sujet des collisions de lunes successives avec la terre. LOVECRAFT, qui est américain, a inventé un terrifiant monde de l'espace-temps ; son style gagne encore à la traduction en français...

Si je pouvais ajouter un quatrième livre à ma liste, je citerais LA PARAPSYCHOLOGIE, de ROBERT AMADOU.

OBSERVER DU 26 DÉCEMBRE 1954

DENIS SAURAT : l'Atlantide et le règne des Géants ..... 600 Frs
H.-P. LOVECRAFT : La couleur tombée du ciel ..... 450 Frs
ROBERT AMADOU : La parapsychologie ..... 870 Frs

denoël

GRASSET

Vient de paraître :

ÉDOUARD PEISSON
Le sel de la mer

" LES CAHIERS VERTS "
Édition originale sur alfa 900 fr.
Édition courante 570 fr.

SAINTE-BEUVE
Pensées et maximes

Rassemblées et présentées par MAURICE CHAPELAN
Un volume in-8 écu sous jaquette illustrée 960 fr.

MARCEL JOUHANDEAU
Éléments pour une Éthique

" LES CAHIERS VERTS "
Édition originale sur alfa 900 fr.
Édition courante 480 fr.

RÉGINE PERNOUD
Lumière du Moyen-Age

Nouvelle édition précédée d'un avant-propos de l'auteur et illustrée de 16 planches hors-texte 960 fr.

FRANZ KAFKA
Journal

Traduit et présenté par MARTHE ROBERT
Un vol. in-8 écu illustré. Sur alfa 2.100 fr.

JEAN GIRAUDOUX
Théâtre complet

Deux volumes cartonnés illustrés d'après les maquettes de décors ou de costumes des créations

Ex. sur vergé de Voiron 7.500 fr.
Ex. sur Madagascar 18.000 fr.
Ex. sur velin de Rives 12.000 fr.

FASQUELLE

COLONEL J. H. WILLIAMS

BANDOOLA

" Un éléphant sauvage et des hommes dans la jungle birmane. "

Le fameux colonel J. H. Williams, l'un des hommes qui connaissent le mieux la psychologie des éléphants et de toutes les bêtes que l'on dit sauvages, nous conte les passionnantes aventures de " Bandoola ", le jeune éléphant.

Autour de l'histoire de " Bandoola " dont *Le Figaro* vient de publier quelques extraits, le colonel J. H. Williams a écrit une sorte de chanson de geste tropicale magnifiquement humaine.

Le volume .. .. .. 460 f.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, **PARIS**

Vient de paraître :

J. G. D. CLARK
Maître de conférences à l'Université de Cambridge

L'EUROPE PRÉHISTORIQUE
LES FONDEMENTS DE SON ÉCONOMIE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, avec 8 planches et 183 figures. .. .. **2.200 f.**
« Un sujet vaste et nouveau : Par quels moyens l'homme primitif, en concurrence et aux prises avec les autres formes de la vie, s'est maintenu sur le sol de l'Europe depuis l'âge glaciaire? » J. Clark

Dr ERICH STERN
Chargé de recherches au Centre national de la Recherche scientifique

LES CONFLITS DE LA VIE
CAUSES DE MALADIES

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, préfacé par le Dr de Graciansky, médecin des Hôpitaux. .. .. **1.000 f.**
Le rôle capital de la méthode psycho-somatique dans la guérison des maladies.

ALFRED STILL
Ancien professeur à la Purdue University (Indiana)

AUX CONFINS DE LA SCIENCE

Science et magie. — Radiesthésie. — Lévitation. — Esprits frappeurs et télékinésie. — Écriture automatique. — Magnétisme et hypnotisme. Télépathie. — Prémonitions et prédictions. — Guérisons par la foi.
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* .. .. **1.000 f.**
Au delà des phénomènes connus, l'immense domaine des phénomènes inconnus.

V. VEZZANI
Professeur à l'Université de Turin

LE MYSTICISME DANS LE MONDE

Le mysticisme occidental des origines à la Gnose. — Le mysticisme du Proche-Orient juif et musulman. Phases et aspects du mysticisme chrétien. — Phases et aspects du mysticisme indien. — La mystique de l'Extrême-Orient. — Le mysticisme et la vie de l'esprit.
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, traduit par Jean Gouillard, doct. en théologie. **1.350 f.**
« L'expérience mystique est au sommet de toutes les ascensions humaines ». V. Vezzani

Réimpressions :

G. VAN DER LEEUW
Professeur d'histoire des religions à l'Université de Groningue

LA RELIGION
DANS SON ESSENCE ET SES MANIFESTATIONS
PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA RELIGION

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* .. .. **1.500 f.**
« Un des ouvrages les plus vigoureux et les plus suggestifs que nous ait donnés la science des religions ». Études

Dr ALFRED ADLER
Ancien professeur de psychologie médicale au Long Island Medical College (New York)

LE TEMPÉRAMENT NERVEUX

Psychologie individuelle comparée et applications à la psychothérapie
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* .. .. **800 f.**

FERDINAND DE SAUSSURE

COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Cinquième édition
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* .. .. **750 f.**

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

LES ANNALES

Sommaire de février

GEORGES BIDAULT
L'Ouest et l'Est

R. P. RIQUET S.J.
Une expérience du monde médical :
de la Conférence Laënnec
à la Société de Saint-Luc

PAUL GÉRALDY
« La Marche Nuptiale » d'Henry Bataille

GASTON PICARD
La mort étrange de Gérard de Nerval

RENÉ LALOU
Dans leur intimité

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Nouveautés

ROBERT POULET
HANDJI
Roman
600 f.
PLON

J. G. LEITHÄUSER
L'HOMME A LA CONQUÊTE DE L'UNIVERS
990 f.

CARMEN DE ICAZA
LA SOURCE CACHÉE
Roman
600 f.
PLON

BERNANOS
DIALOGUE D'OMBRES
Nouvelles
360 f.

E. M. REMARQUE
L'ILE D'ESPÉRANCE
Roman
790 f.
PLON

J. MALAURIE
LES DERNIERS ROIS DE THULÉ
900 f.

FRANÇOIS LÉGER
LES INFLUENCES OCCIDENTALES DANS LA RÉVOLUTION DE L'ORIENT
2 volumes 1 350 f.

PLON

LES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

Nouvelle série dirigée par Marcel THIÉBAUT

H. E. BATES

ORAGE SUR LE CACHEMIRE

Traduit de l'Anglais par Nicole DUTREIL et Pierre MARLY

"Un livre qui restitue son sens entier au mot humanité".

René Lalou
(Les Nouvelles Littéraires)

★

FRANCESCO JOVINE

LES TERRES DU SAINT-SACREMENT

Préface de Marcel BRION
Traduction de Jean et Line ALLARY

"Ce qui fait le prix de ce roman, c'est la densité, la force, le merveilleux pittoresque des personnages".
(Revue de Paris)

★

LESLIE P. HARTLEY

LA CREVETTE ET L'ANÉMONE

Texte français de Mme E. R. BLANCHET

"Tout ceci est nu à travers la psychologie des enfants, et ce sont leurs réactions, leur sensibilité ardente que l'auteur recrée avec bonheur". (Le Figaro Littéraire)

"Voici un livre que Giraudoux eût appelé "ravissant".
(Les Annales)

★

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

O. MANNING : **PENSION A JÉRUSALEM**
Traduction de Solange de la BAUME

HISTOIRE

ÉMILE MIREAUX
Membre de l'Institut

LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS D'HOMÈRE

"Un chef-d'oeuvre d'intuition et de déduction".

Robert Kemp
(Les Nouvelles Littéraires)

HACHETTE

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Paul Bret et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS — G. 44-12-54.

MARCEL PAGNOL
de l'Académie française

TROIS LETTRES DE MON MOULIN

ADAPTÉES POUR L'ÉCRAN
d'après l'œuvre de
ALPHONSE DAUDET
Un vol. Ill. de 38 photos tirées du film : 360 fr.

PIERRE WIRTH

CARREFOURS

TOUT LE DRAME DE L'ALSACE MARTYRE

Roman Un vol. 375 fr

LE GRAND ART EN LIVRES DE POCHE

De magnifiques monographies illustrées sur les Maîtres de la Peinture

BOTTICELLI
par FRÉDÉRIC HARTT
Professeur à l'Université de St-Louis

GRECO
par JOHN F. MATTHEWS
Professeur à l'Université de Waltham

TOULOUSE-LAUTREC
par PIERRE du COLOMBIER

RENOIR
par JEAN-LOUIS VAUDOYER
de l'Académie française

CÉZANNE
par THÉODORE ROUSSEAU
Conservateur au Metropolitan Museum

VAN GOGH
par JEAN LEYMARIE
Conservateur du Musée de Grenoble

UTRILLO
par CLAUDE ROGER-MARX

MANET
par JEAN CASSOU
Conservateur en chef du Musée d'Art moderne

GAUGUIN
par RENÉ HUYGHE
Professeur au Collège de France

RUBENS
par JULIUS S. HELD
Professeur à l'Université de Columbia

DEGAS
par RENÉ HUYGHE
Professeur au Collège de France

LES IMPRESSIONNISTES
par JEAN-LOUIS VAUDOYER
de l'Académie française

Chaque volume comprenant
195 f

30 pages de reproduction en couleurs
20 reproductions en noir
Une étude biographique et critique
Commentaires sur chaque planche reproduite

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

JOHN SEDGES

La Grande Aventure

roman

SI PEARL BUCK racontait l'histoire de sa famille . . . écrirait-elle autrement que JOHN SEDGES ?

Un vol. : 780 fr.

JEAN ROSTAND

Pensées d'un biologiste

Édition complète augmentée

Voici enfin, réunie en un volume, l'œuvre morale de JEAN ROSTAND

420 fr.